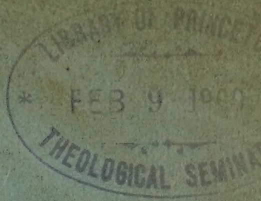


LES ÉPITHÈTES DANS HOMÈRE

DISSERTATION

présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

PAR

H. MEYLAN-FAURE

POUR OBTENIR LES GRADES DE LICENCIÉ ET DOCTEUR ÈS-LETTRES

LAUSANNE
IMPRIMERIE GEORGES BRIDEL & Cie
1899



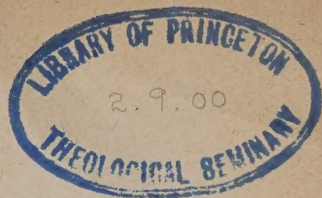
LES ÉPITHÈTES DANS HOMÈRE

Le Conseil de la Faculté des lettres, sur le rapport de MM. Vallette, professeur à l'Université de Lausanne, de Molin, privat-docent à 'Université de Lausanne, et Nicole, professeur à l'Université de Genève, autorise l'impression de la dissertation de M. Meylan, sans se prononcer sur les opinions du candidat.

Lausanne, 27 avril 1899.

Le doyen de la Faculté des lettres,

E. Rossier.



LES ÉPITHÈTES DANS HOMÈRE

DISSERTATION

présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

PAR

H. MEYLAN-FAURE

POUR OBTENIR LES GRADES DE LICENCIÉ ET DOCTEUR ÈS-LETTRES

LAUSANNE
IMPRIMERIE GEORGES BRIDEL & Cie
1899

OUVRAGES CONSULTÉS

HOMÈRE, édition Ameis-Hentze und Anhänge.

THEIL et HALLEZ-D'ARROS, Dictionnaire d'Homère.

EBELING-CAPELLE, *Lexicon homericum.*

G. CURTIUS, Grundzüge der griechischen Etymologie.

G. CURTIUS, Studien.

DUNTZER, Homerische Abhandlungen.

DUNTZER, Beiwörter des Götter- und Menschengeschlechts.

ELLENDT, Drei homerische Abhandlungen.

K. BRUGMANN, Grundriss der vergleichenden Sprachwissenschaft.

DELBRUCK, Vergleichende Syntax der indogermanischen Sprachen.

HELBIG, L'épopée homérique. Trad. franc.

M. et A. CROISET, Histoire de la littérature grecque.

BUCHHOLZ, Die homerischen Realien.

AUTENRIETH, Homerisches Wörterbuch.

KIRCHHOFF, Die homerische Odyssee.

v. WILLAMOWITZ-MŒLLENDORF, Homerische Untersuchungen.

INTRODUCTION

Valeur et origine des épithètes.

Les épithètes occupent une place considérable dans la poésie grecque et spécialement dans la poésie homérique; c'est à peine si l'on y trouve un substantif qui en soit dépourvu. Elles forment un des éléments importants du style épique.

Ce penchant à user de l'épithète semble être tout naturel chez les auteurs des poèmes homériques ; on n'y sent ni la recherche, ni l'effort, ni l'habileté savante des poètes alexandrins et de leurs imitateurs romains. Nous allons chercher dans cette étude à nous rendre compte de l'origine des épithètes homériques, de leur emploi, de leur développement, des indications qu'on peut en tirer pour l'étude des mœurs et de la civilisation qu'elles contribuent à dépeindre.

L'*Iliade* et l'*Odyssée* nous offrent un tableau assez complet de la vie d'une époque, mais le cadre en est, en somme, restreint ; aussi les moindres objets y occupent-ils une place ; ils sont décrits quelquefois en détail, et les nombreuses épithètes qui les accompagnent nous révèlent d'abord un goût décidé pour les descriptions. Le choix des épithètes n'est pas indifférent : les nombreux adjectifs formé de *ἐυ- καλλι-, μεγα-, πολυ-*, décèlent une aspiration au beau, à l'utile, à ce qui est

grand ou abondant, les descriptions de belles armes ou de beaux vases sont l'indice de goût artistique. Enfin certaines épithètes de la maison ou d'ustensiles semblent indiquer un souvenir d'un état de civilisation moins avancé.

Comme nous le verrons plus loin, l'origine des épithètes remonte à une époque antérieure à celle du développement de la poésie épique ; l'existence d'adjectifs composés à l'époque de l'unité des langues indo-européennes a été constatée ; les différents procédés de formation, composition et dérivation, ont été de bonne heure employés par la langue grecque et elle les a toujours conservés. Mais si mainte de nos épithètes est vénérable par son âge, cette circonstance même en rend l'étude beaucoup plus difficile, car le sens de beaucoup de ces vieux mots, tombés en désuétude dans la langue courante, s'est mal conservé par tradition, ou s'est obscurci ; et lorsque les philologues grecs depuis Aristarque se mirent à étudier leur vieux poète, ils furent souvent embarrassés et réduits à des conjectures des plus incertaines, fondées sur des étymologies enfantines. Leurs explications mythologiques n'ont guère plus de valeur : le mythe est souvent né justement de l'épithète. Ainsi celui d'Argus de l'épithète *ἀργειφόντης*.

Les philologues modernes ont été mieux servis par la linguistique, quoique celle-ci ait produit bien des explications hasardées, condamnées par la méthode plus rigoureuse et plus réservée, qui est l'honneur du grand ouvrage de Brugmann[1]. Mais si elle a confirmé le sens de nombreux mots tels que *ἀτέραμνος*[2], *μώνυχες*[3], *τερπικέραυνος*[4], *ἰοχέαιρα*[5], en donnant une meilleure explication, il en reste néanmoins une quantité considérable, et pas des moindres, qu'elle n'a pas encore réussi à expliquer. Nous citerons : *ἀτρύγετος*, *μέροψ*,

[1] *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogerm. Sprachen* 1887, sqq. — [2] Brugmann I, 105 (dur à cuire). — [3] *Ibid.* p. 195. — [4] G. Meyer, Curt. Stud. VII, p. 182. — [5] Voir Lex.-hom.

θεσπέσιος, ἀθέσφατος, etc. L'étymologie grecque de Curtius est à modifier profondément, et l'étymologie homérique à créer presque en entier. Le *Lexicon Homericum*, dont on attendait beaucoup, n'est guère plus pour l'étymologie qu'un vaste répertoire.

L'étude des épithètes est encore compliquée par la question de l'origine des poèmes homériques. Un examen attentif nous montrera que le choix, l'emploi et la formation des épithètes ne sont pas les mêmes dans toutes les parties de l'*Iiade* et de l'*Odyssée*, comme on l'a constaté aussi pour le choix des mots, le style, les conceptions religieuses, etc. C'est une raison de plus pour nous de nous rattacher à l'hypothèse de la formation successive et progressive de l'*Illiade* et de l'*Odyssée* telle qu'elle a été résumée d'une façon si claire et si convaincante par M. Croiset dans le tome Ier de sa belle *Histoire de la littérature grecque*. Cependant, comme il est impossible de faire d'une façon absolument certaine la distinction entre ce qui est plus ou moins ancien, nous serons obligés d'étudier les épithètes homériques en général, en nous bornant à relever certains points qui trahissent une origine relativement récente.

Nous ne connaissons pas d'étude complète des épithètes homériques ; plusieurs philologues ont publié des études de détail [1]. Celui qui s'en est le plus occupé est *Düntzer* [2], un des critiques qui ont le plus sérieusement étudié Homère ; aussi devons-nous exposer sa théorie des épithètes homériques en relevant tout ce qu'elle renferme de vrai et d'autre part les lacunes qu'elle présente.

Il avait reconnu de bonne heure que le poète homérique fait généralement son choix, parmi les diverses épithètes, pour la plupart traditionnelles, selon les besoins du vers (p. 501). Il développa cette remarque fort juste dans un article

[1] Voir les ouvrages consultés et la bibliographie complète dans la Bibliothèque de Engelmann-Preuss. — [2] *Homerische Abhandlungen*, 1872.

plus étendu, où, après avoir fait observer que les épithètes habituelles sont employées sans égard à la situation, il pose comme règle que « le poète emploie telle ou telle épithète synonyme en se basant uniquement sur les besoins du vers » (p. 513). Düntzer attribue toutes les variétés de la langue (allongement, syncope, changements de genre, de temps, de mode, etc.), aux besoins du vers. Pour répondre à des critiques, il reprit sa démonstration dans un article plus étendu[1] et constata que la liberté du poète s'exerce même dans le domaine de la syntaxe (p. 524). Après avoir énuméré une longue liste d'adjectifs composés il conclut : « Cette riche variété de formes, presque bariolée, ...s'explique uniquement par la tendance à se faciliter la métrique du vers. » Il attribue aussi à cette tendance l'emploi d'un adjectif au lieu d'un adverbe (par ex., *ἑσπέριος* pour *ἑσπέρας*), d'une circonlocution comme *βίη Ἡρακληείη* (p. 533) ; il cherche à prouver que le poète ne prend un synonyme au lieu du mot usuel que lorsqu'il y est forcé par le vers. Dans une adjonction à son travail, quand il parut dans les *Homerische Abhandlungen*, Düntzer se montre un peu moins absolu, tout en maintenant l'exactitude de sa théorie.

De fait elle est incontestable et repose sur des bases solides ; seulement Düntzer est parti d'un point de vue trop étroit, et d'un principe juste a tiré des conséquences trop absolues. Il doit faire du reste lui-même ici et là des restrictions ; ainsi pour certaines épithètes des vaisseaux (p. 543) il admet que le poète s'est permis des changements pour varier.

Il y a lieu, pour élucider la question, de relever d'autres causes qui ont contribué à cette variation dans l'emploi des épithètes.

En premier lieu, on ne peut pas prendre les œuvres homé-

[1] De l'influence du mètre sur le choix de l'expression dans Homère. *Hom. Abh.*, p. 517, Leipzig 1872.

riques en bloc et parler du « poète homérique. » Düntzer n'admettait pas l'unité primitive, mais ayant cru découvrir que l'*Iliade* et l'*Odyssée* étaient formées de plusieurs groupes de chants, formant chacun un tout, il combattit avec acharnement les théories de Lachmann et de Koechly, qui y retrouvaient un grand nombre de petits chants séparés, et chercha à défendre sa théorie en admettant de nombreuses interpolations. Il ne pouvait ainsi reconnaître de développement successif dans l'emploi des épithètes, ainsi que nous croyons pouvoir l'établir, en conformité avec la théorie qui admet pour les poèmes homériques des noyaux anciens, qui ont fait naître des développements, et qu'on a fondus plus tard en un tout en les raccordant aussi bien que possible [1].

Puis il y a pourtant un certain nombre d'épithètes équivalentes au point de vue métrique, et d'autres adjectifs qui sont des épithètes, bien que Düntzer leur refuse cette qualité, parce qu'elles gênent sa théorie [2]. Si c'était uniquement la forme métrique qui déterminait le choix de l'épithète, pourquoi ne trouve-t-on pas, par exemple, l'adjectif *ταχύς* avec *ναῦς*? On a bien su former plus tard *ταχυναυτεῖν*. L'emploi des adjectifs pour remplacer un génitif (*νῆ' Ἀγαμεμνονέην*) ou un adverbe (*ἦλθον..ἠέριοι*) remonte à l'époque indo-européenne [3].

Enfin, Düntzer ne s'est pas préoccupé de l'origine des épithètes, de leur âge relatif, de leur formation linguistique ; il a fait la part beaucoup trop large à la « licence poétique. »

D'autre part, il n'a pas fait ressortir la cause essentielle de l'obligation où se trouvait le poète de remplir facilement le vers ; il s'agissait sans doute à l'origine d'une sorte d'improvisation orale, comme celle de Phémios par exemple, où le sujet était fixé dans ses traits principaux par la tradition, mais où la forme était plus ou moins laissée à l'inspiration du

[1] Croiset, p. 194, 199 sqq. — [2] Ainsi *ἐρυσάρματες, κεντρηνεκής*, p. 542 ; cf. note p. 541. — [3] Delbrück, Syntaxe I, p. 446.

moment, et non d'un travail mûri dans ses détails à tête reposée. On s'explique dans ces conditions-là l'utilité d'un stock d'épithètes plus ou moins banales prêtes à complèter le vers à mesure [1].

Düntzer a aussi négligé un facteur essentiel dans la formation des formes parallèles, des épithètes synonymes, c'est le côté psychologique du langage ; l'influence de l'analogie se fait sentir en dehors de tout cadre métrique. Il est du reste peu scientifique, dans un domaine aussi vaste, de vouloir tout ramener à une cause unique.

Nous devrons encore tenir compte dans l'étude des épithètes homériques des idées exposées par un des philologues allemands les plus éminents, von Willamowitz-Mœllendorf, dans ses *Homerische Untersuchungen*, Berlin 1896, 2e édit., et adoptées par Helbig dans son ouvrage si précis : l'*Epopée homérique expliquée par les monuments* (trad. franç., Firmin Didot, Paris 1894).

« Les poèmes homériques, dit Willamowitz-Moellendorf, parlent un langage conventionnel qui n'a jamais et nulle part été parlé, que le rhapsode lui-même était obligé d'apprendre tout d'abord, dont certains termes étaient incompréhensibles pour beaucoup d'auditeurs et pour bien des chanteurs. Tout cet appareil accessoire de comparaisons et de formules était traditionnel.... Ce caractère particulier de l'épopée s'explique par ce fait que les poèmes épiques parvenus jusqu'à nous sont très éloignés du temps où le style épique a été définitivement fixé [2]. » (p. 292.)

Helbig, après avoir établi que le costume de l'époque homérique présente un caractère assez raide, conventionnel, sentant l'étiquette et trahissant l'influence de la civilisation

[1] Cf. la remarque de Lucien, *Timon* initio. J.-E. Ellendt, dans ses *Drei homerische Abhandlungen* 1864, a fait ressortir ces différents points avec beaucoup de justesse et est arrivé aux mêmes conclusions que nous. Voir surtout son chapitre IV. Nous n'avons pu le consulter qu'après la rédaction de notre travail. — [2] La première moitié du septième siècle. — [3] P. 290, 297.

orientale, cherche à établir que l'emploi des formules, en s'adressant aux personnages importants, présente le même caractère de convention [1] : « Le langage parlé est soumis à certaines règles bien déterminées qui varient suivant les situations.... Quant aux héros séparés par une certaine distance sociale ou obligés à une certaine déférence, ils ajoutent ordinairement les épithètes : divin, égal aux dieux, issu de Zeus, nourrisson de Zeus, magnifique, illustre ou héros. Enfin quand il s'agit de produire un effet extraordinaire ou que la situation est exceptionnellement grave, le discours est précédé d'un hexamètre qui énumère pompeusement les principaux titres de gloire de la personne à laquelle il est adressé. Presque pour tous les personnages importants de l'Epopée, il y a un vers semblable qui est employé d'une façon typique, si les circonstances l'exigent. Les poètes ultérieurs ont, il est vrai, abusé parfois de ces vers dont la superbe ampleur et la belle sonorité imposaient aux auditeurs ; quelques-uns d'entre eux ont été mal intercalés, même dans les anciennes parties de l'Epopée. »

Quelque attrayante que soit cette théorie, nous ne saurions voir dans cet emploi de formules honorifiques une pure convention[2]. D'abord Helbig lui-même est obligé d'admettre de nombreuses exceptions dont on ne peut se débarrasser sous prétexte d'*abus* ou d'*interpolation*[3]. Ensuite cette énumération de qualificatifs appliqués aux héros ressemble beaucoup à ceux adressés aux dieux dans les prières. Enfin, — et l'on n'y verra pourtant pas un style conventionnel, — les héros, lorsqu'ils sont en colère, débitent un chapelet d'*injures*, qui fait un pendant comique aux appellations flatteuses qu'ils emploient à l'ordinaire.

Il serait du reste étonnant que les héros, qui occupent le

[1] P. 328. — [2] Encore moins y voir le résultat de l'éloquence fleurie des marchands phéniciens pour gagner les bonnes grâce des rois éoliens et ioniens (!), p. 333. — [3] Cf. *L'Ambassade* I.

premier rang dans l'épopée, n'eussent pas leur large part d'épithètes, comme les faits de la nature, les animaux ou les objets mobiliers et les armes. S'ils ont quelque chose d'un peu guindé dans leur extérieur, — dans les monuments figurés surtout, — n'oublions pas qu'ils ont une âme, un cœur, des passions, souvent de la délicatesse, de la naïveté, de l'habileté aussi ; ils restent malgré tout très *humains*.

Avant d'aborder l'étude des épithètes homériques, il y a lieu de préciser l'emploi de ce terme, de les ranger sous un certain nombre de classes, de rechercher enfin leur origine probable.

Ἐπίθετον désignait primitivement ce qui s'ajoute au *ὄνομα*; de là le sens grammatical d'*adjectif*. Plus tard, Quintilien (8, 6), en donne la définition suivante : Ornat etiam *ἐπίθετον*, quod recte dicimus *appositum ;* a nonnullis *sequens* dicitur. Eo poetae et frequentius et liberius utuntur ; namque illis satis est convenire verbo cui apponitur ; et ita *Dentes albi* et *Humida vina* in iis non reprehenduntur. Apud oratorem, nisi aliquid efficitur, redundat. »

Le choix des exemples n'est pas très heureux ; Quintilien aurait pu citer d'autres épithètes plus *ornantes*. Marmontel (*Œuvres*, t. VII, p. 239, d'après Littré) est plus précis :

« En éloquence et en poésie, on appelle épithète un adjectif sans lequel l'idée principale serait suffisamment exprimée, mais qui lui donne ou plus de force, ou plus de noblesse, ou plus d'élévation, ou quelque chose de plus fin, de plus délicat, de plus touchant, ou quelque singularité piquante ou une couleur plus riante et plus vive, ou quelque trait de caractère plus sensible aux yeux de l'esprit. »

Cette définition, juste au point de vue moderne, ne l'est pas tout à fait pour les épithètes homériques; il faut la compléter par la remarque de Quintilien que les poètes usent de

l'épithète *frequentius* et *liberius*, en la précisant et en l'expliquant ; car ce n'est pas une explication que de parler de *licence poétique* (le *pictoribus atque poetis* d'Horace).

Il faut partir avant tout de la remarque fort juste de Willamowitz, — qui s'applique tout particulièrement aux épithètes, — que le style épique, tel que nous le rencontrons, a quelque chose de conventionnel, qu'il s'écarte en plusieurs points du langage ordinaire, qu'il est le produit d'un développement qui a duré plusieurs siècles. Puis il faut se souvenir que les nécessités de la métrique, comme Düntzer l'a soutenu avec raison, ont obligé les poètes à employer un certain nombre d'épithètes plus ou moins synonymes, selon les besoins du vers ; et ce qui était d'abord une nécessité (cf. *πολύμητις Ὀδυσσεύς* et *πολυμήχαν' Ὀδυσσεῦ*) est devenu peu à peu un moyen très commode de remplir le vers, d'amener un peu de variété dans les longues énumérations de héros, de peuples, de villes, de Néréides, etc. Enfin toutes les épithètes ne sont pas de la même espèce.

Düntzer a essayé de les classer en diverses catégories (p. 509). Laissant de côté les épithètes *distinctives* (*bestimmende*), qui servent à distinguer les individus ou les objets de même espèce (*οἶν μέλαιναν, ταῦρον παμμέλανα*), il répartit les autres en deux grandes classes : les épithètes *emphatiques* (*hebende*) et les épithètes *essentielles* (*wesentliche*). Il range dans la première « les qualificatifs tels que *καλός, ἀγλαός, ἀγαυός, φαίδιμος, λιπαρός, κλυτός* (*prächtig*, magnifique), *δῖος* (*trefflich*, excellent, jamais *divin*, qui est *θεῖος*), *ἀγαθός, ἐσθλός, θαλερός, μέγας*. » Puis d'or, d'argent, de pourpre, adjectifs où il ne voit qu'une hyperbole poétique, par laquelle les aèdes se consolent de ne point posséder ces métaux précieux (!)

Les fouilles de Schliemann et l'ouvrage d'Helbig nous ramènent de cette explication fantaisiste à une plus juste réalité. Nous avons aussi des réserves à faire sur le sens qu'il donne par exemple à *λιπαρός,* à *κλυτός,* à *δῖος* comme nous le

verrons plus loin. Enfin il aurait dû faire remarquer que quelques-uns de ces mots n'ont pas toujours le même sens, suivant le mot qu'ils accompagnent (*ἅλα δῖαν, δῖος Ὀδυσσεύς, δῖος ὑφορβός*).

Tandis que par l'emploi des épithètes emphatiques le poète ne cherche qu'à orner son langage, à le rendre plus brillant, il s'efforce au moyen des épithètes *essentielles* à rendre l'objet ou la personne qu'elles accompagnent plus vivants à nos yeux en relevant une de leurs qualités marquantes, à nous en faire sentir l'essence (p. 510). Ainsi la neige et la grêle sont froides (*ψυχρή*), la fumée noire (*αἴθοψ*) ou mauvaise (*κακή*), ainsi que le brouillard, la maladie ; les villes sont hautes (*αἰπύς*), larges (*εὐρύς*) ont de larges espaces ou de larges rues (*εὐρύχορος, εὐρυάγυια*), mais sont aussi *confortables* (wohnlich, *εὐναιόμενος*), *bien fondées* (*ἐυκτίμενος*). Après avoir relevé le fait que « le poète dans l'emploi de l'épithète ne s'inquiète nullement de la situation exprimée par la phrase, » il emploie le terme d'épithète *constante* sans le définir et pose ensuite la règle que « l'échange entre les épithètes synonymes [1] n'est amené que par les besoins du vers. »

La classification de Düntzer est insuffisante ; d'abord la limite entre épithète emphatique et épithète essentielle est très difficile à fixer ; par exemple, les épithètes de la ville sont à notre sens plutôt distinctives qu'essentielles. Il est vrai qu'elles sont aussi constantes, de sorte que, l'emploi étant le même, la distinction est assez indifférente.

Nous proposerions plutôt de ranger les épithètes dans les classes suivantes, sans méconnaître du reste que certaines d'entre elles ont passé parfois de l'une dans l'autre à la suite d'une modification du sens primitif (par exemple, *δῖος*, brillant et illustre).

a) Les épithètes *distinctives* qui permettent de distinguer

[1] Zwischen diesen dasselbe besagenden Beiwörtern (p. 513). Ou bien Düntzer a-t-il voulu dire : qui qualifient le même objet ? ce qui serait plus juste.

les objets d'une même espèce, ou les parties d'un tout ; par exemple, *δεξιὸς ὦμος, πρεσβυτάτη θυγάτηρ* et les nombreux qualificatifs de *ἀνήρ* ou *ἄνδρες* (*προίκτης, μάντις, γέρων, ἐπιβούκολος, δρυτόμος, βώτορες, ἥρωες, ληίστορες, φύλακες*, etc., *γυνὴ ταμίη; πόλις ἄκρη, νηῦς πρύμνη, ἀκροτάτη κορυφή*, etc.).

Il faut y joindre la classe nombreuse des patronymiques, à l'origine tout au moins ; car leur emploi est devenu de bonne heure une affaire d'étiquette.

b) Les épithètes *descriptives*, qui sont de beaucoup les plus nombreuses ; elles accompagnent surtout les faits naturels, les objets, les animaux. Elles sont parmi les plus anciennes et ont continué à être employées par tradition. Le fait que les moindres objets en sont pourvus nous révèle un penchant caractéristique des vieux poètes de la race grecque. Ces épithètes nous révèlent souvent un coup d'œil juste chez leurs créateurs, de la précision, du goût. Elles marquent bien le trait saillant de l'objet qu'elles accompagnent. Ainsi la marche des chevaux et des bœufs est bien caractérisée par les deux épithètes opposées de *ἀερσίποδες* et de *εἰλίποδες ;* les *πώεα πλατέ' αἰγῶν* nous font voir les chèvres s'éparpillant sur la montagne, tandis que les moutons se serrent, déjà alors comme aujourd'hui, les uns contre les autres (*μῆλ' ἁδινά*). Les nombreuses épithètes de la mer indiquent un esprit observateur de la nature. D'autre part, les épithètes des armes, des ustensiles, des vêtements dénotent un goût artistique assez développé.

c) Les épithètes *laudatives*, qui sont sorties semble-t-il des précédentes. Ainsi les mots : *πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς* rappellent encore la description, tandis que l'équivalent *ποδώκης* n'est plus qu'un qualificatif ; l'épithète du navire *θοή, qui court*, nous fait voir la marche rapide d'un vaisseau ; plus tard, il ne marque plus qu'une qualité commune à tous les navires. Nous verrons plus loin que *δῖος, éblouissant*, a fini par devenir une épithète banale avec le sens vague de *brillant*, et que

κλυτός, « dont on entend parler » devient peu à peu synonyme du français « beau » dans son sens le plus général. De même *ποιητός*, *fabriqué*, a pris le sens de *εὐποίητος*, *bien fait*; *εὐρύοπα* et *λευκώλενος* sont devenus laudatifs par l'usage.

d) Les épithètes *morales*, qui se rapprochent par leur emploi des précédentes, s'appliquent surtout aux dieux, aux hommes, aux sentiments.

Dans toutes ces catégories certaines épithètes deviennent *constantes*, c'est-à-dire accompagnent si souvent le nom qu'elles finissent par faire presque corps avec lui, en général à un cas déterminé par la métrique du vers, comme Düntzer l'a fait ressortir clairement ; ainsi *νηὶ μελαίνῃ*, *νῆας ἐίσας*, *πατρίδος αἴης*, *μώνυχας ἵππους*, *νεφεληγερέτα Ζεύς*, etc.

Cette tendance se fait sentir du reste dans le style entier ; elle a produit non seulement les formules de politesse dont les héros se gratifient si souvent, telles que : *Ἀτρείδη κύδιστε ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων*[1]; *Αἶαν διογενὲς Τελαμώνιε, κοίρανε λαῶν*[2]; *Διογενὲς Λαερτιάδη πολυμήχαν' Ὀδυσσεῦ*, mais encore les vers stéréotypés qui décrivent les mêmes actes dans les mêmes termes, tels que : *τοῖσι δὲ μύθων ἦρχε πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε*; *αὐτὰρ ἐπεὶ πόσιος καὶ ἐδήτυος ἐξ ἔρον ἕντο*, etc.

Ces répétitions ne semblaient pas du reste choquer les Grecs; elles ont même quelque chose de naïf qui cadre avec l'esprit général de la poésie épique grecque.

Dans ce qui précède nous avons eu en vue plutôt les épithètes elles-mêmes que leur emploi dans les poèmes homériques sous leur forme actuelle; nous avons reconnu, pour ce dernier point, la justesse de la thèse de Düntzer que le poète ne se préoccupe pas de faire concorder l'épithète avec le sens du vers ; le ciel reste *étoilé* en dépit des nuages et les vaisseaux des Achéens, tirés sur le sable devant Ilios, sont toujours *rapides*. Nous devons en conclure qu'à l'époque de la formation des poèmes homériques, dès le début même, les

[1] I, 163. — [2] I, 644. — [3] I, 308.

épithètes étaient en bonne partie fixées par la tradition, par une poésie orale déjà développée depuis longtemps. L'étude du style du premier chant de l'*Iliade* confirme pleinement cette hypothèse ; nous trouvons le poète absolument maître d'une langue claire, forte, vigoureuse, d'une rhétorique exercée, sachant mettre en relief les points principaux d'une action dramatique et faire ressortir le caractère de ses héros.

Cela nous amène à dire quelques mots de l'origine des épithètes homériques.

La linguistique a montré que quelques adjectifs composés remontent à la période de l'unité des langues indo-européennes [1] ; cela nous permet de supposer qu'une partie de nos épithètes remontent à une époque fort lointaine ; d'autre part, les procédés de composition sont restés très vivants en grec et ont enrichi successivement la langue d'une foule d'épithètes. Nous avons vu que beaucoup d'épithètes étaient devenues *constantes ;* le substantif et son adjectif formaient une locution épithétique indissoluble. Ce fait a de l'importance pour la sigification de certaines épithètes. Car si le sens des mots se modifie souvent profondément avec le temps l'on peut constater qu'il se conserve surtout dans certaines locutions qu'on répète par tradition et souvent sans même en comprendre le sens exact ; certains mots ne se sont même conservés que dans des composés [2].

Nous croyons pouvoir nous baser là-dessus pour soutenir par exemple que lorsqu'un poète a appelé la mer *ἅλα δῖαν* [3], il entendait dire « la mer éblouissante » et qu'il faut conserver ce sens propre, malgré *χθόνα δῖαν*, où l'épithète a seulement le sens vague de « brillant ; » cette dernière expression

[1] *ὠκύπους*, acupedius ; *ὠκυπέτης*, accipiter, etc., *Brugmann* II, p. 23. — [2] Par exemples, loup-garou, Charlemagne et la Tour Magne à Nîmes, à huis-clos, Charles-Quint, le *Tiers-Etat*, etc. ; grand-veneur, avoir maille à partir, au fur et à mesure, etc. ainsi que dans une foule de noms propres de lieux et de personnes. — [3] *A* 141. *Lex.-hom.*

a dû prendre naissance lorsque l'adjectif *δῖος* s'appliquait déjà à des personnes et n'avait plus son sens physique ; une fois cette épithète devenue *ornante*, on l'appliqua à la terre [1] et à l'air [2] comme à l'eau [3]. Nous reviendrons plus en détail sur ce point dans notre dernier chapitre, mais nous devons relever le fait que certaines épithètes des dieux ont passé par une suite de transformations. *Ζεύς* signifiait primitivement le « ciel clair » [4] ; si les épithètes *εὐρύοπα*, « à la voix étendue, » *ὑψιβρεμέτης* « qui gronde en haut, » *κελαινεφής* « aux noirs nuages » (?) *νεφεληγερέτα* qui « rassemble les nuages » s'appliquaient déjà au ciel physique, comme nous le croyons, elles n'ont pu lui être attribuées que par une métaphore, en considérant par exemple le tonnerre comme la « voix » du ciel ; et *νεφεληγερέτα* devait primitivement signifier « où se rassemblent les nuages. » Plus tard, Zeus ayant été conçu comme une personne, *εὐρύοπα* reprit son sens propre, et le tonnerre devint la voix de Zeus. Il n'est pas impossible que ces épithètes aient contribué à le faire concevoir comme un dieu personnel. Les Grecs ne lui ont pourtant pas donné une voix formidable comme au Cyclope [5] ou à Arès [6].

Les épithètes des dieux devraient se diviser en épithètes *naturalistes* et en épithètes *personnelles ;* mais il n'est pas possible de fixer une limite précise, à cause des variations que nous venons de signaler ; d'autres épithètes ont complètement perdu leur sens primitif ensuite d'étymologies populaires erronées, ainsi *ἀργειφόντης*, *Κρονίων ; αἰγίοχος*, *Τριτογένεια*, etc. ; d'autres mots, comme les noms des dieux eux-mêmes [7], sont absolument obscurs. Les Grecs ont certainement em-

[1] *Ξ* 347. — [2] *Π* 365. — [3] Comparez en français : homme vif, cheval vif, roc vif, vif-argent, eau vive ; mort ou vif, piquer au vif, etc. ; il faut remarquer que roc vif se rattache à piquer au vif = vivant, la partie du corps qui sent, opposée à la surface de la peau devenue insensible, tandis que dans vif-argent l'adjectif ne marque que la *mobilité*. — [4] Brugmann I 163, ou le « jour clair » (lichter Tag), II 461. — [5] *ι* 257. — [6] *E* 860. — [7] Ainsi *Φοῖβος Ἀπόλλων*, *Παλλὰς Ἀθήνη*, *Ἄρτεμις*, *Διόνυσος*, *Ποσειδῶν*, *Ἀφροδίτη*, *Ἡρακλῆς*, etc.

prunté une bonne partie de leurs divinités à l'Orient, spécialement aux peuples de l'Asie-Mineure, Phrygiens, Dardaniens, Mysiens, Lydiens, Cariens qu'on croit apparentés aux Hellènes et sur lesquels on n'a que très peu de renseignements, puis aux Phéniciens. Comment Apollon et Héraclès ont-ils pris autant d'importance chez les Doriens si conservateurs, et l'oracle de Zeus à Dodone a-t-il été supplanté par celui d'Apollon à Delphes ? Ces questions de religion et de mythologie sont toujours très obscures et nous obligeront à laisser souvent dans le doute le sens de telle ou telle épithète des dieux.

Nous avons vu plus haut (p. 13) que le style épique était le produit d'un lent développement de l'épopée ; mais celle-ci a dû être précédée d'autres essais poétiques d'un autre genre. En particulier on ne comprendrait pas la quantité et la variété des épithètes si l'on n'admettait qu'elles se sont développées en partie dans les hymnes religieux [1].

L'étude des poèmes homériques eux-mêmes nous donnera quelques renseignements sur cette poésie perdue. Nous y trouvons mentionnés quatre genres différents : la poésie religieuse [2], les chants guerriers, les thrènes ou chants de funérailles et les chants rustiques des moissons et de la vendange ; on peut joindre à cette dernière catégorie les chants de noces.

La *poésie religieuse* est sans doute la plus ancienne ; elle consistait en hymnes et péans, chantés en l'honneur du dieu après le sacrifice par tous les assistants, ce qui indique une habitude déjà ancienne. L'usage de ces chants en l'honneur des dieux, de prières destinées à fléchir leur colère et dans lesquelles les humains se font d'autant plus petits qu'ils exaltent la puissance de la divinité, nous est attesté par plu-

[1] Il n'est pas question naturellement des hymnes homériques, morceaux épiques beaucoup plus récents que l'*Iliade* et l'*Odyssée*. — [2] Péan, hymnes. *A* 373. *X* 391. Chant des Muses *A* 604.

sieurs passages de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Les quelques prières qui s'y trouvent peuvent nous donner une idée de la manière que les Grecs regardaient comme la meilleure pour se concilier la faveur des dieux : c'est en flattant leur pouvoir, leur amour-propre, en leur donnant des surnoms ou des épithètes qui leur plaisent, qu'ils espèrent se les rendre favorables, tout comme ils se prodiguent entre eux les qualificatifs sonores ou les comparaisons avec les dieux. C'est un procédé généralement suivi de succès (*κερδάλεος μῦθος* ζ 148).

Dans la prière de Chrysès[1] :

κλῦθί μευ ἀργυρότοξ', ὃς Χρύσην ἀμφιβέβηκας
Κίλλαν τε ζαθέην, Τενέδοιό τε ἶφι ἀνάσσεις,
Σμινθεῦ.

l'on peut déjà distinguer les qualificatifs généraux, *ἀργυρότοξε* et *Σμινθεῦ*, et les adjonctions *locales* : *ὃς Χρύσην*, etc., ce qui indique qu'il n'y avait pas encore de formules immuables. D'autres prières sont plus sobres d'épithètes :

Ζεῦ κύδιστε, μέγιστε καὶ ἀθάνατοι θεοὶ ἄλλοι[2] ;
Κλῦθί μευ, αἰγιόχοιο Διὸς τέκος, ἀτρυτώνη[3] ;
Κλῦθι Ποσείδαον γαιήοχε, κυανοχαῖτα[4].

C'est au développement de la poésie des hymnes, et peut-être de la poésie généalogique[5], que nous croyons pouvoir attribuer l'origine de la liste des épithètes des dieux, sur lesquelles nous aurons à revenir plus loin.

La *poésie guerrière* est représentée dans l'*Iliade* par les *κλέα ἀνδρῶν* que chantait Achille en s'accompagnant sur la phorminx[6], pour se distraire durant son oisiveté. Cependant ce précurseur de Richard Cœur-de-lion est une exception ; l'*Odyssée* nous montre des poètes-chantres (*ἀοιδοί*) vivant à la cour des princes, inspirés par la Muse ou par Zeus, célé-

[1] *Α* 37. — [2] *Γ* 298. — [3] *Ε* 115, *Κ*278. — [4] ι 528. — [5] Bien qu'elle ne soit pas mentionnée expressément, diverses allusions aux Titans, aux géants, des épisodes comme celui d'Arès et d'Aphrodité, semblent indiquer son existence. — [6] I 186, sqq.

brant dans les banquets solennels les hauts faits de guerriers, soit dans les temps passés, soit surtout dans la guerre de Troie; c'était une mine inépuisable pour les poètes et un sujet favori pour leurs auditeurs[1]. Il y avait là ample matière pour le développement des épithètes guerrières; de bonne heure les différents héros furent caractérisés par leurs qualités marquantes; les descriptions de batailles, d'armes, de vaisseaux donnèrent aussi naissance à une foule d'épithètes. Les légendes des dieux faisaient aussi partie du répertoire de ces aèdes [2].

Cette poésie guerrière est devenue la source même de l'épopée, mais lorsque les dieux commencèrent à y jouer un rôle considérable, elle emprunta naturellement les épithètes qui existaient déjà dans la poésie religieuse.

La poésie guerrière lui prit aussi quelques-unes de ces tournures solennelles, telles que les patronymiques et les nombreux qualificatifs qui accompagnent le nom de la personne à laquelle on s'adresse. Il faut remarquer du reste que le langage des hommes, les injures surtout dont ils se gratifient mutuellement dans leurs querelles, a été attribué par les poètes aux dieux eux-mêmes, et que parfois l'auguste épithète d'une divinité assez maltraitée fait presque l'effet d'une parodie [3]. Enfin c'est probablement à la poésie religieuse qu'est pris l'usage de désigner certains héros comme certains dieux par un de leurs surnoms.

Le *θρῆνος*, par sa nature même, était plus une improvisation qu'un genre littéraire; il peut bien avoir fourni des épithètes morales.

La *poésie populaire* ne figure, il est vrai, que dans une partie relativement récente de l'*Iliade*, dans la description du bouclier d'Achille; cependant rien n'empêche de croire que l'usage des chants aux fêtes de la moisson et de la ven-

[1] *α* 499, *θ* 352. — [2] *'Εργ' ἀνδρῶν τε θεῶν τε α* 338. — [3] *Α* 568. *Ἔδεισεν δὲ βοῶπις πότνια Ηρη | καὶ ῥ' ἀκέουσα καθῆστο, ἐπιγνάμψασα φίλον κῆρ*, cf. *Ε* 906.

dange et aux noces ne soit très ancien. Il semble que c'est d'elle qu'est venu le souffle de simplicité et de naïveté qui anime certaines parties de l'*Odyssée* où les petites gens et les petits événements jouent un rôle considérable[1], tandis que le *λαός*, les *vilains* de ce moyen âge grec, est à peine mentionné dans l'aristocratique *Iliade*.

Nous étudierons dans des chapitres successifs les épithètes des dieux, des peuples et des hommes, de la nature, de la vie ordinaire et de la civilisation. Nous examinerons ensuite les modifications que les épithètes ont subies peu à peu en étudiant plus spécialement quelques-unes d'entre elles; enfin nous résumerons les diverses observations que nous aurons faites au cours de cette étude.

[1] La poésie populaire paraît avoir pris à la poésie religieuse certaines tournures comme *δῖος ὑφορβός, Εὔμαιε συβῶτα* (π 60).

CHAPITRE PREMIER

Les épithètes des dieux.

Nous avons dit que la poésie religieuse devait avoir été la première manifestation du sentiment poétique des Grecs, et cette assertion est confirmée par l'étude des épithètes qui accompagnent les noms de plusieurs divinités. Elles remontent en effet à une antiquité très reculée et nous reportent à une époque dont les Grecs n'avaient plus qu'une idée très vague. La linguistique seule a permis de retrouver le sens de plus d'un mot auquel l'étymologie populaire avait donné une interprétation fantaisiste [1], appuyée à son tour par une légende non moins fantaisiste ; on en a deux exemples typiques dans l'explication de l'épithète d'Hermès *ἀργειφόντης* et de celle de *Κρονίων* de Zeus [2]. En dehors d'Homère, l'épithète *ταυρόπολος* d'Artémis a donné naissance au mythe d'Iphigénie transportée en Tauride [3].

Ce qui pourrait étonner, c'est que les Grecs aient conservé dans leur langue religieuse bon nombre de termes qui ne correspondaient plus à leurs conceptions religieuses, si l'on ne connaissait la persistance des rites et des coutumes reli-

[1] Par exemple *Κρόνος* assimilé à *χρόνος*, dévorant les années, transformées en ses enfants. — [2] Voir plus loin. — [3] Weil, ad Eurip. Iph. Taur., v. 1462.

gieuses. Du reste les Grecs ne faisaient guère de théologie systématique, et en prenaient à leur aise avec les traditions mythologiques ; tout au plus certains esprits élevés [1] ont-ils protesté contre la liberté avec laquelle les poètes rabaissaient leurs dieux à l'image des hommes.

Les ancêtres des Grecs ont-ils été une fois monothéistes ? On pourrait presque le croire à en juger par la place prépondérante que Zeus occupe dans la poésie homérique. S'il n'agit pas toujours seul, il affirme néanmoins sa suprématie d'une façon catégorique, sans s'inquiéter des protestations des autres dieux [2] ; c'est sa volonté qui dirige le monde [3] ; il est souvent cité seul par son nom à côté des autres dieux[4].

C'est lui qui possède les épithètes les plus anciennes, les plus naturalistes, héritage lointain du temps où les Grecs venaient de quitter le berceau commun des peuples indo-européens.

Le mot *Ζεύς* est comme on le sait le même que Dyãus en sanscrit et le radical *Jov* en latin et signifie le « ciel clair[2] ». Zeus est bien resté le dieu du ciel : c'est là que se déploie son activité, qu'il rassemble les nuages, qu'il fait gronder sa voix puissante et lance la foudre étincelante ; c'est dans les lieux élevés qu'il habite, sur les hauteurs de l'Olympe [5], où se trouvent aussi les demeures d'autres dieux. L'on peut se demander si l'épithète d'*Ὀλύμπιος* et le mot *Ὄλυμπος* lui-même s'appliquent primitivement à la montagne de ce nom et au dieu auquel on aurait rendu un culte spécial sur cette montagne, ou si au contraire ces mots renferment une idée de *hauteur* et n'auraient été appliqués que plus tard à une montagne déterminée[6] ? Dans le cas contraire il faudrait

[1] Xénophane, Platon. — [2] Cf. *Θ* 17 sqq. Buchholz III, p. 82 sqq. — [3] *μητιέτα, ὕπατον μήστωρα* *P* 339, cf. Buchholz III, p. 84. — [4] *Ζεύς καὶ ἀθάνατοι θεοὶ ἄλλοι* *T* 298 et passim. — [5] Brugmann I, p. 163 *Ὀλύμπιος* cf. *Υ* 4. — [6] Curtius rattache *Ὄλυμπος* à la racine *λαμπ* briller ; c'est fort douteux. Le sommet neigeux de l'Olympe se voit de fort loin. On trouverait un exemple analogue dans le mont *Λυκαῖον* en Arcadie, qui semble tirer son nom du culte de *Ζεὺς Λυκαῖος*.

admettre que les traditions thessaliennes qui plaçaient le siège de Zeus sur le mont Olympe auraient prévalu sur l'ancienne croyance qui plaçait les dieux dans le ciel [1]. Les deux idées sont souvent réunies : *μέγαν οὐρανὸν Οὔλυμπόν τε* [2]. Il faut remarquer que les dieux sont souvent qualifiés par les mots *οἳ Ὄλυμπον ἔχουσιν, Ὀλύμπια δώματ' ἔχοντες*, tandis que Zeus seul possède l'épithète d'*Ὀλύμπιος*, qui remplace souvent le nom propre [3] ; l'ancienne épithète marquant le siège des dieux était : *Οὐρανίωνες*, habitants du ciel [4].

Avant de prendre en détail les épithètes des différentes divinités nous résumerons d'abord celle des dieux en général, quoiqu'elles paraissent relativement récentes et nées souvent du contraste entre l'idéal et la triste réalité de la nature humaine ; ainsi ils sont appelés *immortels* pour bien marquer la distance qui les sépare des hommes mortels.

L'épithète la plus fréquente est précisément celle d'*ἀθάνατοι* qui se trouve une cinquantaine de fois ; elle est plus souvent encore employée seule comme substantif (74 fois), tout comme *βροτοί* est devenu le terme courant pour *ἄνθρωποι*. Ce fait seul dénote un profond attachement à la vie et une répulsion pour la mort qui se traduira plus tard par l'exclamation d'Achille aux enfers (*λ* 489) : J'aimerais mieux servir un homme pauvre, en vivant sur la terre, que de régner sur tous les morts !

Une expression analogue est celle de *αἰὲν ἐόντες* « qui sont de tout temps » qui a entraîné celle de *αειγενέται* qui est illogique, mais forme antithèse à *ἐγένοντο* qui se dit des hommes.

Les dieux sont encore désignés par leur demeure : *τοὶ οὐρανὸν εὐρὺν ἔχουσιν*, ou *Ὀλύμπια δώματ' ἔχοντες* ; cette der-

[1] *ἐπουράνιοι* *Z* 129 ; *οὐρανός* n'est pour Homère que la voûte céleste. — [2] *A* 497 et la note d'Hentze. — [3] *Z* 282 et passim. — [4] *A* 570. Plus tard on l'expliqua par : descendants d'Ouranos ; c'est ainsi que ce mot désigne *E* 898 les Titans enfermés sous le Tartare.

nière expression est aussi employée seule ainsi que *Οὐρανίωνες* une fois [1]. Leur vie facile est indiquée par *μάκαρες* « bienheureux » ou *ῥεῖα ζώοντες* « à la vie facile [2]. »

Ces épithètes, on le voit, sont peu nombreuses et peu précises ; elles donnent peu de relief à la physionomie des dieux. Il est vrai qu'il ne s'agit ici que de traits généraux et communs à tous ; la figure de chacun d'eux est plus nettement dessinée par leurs épithètes particulières. Cela confirme ce que nous disions plus haut de leur origine relativement récente ; d'une part les poètes leur attribuent ce qui manque aux hommes, et de l'autre, ce qui appartient proprement à tel d'entre eux. C'est à ces deux tendances que l'on peut rattacher les diverses épithètes isolées qui suivent : *θεοὶ ἐπουράνιοι* imitation de *βροτοὶ ἐπιχθόνιοι* ; *οἳ ἀγάννιφον Ὄλυμπον ἀμφινέμονται* [3] bien que les dieux n'aient pas de troupeaux à faire paître dans les neiges de l'Olympe ; puis *θεοὶ φίλοι* [4] locution assez étrange, à peu près *di boni*, peut-être issue de l'exclamation fréquente *ὦ φίλοι*. Puis *θεὸς ἄμβροτος ; μέγας*, proprement épithète de Zeus seul ; *δεινός* ne semble pas être une épithète primitive, car les Grecs n'ont pas peur de leurs dieux et les traitent parfois presque en égaux [5]. Au fond, dans les parties anciennes de l'Iliade, les dieux n'existent et n'interviennent qu'à cause des hommes ; et ce trait a si bien frappé les continuateurs du poème que certains ont cherché à s'en excuser [6], tandis que d'autres, comme l'auteur de la « bataille des dieux [7], » ont encore forcé la note en tombant dans une vraie caricature des combats livrés par les hommes. Enfin *δωτῆρες* [8] *ἑάων* et *ἀνάκτων* [9] sont des qualificatifs particuliers étendus à tous les dieux.

[1] *Ε* 373. — [2] Ce point est traité très en détail par Düntzer, *Die Homerischen Beiwörter des Götter- und Menschengeschlechts*, 1859. Nos constatations coïncident avec les siennes, sauf pour son explication de *μέροπες* = *βροτοί* qui reste très incertaine. — [3] *Σ* 186. — [4] *ω* 514. — [5] Cf. *Α* 202. *Γ* 399. — [6] *Α* 574. — [7] *Φ* 385 sqq. — [8] *θ* 325. — [9] *μ* 290. *Υ* 131 est isolé.

Nous allons prendre maintenant les différentes divinités selon leur importance.

Zeus. Il est généralement accompagné d'une ou deux épithètes ; c'est d'abord le « dieu de l'Olympe » Ὀλύμπιος, « qui siège en haut » ὑψίζυγος, ὕψοθ' ἐόντι, αἰθέρι ναίων, « qui gronde en haut » ὑψιβρεμέτης, ἐριβρεμέτης[1], « à la voix étendue » εὐρύοπα[2]. C'est ensuite celui « qui rassemble les nuages » νεφεληγερέτα ; probablement aussi κελαινεφής, employé trois fois seul[3], dont l'étymologie est obscure ; « qui lance la foudre » τερπικέραυνος[4], et « l'éclair » ἀστεροπήτης, ἀργικέραυνος[5] ; στεροπηγερέτα « qui rassemble les éclairs » paraît être une imitation peu heureuse de νεφεληγερέτα. Le sens de ζυγόν dans ὑψίζυγος n'est pas clair ; il ne saurait être question de banc de rameur[6], ni d'attelage céleste ; nous croyons qu'il signifie « hauteur » comme *jugum* en latin ; ce sens-là ne se serait conservé que dans ce composé[7].

Il est difficile d'attribuer avec quelque certitude une de ces épithètes au mot Zeus dans le sens de ciel ; on peut le faire peut-être pour αἰγίοχος, que la tradition populaire expliquait par « qui tient une peau de chèvre » ou « un bouclier de peau de chèvre[8] ; » cette *égide* devint une armure forgée par Héphaestos[9], que l'on donne même à Athéné[10] et à Apollon. L'on a pris aussi αἰγίς dans le sens de « nuage d'orage[11] » et expliqué αἰγίοχος par « qui dirige la tempête des nuages[12]. » Cependant la forme même du mot n'est pas très claire ; on attendrait αἰγιδόχος ou αἰγιδοῦχος, comme δᾳδοῦχος, etc. Le second terme viendrait-il de la racine Ϝεχ

[1] *N* 624. — [2] Buchholz, III, p. 94, Lex. Hom. — [3] *ν* 147. — [4] Ce mot n'a rien à voir avec τέρπω charmer. G. Meyer, Curtius Stud. VII, p. 180. — [5] Seulement *Υ* 16. — [6] Schol. Buchh. III, p. 95. Ameis-Hentze ad *Δ* 166 traduit : *hochthronend*, mais il n'y pas θρόνος. — [7] Il ne reste cependant aucune trace d'un sens analogue dans les autres langues. — [8] Theil, Dict. ad verb. — [9] *Ο* 308. — [10] *Β* 448. — [11] *Wetterwolke*, Brugmann II, p. 383. — [12] *Wolkensturmwalter*, Lex. Hom.

et non de *σεχ* et faudrait-il l'entendre par « qui s'avance sur les nuages ? » *αἰγι-* serait alors un locatif.

Nous rencontrons ensuite une série d'adjectifs attestant la supériorité de Zeus sur les autres dieux et son pouvoir souverain sur le monde. C'est d'abord le titre de *πατήρ* que nous regardons comme équivalent de « chef de famille » et non de père, *genitor*[1]. Il s'emploie surtout au vocatif, quand on s'adresse à Zeus, souvent seul ; c'est toujours sans l'adjonction du nom propre qu'il s'emploie dans l'appellation bien connue : *πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε.* Zeus est le seul des dieux à porter ce titre qui implique la possession de l'autorité souveraine sur les autres, comme c'était le cas pour le chef de famille dans les temps antiques. C'est l'équivalent de l'épithète plus moderne de *βασιλεύς,* qui se rencontre fréquemment plus tard, ce qui justifie la traduction latine : *Divum pater atque hominum rex.* Il faut remarquer que c'est un titre de respect que les jeunes gens adressent aux personnes plus âgées[2].

Un autre titre que Zeus partage avec certaines divinités est celui d'*ἄναξ* « maître, » ou plus anciennement « protecteur[3] » ; mais le pouvoir de Zeus de diriger les affaires humaines comme il l'entend (*οὕτω που Ζεὺς ἤθελε*[4]) est exprimé surtout par l'épithète *μητιέτα* « celui qui décide[5]. »

Cette même idée est rendue encore par le vers fréquent : *ὦ πάτερ ἡμέτερε Κρονίδη, ὕπατε κρειόντων* « le plus élevé des souverains, » qui est placé dans la bouche d'Athéné[6], ou par les expressions : *Ζ. θεῶν ὕπατος καὶ ἄριστος, Ζ. ὃς πᾶσιν ἀνάσσει, Ζῆν ὕπατον μήστωρα* « le suprême exécuteur. » A cette dernière locution se rattache sans doute *Ζῆν ὕπατον Κρονίδην* qu'il faut traduire par « le souverain Zeus, fils de

[1] Comme le veut Buchholz III, 1, p. 95. Dans *ὦ πάτερ ἡμέτερε Κρονίδη,* le possessif se rapporte à tous les dieux ; ce n'est pas un soi-disant pluriel de majesté. — [2] Ainsi Hermès s'adressant à Priam *Ω* 362. — [3] Angermann, Curtius Studien III, p. 121. cf. aussi *Τενέδοιό τε ἶφι ἀνάσσεις* *A* 38. — [4] Cf. *B* 116. Buchholz III, 1, p. 83 sqq. — [5] Cf. *ἄφθιτα μήδεα εἰδώς* *Ω* 88. — [6] *Θ* 31 ; *α* 45, 81 ; *ω* 473.

Kronos [1]; » c'est une combinaison de la formule précédente et de l'épithète qui va nous occuper et qui a donné lieu à controverse, celle de *Κρονίων* et *Κρονίδης*.

Les Grecs la tenaient pour patronymique tiré de *Κρόνος* et formé comme *Πηλείων*, tandis que les interprètes modernes y voient un adjectif parent du verbe *κραίνω* exécuter, donc un synonyme de *μητιέτα* ou de *μήστωρ*. Nous y voyons primitivement un adjectif tiré de *Κρόνος*, comme *οὐρανίων* de *οὐρανός* etc.; cette désinence marque l'*appartenance* [2] et par contre-coup seulement la *descendance*. *Κρόνος, wirkend* « qui exécute [3] » a pour correspondant en sanscrit *Krânas*, de même sens, épithète de plusieurs dieux. Une fois *Κρονίων* pris pour un patronymique, la forme synonyme *Κρονίδης*, commode pour le mètre, a facilement pris naissance et les deux épithètes furent fréquemment employées pour remplacer le nom propre, comme *Ἐνοσίχθων* et *Ἐννοσίγαιος* pour Poseidôn. Ces transformations doivent remonter très haut, bien avant la formation de l'épopée, comme en témoigne la locution : *Κρόνου παῖς ἀγκυλομήτεω*, « fils du rusé Kronos; » or Kronos ne joue aucun rôle dans l'épopée et n'est cité que dans des chants récents (*Ξ, Θ*). Il faut donc qu'il ait joué un rôle dans une poésie généalogique antérieure, analogue à la *Théogonie* d'Hésiode, d'où dérivent certains récits de l'épopée, relatifs aux aventures de certains dieux comme Héphaestos, de même que les catalogues comme ceux du chant *B* ou des Néréides, des femmes aimées de Zeus ou de la *νέκυια*. Nous rattacherions volontiers à cette source les passages qui parlent de *Κρόνος* comme : *τρεῖς γάρ τ' ἐκ Κρόνου εἰμὲν ἀδελφεοί, οὓς τέκετο Ῥέα* (*O* 187) et : *ὅτε τε Κρόνον εὐρύοπα Ζεὺς | γαίης νέρθε καθεῖσε* (*Ξ* 203).

Il resterait à expliquer comment la confusion s'est produite. Nous pensons que l'anthropomorphisme a joué là un

[1] *E* 756; et non « le suprême Kronide » comme le veut Buchholz, p. 83. — [2] Brugmann II, p. 337. — [3] Brugmann I, p. 70.

grand rôle. La cour céleste est une image du monde terrestre avec ses petitesses et ses vanités ; les propos malsonnants que les dieux échangent souvent sont le reflet des gros mots qu'échangent un Agamemnon et un Achille. Or les patronymiques sont une des épithètes ordinaires des héros, remplaçant souvent le nom propre. Malgré l'épithète de *ἀειγενετής*, certains dieux sont donnés pour fils de Zeus ; on devait être tenté de trouver aussi un père à Zeus ; mais il faut remarquer qu'il fallait pour cela un point d'appui : on le trouva dans l'épithète *Κρονίων ;* comme il était seul à la posséder il est aussi le seul à être qualifié de « fils de Kronos », ce n'est jamais le cas pour Poséidôn ou Hadès. Ce fait est confirmé par une confusion du même genre qui s'est produite d'une façon indubitable à propos d'un autre dieu, *Hélios.* Il porte le qualificatif très clair d'*ὑπερίων* « élevé, » que l'on considéra plus tard à tort comme un patronymique et qui plus est, comme une contraction d'*ὑπεριονίων*, alors qu'il ne pouvait signifier au plus que « fils d'Hypéros. » Cette fausse étymologie amena la création du doublet *Ὑπεριονίδης*[1], dans lequel on voyait une confirmation du sens traditionnel. On peut citer dans le même genre l'épithète de Castor et Pollux *Τυνδαρίδαι* dont le sens propre serait « protecteurs » expliqué plus tard par « fils de Tyndare[2] ».

Ce qui peut avoir contribué à faire de *Κρονίων* un nom propre, c'est la présence de noms doubles chez certaines divinités comme *Φοῖβος Ἀπόλλων, Παλλὰς Ἀθηναίη*, dont on n'a pas encore donné d'explication satisfaisante ; peut-être faut-il y voir la fusion de deux divinités, celle des vainqueurs et celle des vaincus, ou de diverses tribus fondues en une nation, ou d'anciennes épithètes qui parfois ont donné naissance à d'autres personnages, comme *Ἐρεχθεύς* que l'on croit être un surnom de Poséidôn et *Ἰφιγένεια*, d'Artémis[3].

[1] *μ* 176. — [2] D'après Curtius, *Gdz. der gr. Etym.*, p. 204. — [3] v. Weil, préface d'Iphigénie à Aulis, note 1.

Nous pouvons aussi constater une tendance *à localiser* le culte des divinités; nous l'avons déjà vue dans la prière de Chrysès à Apollon[1]; nous la retrouvons dans cette autre[2] : *Ζεῦ ἄνα Δωδωναῖε Πελασγικὲ τηλόθι ναίων | Δωδώνης μεδέων δυσχειμέρου*, « souverain Zeus, dieu de Dodone, des Pélasges, qui habites au loin, qui règnes sur la froide Dodone. » Ces expressions semblent rappeler la patrie lointaine quittée par les émigrants pour chercher d'autres demeures, tandis que l'épithète *Ζεὺς Ἰδαῖος*[3] ou *Ἴδηθεν μεδέων*[4] (même dans la bouche des Grecs) nous indique que cette nouvelle patrie est trouvée et que la divinité emmenée avec les colons a trouvé un nouveau siège. Ce fait confirme l'hypothèse que certains chants de l'Iliade sont beaucoup plus récents que d'autres. Réciproquement, de l'absence d'épithètes comme *Πύθιος* ou *Δήλιος* pour Apollon on peut conclure qu'à l'époque de l'épopée les deux sanctuaires célèbres de ce dieu étaient encore peu connus des poètes[5].

A la même tendance se rattache la locution *ἐρίγδουπος πόσις Ἥρης* (d'où sans doute par imitation *ἐρίγδουπος* seul *M* 235) « l'époux retentissant d'Héré, » expression quelque peu surprenante, de même que la variante *πόσις Ἥρης ἠϋκόμοιο*[6]. Nous ne pensons pas qu'il faille en chercher l'explication dans un phénomène physique; elle doit avoir pris naissance dans un pays où, comme à Argos ou à Samos, le culte d'Héra avait acquis une position prédominante.

L'on rencontre encore les épithètes de *μέγας*, et d'*ὑπερμένης* qui rappelle la supériorité de Zeus; puis au vocatif : *Ζεῦ κύδιστε*[7] *μέγιστε* qui se rapproche du latin *maxumus optumus*, et enfin d'une façon isolée *ἐρισθενής*[8], *ὕπατος*[9] *θεῶν* et *θεῶν κάρτιστος ἁπάντων*[10], *ὁ ἄριστος*[11].

[1] *A* 37. — [2] *Π* 233. — [3] *Π* 604. — [4] *Γ* 276. — [5] Pytho est citée *I* 405, *B* 219, *θ* 80, *λ* 581. *Πύθιος* se trouve seulement dans l'hymne à *A.* v. 373. — [6] *K* 5. — [7] Le sens primitif de *κῦδος* semble être « vigueur. » Cf. Ameis-Heutze Anh. ad *Θ* 51. — [8] *N* 54. — [9] *N* 154. — [10] *Θ* 17. — [11] *Ξ* 213.

Dans un autre domaine Zeus est encore le protecteur des étrangers ξείνιος, des suppliants (ἱκετήσιος [1]); il a son autel derrière le mur de la cour (ἑρκεῖος [2]). C'est lui qui donne les avertissements (πανομφαῖος, allusion à l'oracle de Dodone). C'est à lui que l'on demande de préférence un *signe* (ὄρνις, τέρας, φήμη [3]).

Un certain nombre des épithètes que nous venons de voir indiquent les progrès de l'*anthropomorphisme;* on commença par concevoir les dieux sous la forme humaine, tout en leur conservant un cachet de grandeur [4]; peu à peu on leur prêta aussi les faiblesses humaines. De là viennent les épithètes peu flatteuses que les dieux se prodiguent souvent dans leurs discussions, tout comme les héros. Ainsi Héra en s'adressant à son époux le traite de sournois (δολομῆτα) et l'apostrophe souvent par les mots : αἰνότατε Κρονίδη « très redoutable » ou « très sévère Zeus [5]. »

Il est traité de dur, cruel (σχέτλιος) par Agamemnon [6], qui se plaint de ce qu'il manque à sa promesse de lui accorder la destruction d'Ilios, et par Athéné à laquelle il défend de prendre part à la lutte, et qui exhale son dépit dans ce vers peu respectueux : πατὴρ οὑμὸς... σχέτλιος, αἰὲν ἀλιτρὸς ἐμῶν μενέων ἀπερωεύς [7] « mon pè e cruel, toujours injuste, contrecarrant mes desseins. »

Les autres dieux. Les autres divinités qui, autour de Zeus, forment la cour céleste, possèdent leur part d'épithètes, mais elles sont moins nombreuses et moins variées que celles de leur chef. Leur activité est plus restreinte, et subordonnée à la volonté de Zeus ou à la Destinée, deux puissances qui souvent se confondent.

Si les dieux grecs représentent des forces de la nature,

[1] ν 213. — [2] χ 334. — [3] Θ 251. Ω 290. — [4] Cf. le rôle des dieux dans *A*. — [5] Lex. Hom. — [6] I, 18. — [7] Θ 361. L'emploi abusif de ἀλιτρός pécheur, dénote une origine récente. On peut en dire autant de ἀθάνατος *B* 741 *Ξ* 434.

leur origine a été complètement oubliée ; leurs noms sont anciens, souvent inexplicables, mais leur physionomie est récente. Les Grecs de l'époque homérique ont imaginé un monde céleste, plus ou moins idéalisé, mais au fond semblable au leur. Il ne représente du reste pas les idées d'une seule tribu, car l'épopée ayant pris naissance et s'étant développée dans une région où se trouvaient réunis des représentants des diverses branches du peuple hellène, elle a pris un caractère général qui lui a permis de devenir le patrimoine commun de la Grèce entière.

Héra. Le type de la Héra de Samos ou d'Argos rend assez bien le caractère de cette déesse hautaine et impérieuse, telle qu'elle nous apparaît dans l'Iliade ; l'ancienneté de son culte à Argos est attestée par l'épithète *Ἥρη Ἀργείη*[1]. Les mythes dans lesquels elle joue un rôle sont d'origine assez récente si l'on en juge par le peu d'épithètes caractéristiques qu'elle possède. Une des plus marquées est celle de *πότνια*, féminin de *πόσις* le maître, l'époux, donc « femme du maître, » épithète ordinaire de *μήτηρ*; mais elle perdit vite de sa valeur et prit le sens vague de « puissant ; » elle est attribuée à plusieurs déesses, même à Hébé[2], et à de nombreuses femmes.

Cette épithète est souvent accompagnée de celle de *βοῶπις* « aux yeux de vache, » qui semble désigner de grands yeux humides, peu expressifs. Héra possède seule cette épithète, à l'exception de trois femmes, dans des passages suspectés[3]. Cela semblerait indiquer qu'elle est issue d'un type déjà arrêté de la déesse, tandis qu'en général ce sont les vers du poète qui ont inspiré les sculpteurs. Elle forme contraste avec celle d'Athéné *γλαυκῶπις*, « aux yeux brillants, » contraste qui se retrouve en ce qui concerne l'intelligence dans le caractère des deux déesses.

[1] *Δ* 8 et Ameis Anhang. — [2] *Δ* 2. — [3] Cf. Lex. Hom. ad vocem.

Héra est aussi « la respectable épouse de Zeus » *Διὸς κυδρὴ (αἰδοίη) παράκοιτις* [1], « une déesse auguste, fille du grand *Κρόνος* » *πρεσβὰ θεά, θυγάτηρ μεγάλοιο Κρόνοιο* [2]. Enfin elle reçoit d'autres épithètes communes aux déesses ou aux femmes en général telles que *δῖα θεάων* [3], *χρυσόθρονος, χρυσοπέδιλος* [4], *λευκώλενος, ἠύκομος* [5]. L'épithète *λευκώλενος*, « aux bras blancs, » peut s'expliquer par le fait que les femmes ne travaillaient que dans la maison, et que d'autre part leur costume leur laissait les bras à nu dans la vie ordinaire, quand elles n'avaient pas leur *κρήδεμνον* ou leur *καλύπτρη* [6].

Son époux ne lui ménage pas les qualificatifs malsonnants dans leurs disputes de ménage, tels que *δαιμονίη, ἀπτοεπές* (le sens paraît être « qui bataille en paroles, » l'étymologie est incertaine [7]), *ἀμήχανε* « qu'on ne sait par quel bout prendre [8] ; » l'épithète *δαιμονίη* marque clairement que ces insultes sont tirées du langage des hommes, puisqu'il signifie proprement « appartenant à un dieu » c'est-à-dire: poursuivi par la colère d'un dieu, insensé. On peut en dire autant de l'épithète *θεάων ἀρίστη*, dans un vers suspecté [9], qui comme celle de Zeus, *ἄριστος*, est imitée de celle de certains hommes : *ὄχ' ἄριστος*.

Athéné, l'alliée d'Héra, dans sa haine contre Ilios, joue au fond un rôle plus important dans l'Iliade, quoiqu'elle ait l'air de lui être subordonnée, et joue le premier rôle parmi les dieux, après Zeus, dans l'Odyssée. Elle porte le double nom, encore inexpliqué de *Παλλὰς Ἀθήνη* ou *Ἀθηναίη ;* nous y voyons plutôt une combinaison de deux divinités [10] qu'une épithète très ancienne, qui n'aurait plus été comprise, car elle n'est jamais désignée par le mot *Παλλὰς* seul, tandis qu'elle l'est par plusieurs autres comme *γλαυκῶπις, ὀβριμο-*

[1] *Σ* 356. *Π* 432. — [2] *E* 721. — [3] V. p. 36. — [4] Seulement λ 604. — [5] *Ibid.* *K* 5. — [6] Cf. Helbig, p. 253, 256, 272, 273. — [7] Vide. Lex. Hom. — [8] Cf. *E* 893. — [9] *Ξ* 213. — [10] Cf. p. 30.

πάτρη ou *τριτογένεια*. L'explication de *παλλάς* « celle qui brandit sa lance » nous paraît fort douteuse [1], bien qu'elle corresponde à un type statuaire bien connu ; nous croyons en effet que c'est l'interprétation traditionnelle qui a créé le type en question et non l'inverse.

Son épithète habituelle de *γλαυκῶπις* a donné lieu à controverse par son étymologie ; il n'y a pas de raison d'adopter celle de Nägelsbach [2] « aux yeux de chouette ; » ce mot est composé, comme les anciens [3] l'avaient reconnu de l'adjectif *γλαυκός*, brillant (*γλαυκὴ θάλαττα Π* 34), clair ; par extension les yeux clairs (*λαμπρόφθαλμος* [4]) ont désigné les yeux bleus; et de fait les anciennes statues de la déesse, que les fouilles ont rendues à la lumière, ont des yeux bleu de ciel.

Elle est fille de Zeus (*κούρη Διὸς αἰγιόχοιο, Διὸς γλαυκώπιδι κούρῃ*, etc.), enfantée par lui seul (*σὺ γὰρ τέκες ἄφρονα κούρην Ε* 875, *αὐτὸς ἐγείναο παῖδ' ἀΐδηλον* 880), mais sa sortie de la tête de Zeus n'est pas encore connue des poètes homériques [5]. Elle s'appelle aussi *ὀβριμοπάτρη* « fille d'un père puissant, » et *ἀτρυτώνη* qui se trouve toujours après *αἰγιόχοιο Διὸς τέκος ;* l'étymologie est incertaine, on l'explique par invincible [6] ; nous supposerions plutôt le sens de « vierge [7], » qui correspondrait parfaitement à son caractère, et qui a donné son nom à son temple célèbre.

Une autre épithète, difficile à concilier avec sa descendance de Zeus, est *Τριτογένεια* [8], fille de Tritos ou de Trita, nom que l'on rattache à une divinité védique Trita. Cela nous paraît douteux ; nous comparerions plutôt cette épithète à *ἠριγένεια*, épithète d'Eôs. Il faut remarquer que l'on ne trouve pas *διογένεια* [9], bien que le mot eût trouvé un emploi facile.

[1] Cf. Lex. Hom. ad vocem. Il en est de même pour *παλλάς* = *παλλάξ*, virgo ib. — [2] Ad *Α* 206. — [3] Schol. ad. Apoll. Rhod. 1, 1280, ap. Lex. Hom. — [4] Lex. Hom. ad. *κούρη*. — [5] Seulement hym. 28, 4. — [6] Lex. Hom. — [7] Cf. l'expression *παρθένος ἀδμής*. — [8] *κυδίστη Τρ. Δ* 515. V. Lex. Hom. — [9] Nom propre v. Thesaurus ad vocem.

Athéné est appelé aussi *Ἀλαλκομενηΐς*, déesse d'Alalkoménos, sur les bords du lac Triton, en Béotie ; explication plus plausible que celle de Curtius [1] « défenderesse » du verbe *ἀλαλκεῖν*. Cette dernière idée est exprimée par *ῥυσίπτολις* « qui protège la ville [2]. » Il est assez frappant que cette déesse ait son temple justement dans l'acropole, comme à Athènes.

Il est difficile de trouver l'origine d'une autre épithète qui s'applique à plusieurs déesses et nymphes, celle de *δῖα θεάων*. Nous verrons plus loin que le sens primitif paraît être celui de *brillant ;* au masculin cet adjectif accompagne le nom de plusieurs héros [3], mais n'est pas suivi d'un génitif. Cette expression pourrait bien être sortie de la poésie religieuse ; la déesse invoquée devait être flattée de recevoir cette appellation ; le masculin ne pouvait se trouver pour des raisons métriques, tandis que *δῖα θεάων* terminait commodément le vers. Une fois la locution devenue habituelle, *δῖος* pouvait s'employer seul dans le même sens, au masculin comme au féminin. La locution rare *δῖα γυναικῶν* a été refaite plus tard sur le modèle *δῖα θεάων*. Ce qui favorisa l'extension de cette dernière fut peut-être l'emploi toujours plus fréquent des épithètes banales et commodes des femmes, comme *ἠύκομος*, *ἐυπλόκαμος* attribuées également à Athéné ; *δεινὴ*(*θεός*) semble aussi être une épithète empruntée au genre humain, plutôt dans le sens de *puissant* que dans celui de *redoutable*.

Apollon. Ce dieu est avant tout, par ses épithètes, le dieu « qui frappe de loin, » qualité exprimée par les différents adjectifs *ἑκατηβελέτης*, *ἑκατηβόλος*, *ἑκηβόλος*, *ἑκάεργος*, *ἕκατος*, les trois derniers s'emploient aussi seuls. Ces adjectifs se rapportent proprement à son origine solaire, rappelée par le qualificatif *λυκηγενής* [5]. Les rayons du soleil étaient ses flèches.

[1] Etym., p. 564. — [2] Z 305. — [3] Achille, Ulysse, Hector, etc. — [4] *Δ*. κλυτότοξος *Δ* 101.

Une fois revêtu de la forme humaine, il fallut bien lui donner un arc et un carquois ; d'où les épithètes *ἀργυρότοξος*[1], *κλυτότοξος*. C'est ainsi qu'il nous est décrit au commencement de l'Iliade ; de là vient aussi le nom d'*ἀφήτωρ* « décocheur de traits, » si la traduction traditionnelle est exacte. C'est devenu un type favori des sculpteurs, mais les statuettes archaïques en sont bien différentes. Il est toujours distingué d'Hélios et pourrait bien être comme Aphrodité une divinité orientale hellénisée. Apollon porte en général la double appellation de *Φοῖβος Ἀπόλλων*, bien qu'il soit aussi désigné par l'une ou l'autre seule ; l'étymologie n'en est pas claire. Il reçoit le titre d'*ἄναξ*[2] surtout dans la locution : *ἄναξ Διὸς υἱὸς Ἀπόλλων*. Il s'appelle aussi fils de Lêtô (*Λητοῦς υἱός, τὸν ἠύκομος τέκε Λητώ, Λητοῦς καὶ Διὸς υἱός* ; les deux épithètes sont réunies *A* 318).

Les autres épithètes isolées de ce dieu sont : *Σμινθεῦ*[3] que l'on donne pour une abréviation de *σμινθοφθόρος* « destructeur des rats, » puis *ἀκερσεκόμης* « à la chevelure non tondue ; » *χρυσάορος* « au sabre d'or » date du moment où les poètes *dorent* tout ce qui appartient aux dieux ; *λαοσσόος* semble emprunté à Athéné, car Apollon n'est pas un dieu guerrier ; s'il intervient dans la lutte c'est avec la toute-puissance divine ; *διίφιλος* « cher à Zeus » est surprenant[4] ; cette épithète n'est attribuée que dans ce seul passage à un dieu. Il est traité de *μέγας θεός, δεινὸς θεός, φέριστε θεῶν, θεῶν ὤριστος* dans des passages assez récents. Il reste enfin la locution obscure *ἤιε Φοῖβε* où l'on explique l'épithète par *canorus*[5] ou par « brillant[6] ; » il est invectivé par Achille (*θεῶν ὀλοώτατε πάντων X* 15) et par Héra (*κακῶν ἕταρ' αἰὲν ἄπιστε Ω* 63), dans des passages très récents. Le rôle très considérable qu'il occupe dans le premier chant de l'Iliade semble indiquer que c'était une des principales divinités du pays du poète.

[1] L'argent remplace ici l'or pour la métrique. — [2] Une fois seul *Ψ* 864. — [3] *A* 39. — [4] *A* 86. — [5] Lex. hom. — [6] Ameis ad *O* 365. Antenrieth.

Artémis est aussi par ses épithètes la sœur d'Apollon (*κασιγνήτη ἑκάτοιο Υ* 70); elle est fille de Zeus (*κούρη Διός Ι* 536) porte un arc (*τοξοφόρος Φ* 483), « lance des flèches » (*ἰοχέαιρα*, deux fois seul[1]). C'est une déesse de la campagne (*ἀγροτέρη Φ* 471), qui domine sur les fauves (*πότνια θηρῶν, Φ* 470); les cris des chasseurs la font appeler *κελαδεινή*, bruyante. Les épithètes *χρυσήνιος* « aux rênes d'or, » *χρυσηλάκατος* « au fuseau d'or » s'accordent si peu avec son caractère que l'on a cherché à les expliquer autrement, sans grand succès[2]. On trouve encore *ἁγνή*[3], *πότνα θεά;*[4] *χρυσόθρονος, εὐστέφανος* « au beau diadème » et *εὐπλόκαμος* « aux belles boucles[5]; » ces dernières épithètes sont banales. Celle de *εὔσκοπος*[6] est un emprunt manifeste fait à Hermès.

Latone (*Λητώ*) ne joue qu'un rôle insignifiant; elle n'a que les épithètes courantes de *ἠύκομος* et de *καλλιπάρῃος* et le titre, pris à Héra, de *Διὸς κυδρὴ παράκοιτις* avec le synonyme *ἐρικύδης*[7].

Aphrodité malgré son rôle important n'est pas très riche en épithètes; elle est une nouvelle venue à la cour de l'Olympe. Homère ne sait rien de sa naissance mythique. Elle a pour mère *Διώνη, δῖα θεάων*[8] et pour père Zeus; c'est la déesse de Cythère (*Κυθέρεια*[9]), de Chypre (*Κύπρις*), déesse brillante (*δῖα*), amie du rire (*φιλομμειδής*), au beau diadème. Enfin c'est la déesse dorée (*χρυσέη Ἀφροδίτη*). Il est difficile de découvrir l'origine de cette épithète; nous verrons plus loin que les poètes attribuent volontiers aux divinités des vêtements ou des objets en or, mais Aphrodite est seule à s'appeler *χρυσέη*. Nous croyons qu'il faut la prendre à la

[1] De *χέω*; l'ancienne explication avec *χαίρω* est insoutenable, elle faisait le pendant de *τερπικέραυνος*. — [2] « Aux flèches d'or, » parce que la flèche, comme le fuseau, était de roseau. Ameis, Anh. ad *δ* 122. — [3] *ε* 123. — [4] *υ* 61. — [5] Artificielles. Voir les détails complets dans Helbig p. 310. — [6] *λ* 199. — [7] *Ξ* 327. — [8] *Ε* 381. — [9] *θ* 288.

lettre et que la statue de la déesse chez les Phéniciens pouvait être recouverte d'or [1]. La locution a persisté alors même qu'elle ne correspondait plus aux faits et a dû alors changer de sens; *d'or* ou *doré* a pris le sens d'excellent.

Poséidôn est considéré généralement comme le dieu de la mer, et en conséquence on explique une de ses épithètes habituelles *γαιήοχος* par « qui entoure la terre. » Ce sens ne nous paraît pas primitif; car *ἔχειν* signifie *tenir*, *soutenir* et au figuré *protéger* (*πολιοῦχος*), mais non *entourer*. L'explication traditionnelle naquit probablement lorsque Poséidôn fut regardé comme la personnification de la mer, ce qu'il n'était pas à l'origine. Cet élément est considéré comme féminin (*θάλαττα, ἅλς, ὑγρή*); *πόντος* le chemin, est une métaphore, *πέλαγος* est peu clair et semble plutôt désigner la mer profonde. Puis jamais Poséidôn n'a le sens de *mer*, comme Déméter celui de *blé*, Dionysos celui de *vin*, Arès celui de bataille. Enfin, sauf *κυανοχαίτης*, « aux cheveux noirs, » (ou « bleus, » à tort [2]), Poséidôn n'a pas d'épithète se rapportant à l'élément liquide. Si cette dernière appartient en propre aux divinités marines, elle peut leur avoir été empruntée tardivement, mais la chose n'est pas certaine.

Au contraire, la principale épithète du dieu qui est employée très souvent seule pour le désigner est celle de *ἐνοσίχθων, ἐννοσίγαιος* « celui qui ébranle la terre » et de fait il cause un tremblement de terre dans un chant récent, il est vrai [3]. Ces épithètes ne peuvent s'appliquer, nous semble-t-il, qu'à une divinité personnifiant le tremblement de terre, ce phénomène si fréquent en Grèce, dans les îles, et sur les côtes d'Asie-Mineure. Il semble difficile qu'un fait aussi impressionnant et donnant plus que tout autre le sentiment

[1] Comme divers objets du temple de Salomon. — [2] *κυανός* désigne d'abord un émail ou smalt bleu, puis avec l'épithète *μέλας* un émail noir. Helbig p. 491. — [3] *ἔνερθε Ποσ. ἐτίναξε γαῖαν.* *Υ* 57.

d'une puissance supérieure et de la faiblesse humaine, n'ait pas passé aux yeux des Grecs à l'imagination si fertile pour l'expression de la puissance et de la volonté d'un dieu.

Dans cette hypothèse il faudrait rendre *γαιήοχος* par « qui soutient la terre; » on pourrait lui comparer la description d'Atlas[1] : *ἔχει δέ τε κίονας αὐτὸς μακρὰς αἳ γαῖάν τε καὶ οὐρανὸν ἀμφὶς ἔχουσιν.*

Une autre épithète est *κλυτός* « que l'on entend. » Y aurait-il là une allusion aux bruits souterrains qui accompagnent les tremblements de terre? Nous n'oserions l'affirmer; nous pencherions plutôt pour le sens ordinaire de cet adjectif « dont on entend parler, » épithète qui conviendrait parfaitement au désastreux phénomène, avant de signifier simplement « fameux, célèbre, glorieux. » Poséidôn est du reste, chose remarquable, à peu près le seul des dieux à la posséder[2]; elle s'applique de préférence aux choses (*τεύχεα, τείχεα, δώματα*).

Celle de *εὐρυσθενής* cadrerait aussi avec notre hypothèse, de même que *κρείων*. Celle d'*ἄναξ* est devenue commune à la plupart des dieux; elle se trouve une fois avec l'adjectif *Ἑλικώνιος* qu'on explique[3] par « souverain d'Héliké, » un de ses sanctuaires célèbres[4]; mais *Ἑλικὴ* n'est pas *Ἑλικών*. Ces deux mots se rattachent à *ἑλίσσω*, ainsi qu'à *ἐλελίζω*, mot qui désigne le tremblement de l'Olympe quand Zeus fronce le sourcil[5]. On pourrait objecter qu'il s'agit ici de Zeus, qu'il n'est guère question de tremblements de terre dans la poésie grecque, et que lorsque Poséidôn détruit le mur des Grecs[6], il fait appel à la puissance dévastatrice des torrents. Cela prouverait simplement que les épithètes de Poséidôn remontent à une époque très ancienne et que les idées s'étaient modifiées à l'époque de la composition des poèmes homériques.

[1] *α* 53. — [2] *κλυτὸς Ἀμφιτρίτη* *ε* 422; on a *περικλυτός ἀμφιγυήεις* (1 fois *κλυτός* *Σ* 614). — [3] V. Lex. Hom. — [4] Cf. *Θ* 203. — [5] *Α* 530. — [6] *Μ* 17 sqq.

Arès, chose curieuse dans un poème qui célèbre une guerre, est gratifié de force épithètes qui le représentent comme un dieu odieux et brutal (*στυγερός, σχέτλιος, αἰσυλόεργος*). Il est vigoureux (*κρατερός*), pesant (*ὄβριμος*), funeste (*οὐλός*), meurtrier (*μιαίφονος, ἀνδρόφονος*), fléau des mortels (*βροτολοιγός*), insatiable de guerre (*ἆτος πολέμοιο*), impétueux *θοός, θοῦρος, ὀξύς*), ennemi (*δήιος*), insensé (*μαινόμενε φρένας ἠλέ*[1]), un « fléau fabriqué » (c'est-à-dire volontairement cherché (*τυκτὸν κακόν*[2]), inconstant (*ἀλλοπρόσαλλον*), « semblable à un noir tourbillon » (*ἐρεμνῇ λαίλαπι ἶσος*[3]). C'est un guerrier endurant (*ταλαύρινον πολεμιστήν*[4]), à moins qu'il ne faille simplement traduire cette épithète par « qui porte un bouclier; » à la voix forte (*βριήπυος*[5]), qui saccage les villes (*πτολίπορθος*[6]), renverse les murailles (*τειχεσιπλῆτα*[7]), perce les boucliers (*ῥινοτόρος*[8]), agite sa lance[9] (*ἐγχέσπαλος*, peut-être imitation de *σακέσπαλος*), fait miroiter son casque (*κορυθαίολος*[10]).

Il est désigné plusieurs fois par l'épithète seule de *Ἐνυάλιος* « le dieu du massacre » avec l'adjonction: *κορυθάικι πολεμιστῇ* « guerrier qui agite son casque, » épithète insolite qui paraît forgée sur *κορυθαίολος* et *τριχάικες*, rattaché à *ἀίσσω*. Dans *B* 651 il est qualifié de *ἀνδρειφόντης*, imitation manifeste d'*ἀργειφόντης;* enfin *P* 211 : *δῦ δέ μιν Ἄρης, δεινὸς ἐνυάλιος*, « Arès le terrible guerrier le pénétra » est une mauvaise imitation des locutions comme *ἔδυ δέ τέ μιν χόλος αἰνός*[11].

Il est à remarquer que toutes les épithètes que nous venons de voir ne se trouvent que dans l'Iliade et spécialement dans les parties récentes. Arès ne possédait probablement pas d'épithètes traditionnelles et ne semble avoir pris place que

[1] *O* 128. — [2] *E* 831. — [3] *Υ* 57. — [4] *Υ* 78. — [5] *N* 251. — [6] *Υ* 152. — [7] *E* 31; cependant le locatif *τειχεσι-* ne s'explique guère ainsi; « qui combat sur les murailles » serait peut-être plus juste, à moins que ce composé ne soit une imitation récente, où l'on ne tenait plus compte du cas. — [8] *Φ* 392. — [9] *O* 605. — [10] *Υ* 38. — [11] *X* 94.

tard dans le monde des dieux. Il ne joue aucun rôle dans les parties anciennes de l'Iliade, où il n'est encore qu'un nom commun. La quantité d'épithètes dont il est chargé provient de ce que les poètes des parties modernes ont cherché à faire du nouveau en modifiant les anciennes épithètes, en les déplaçant ou en en inventant de nouvelles. La figure nouvelle d'Arès s'y prêtait mieux que tout autre. Dans l'Odyssée, où il ne joue d'ailleurs aucun rôle, à l'exception du chant de Démodokos[1], que l'on s'accorde à regarder comme fort récent, il n'a que le qualificatif d'*ἀίδηλος* (odieux, *invisus*) et celui de *χρυσήνιος* « aux rênes d'or[2]. » Ce sont aussi ses armes qui lui ont valu l'épithète de *χάλκεος* « garni d'airain, » à moins qu'il ne faille y voir une expression figurée pour « dur comme l'airain[3]. »

Hermès est au contraire un dieu bienfaisant comme l'indiquent ses épithètes *ἐριούνιος, ἐριούνης*[4], « le bienfaiteur, » *σῶκος*[5], « vigoureux, » *ἀκάκητα*[6], inoffensif. Il a le titre de *ἄναξ;* il est fils de Zeus, messager des dieux, distributeur des biens (*Διὸς υἱέ, διάκτορε, δῶτορ ἑάων*[7]); fils de Maias (*Μαιάδος υἷι*[8]), « dieu du Cyllène » (*Κυλλήνιος*), « à la baguette d'or » (*χρυσόρραπις*). Il est généralement désigné par son épithète bien connue *ἀργειφόντης*. La traduction ancienne « meurtrier d'Argos » est abandonnée avec raison, mais celle qu'Ameis a proposée pour la remplacer[9] « qui apparaît dans la blancheur » sous-entendu « de l'éclair » est fort sujette à caution, quoique Brugmann[10] admette la possibilité de tirer *-φοντης* de la racine *φα*. Clemm[11] a proposé: « qui tue par la lumière, » ce serait le dieu de l'éclair. Dans l'incertitude où nous sommes encore au sujet de plusieurs de ces épithètes très

[1] *θ* 309 sqq. — [2] *θ* 285. — [3] Cf. *χαλκὸς ἀτειρής* et *χαλκεόφωνος*. — [4] *salutifer*. L. Hom. « rapide » Bergk. — [5] Lex. Hom. Goebel « protecteur. » — [6] *servator*. Lex. Hom. — [7] *Θ* 335. — [8] *Ξ* 435. — [9] ad *α* 84. — [10] II, p. 1433; les dérivés en *-φανής*, ou *-φαντος* sont tirés de la racine apparente *φαν*. — [11] Curtius Stud. VII, 34.

anciennes, nous pensons qu'il faut renoncer provisoirement à l'expliquer. Argeiphontès devenu nom propre est accompagné de *διάκτορος* que l'on explique [1] par « serviteur » en le rapprochant de *διάκονος*, de *εὔσκοπος* « au regard pénétrant, » de *κρατύς* « vigoureux. » *Ἐριούνιος* se trouve employé deux fois seul.

Héphaistos le dieu (*ἄναξ* [2]) forgeron (*χαλκεύς* [3]) porte habituellement l'épithète de « habile des deux mains » (*ἀμφιγυήεις*, employé aussi souvent seul). Son art et son intelligence (*πολύφρων, πολύμητις* [4]) l'ont rendu célèbre (*κλυτοτέχνης, περίκλυτος, κλυτόεργος, ἀγακλεές*). Son infirmité lui a valu le sobriquet de « jambe-courbe » (*κυλλοποδίων* [5]).

Hadès (*Ἀίδης, Ἄιδος* (gen.) *Ἀιδωνεύς*) est peut-être primitivement une épithète « celui qu'on ne voit pas; » il est appelé une fois « Zeus souterrain » (*Ζεὺς καταχθόνιος* [6]). Il est qualifié d'« odieux aux mortels » *στυγερός; θεῶν βροτοῖσιν ἔχθιστος ἁπάντων* [7]), puis de « monstrueux » (*πελώριος* [8]) et de « régnant chez ceux d'en-bas » (*ἐνέροισιν ἀνάσσων, ἄναξ ἐνέρων Ἀιδωνεύς* [9]). C'est le portier puissant (*πυλάρταο κρατεροῖο* [10]) des enfers; il porte encore l'épithète vague de *ἴφθιμος*, et celle de *κλυτόπωλος* [11] « aux chevaux célèbres; » cette dernière se rapporte sans doute à une tradition perdue, de même que la *κυνέη Ἄιδος*, le « casque de l'invisible, » trait qui se retrouve dans les légendes germaniques.

Son épouse **Perséphoné** (*Περσεφόνεια*) n'apparaît que dans l'Odyssée, avec les qualificatifs : *ἐπαινή*, redoutable [12], *ἀγαυή* « noble, » *ἁγνή* « chaste. »

[1] Buttmann, Curtius. — [2] *Σ* 137. — [3] *O* 309. — [4] Une fois *Φ* 355. — [5] *Φ* 331. — [6] *I* 457. Cf. les trois Zeus. Duruy, Hist. gr. I, p. 237. — [7] *I* 159. — [8] *E* 395. — [9] *O* 188, *Y* 61. — [10] *Θ* 367. — [11] *E* 654. — [12] Lex. Hom.

Sa mère **Déméter** s'appelle la « blonde » (*ξανθή* [1]), terme emprunté sans doute à la couleur des moissons mûres, et « la déesse aux beaux cheveux » (*καλλιπλόκαμος ἄνασσα* [2]). Il est assez étonnant que cette divinité occupe si peu de place dans un poème originaire des riches plages de l'Ionie, tandis que son culte a pris un grand développement dans la terre assez pauvre de l'Attique [3]. Il faut pourtant relever le fait que la farine s'appelle parfois chez Homère la « brisure de Déméter » (*Δημήτερος ἀκτή* [4]).

Dionysos n'est cité qu'une fois avec l'épithète « joie des mortels » (*Διώνυσον χάρμα βροτοῖσιν*) ; cela semblerait indiquer que son culte, qui prit une si grande importance à Thèbes et à Athènes, ne s'implanta qu'assez tard dans le monde hellénique, comme celui de Cybèle la « grande mère. »

Hélios (*Ἠέλιος*) a comme épithète habituelle *Ὑπερίων* « celui qui est au-dessus [6] ; » nous avons vu que la désinence *-ίων* n'est pas exclusivement patronymique; il ne faut donc pas le traduire comme Ameis [7] et Buchholz [8] par « fils de la hauteur. » Ce nom n'est employé qu'une fois seul [9] avec le qualificatif *ἠλέκτωρ* « resplendissant. » Les autres épithètes sont : *ἄναξ* [10]; *φαεσίμβροτος* « qui éclaire les mortels, » *τερψίμβροτος* « qui réjouit les mortels, » *φαέθων* « brillant, » qui servit plus tard de nom au fils du soleil, puis *παμφανόων* et *ἀκάμας*, « infatigable. » Hélios est surtout dans Homère l'astre lui-même qui éclaire la terre. L'épisode des vaches mangées par les compagnons d'Ulysse est déjà un archaïsme, et son rôle comme espion [11] aussi.

Les **divinités infernales** sont citées deux fois, dans des parties récentes de l'Iliade : les dieux d'en-bas qui sont

[1] *Ε* 500. — [2] *Ξ* 326. — [3] Cela confirmerait l'hypothèse que les mystères ont été apportés de Thrace. — [4] *Ν* 322. — [5] *Ξ* 325. — [6] V. p. 30. — [7] Anh. ad *α* 8. — [8] II, 1, 219. — [9] *Τ* 398. — [10] *μ* 176. — [11] Buchh. 214. *θ* 270.

autour de Kronos (*οἳ ἔνερθε θεοὶ Κρόνον ἀμφὶς ἔχοντες* [1]), et « les dieux au-dessous du Tartare qui sont appelés Titans [2] » (*θεοὺς τοὺς ὑποταρταρίους οἳ Τιτῆνες καλέονται*). Un seul est cité par son nom *ἑκατόγχειρ Βριάρεως* ou *Αἰγαίων* [3].

A côté des dieux proprement dits, nous rencontrons d'autres divinités, demi-dieux ou nymphes qui ont aussi leurs épithètes. Moins en vue que les dieux, ces êtres sont restés plus simples ; ce sont pour ainsi dire les petites gens du monde céleste. Plusieurs portent pourtant le titre de *θεός* ou *θεά*.

L'une des plus anciennes de ces divinités est *Ἠώς* l'*Aurore* « qui naît le matin, aux doigts de rose » (*ἠριγένεια ῥοδοδάκτυλος*), « brillante » (*δῖα, φαεινή*).

Une fois personnifiée (*θεά* [4]) elle reçut encore les qualificatifs de « belle [5] » « au trône d'or [6] » et « aux beaux cheveux bouclés, » épithètes des déesses en général, puis celle de *κροκόπεπλος* « au manteau de safran. » Elle est désignée deux fois par la double épithète *ἠριγένεια χρυσόθρονος* « la matinale au trône d'or » et reçoit une fois celle du soleil: *φαεσίμβροτος* [7].

Iris passe pour la personnification de l'arc-en-ciel [8], auquel cas ce mot ne doit pas être expliqué par « messagère ; » c'est bien plutôt *Ἶρος* qui en est tiré, « un Iris mâle. » Elle est qualifiée de « déesse [9] » et sert de messagère des dieux et surtout de Zeus (*θεοῖσι μετάγγελον ἀθανάτοισι* [10], et *Διὸς ἄγγελος* [11]). La promptitude étant une des qualités de son emploi, elle possède plusieurs épithètes qui s'y rapportent; aucune ne concerne l'arc-en-ciel, sauf peut-être *χρυσόπτερος* « aux ailes d'or [12]; » ce sont *πόδας ὠκέα, ὠκέα, ποδήνεμος ὠκέα, ποδήνεμος, ταχεῖα ἀελλόπος* « aux pieds rapides comme la tempête. »

Thémis (*θεὰ Θέμι* *Ο* 93) n'a que l'épithète *καλλιπάρῃος*.

[1] *Ξ* 274. *Ο* 225. — [2] *Ξ* 279. — [3] *Α* 404. — [4] *Β* 48. — [5] *Ι* 707. — [6] Aussi *ἐΰθρονος* *Θ* 565. *ο* 495. — [7] *Ω* 785. — [8] Buchh. 185. — [9] *Ο* 205. — [10] *Ο* 144. — [11] *Ω* 164. — [12] *Θ* 398.

Les nombreuses *nymphes* (*θεάων νυμφάων*[1]) « aux belles boucles » (*ἐυπλόκαμοι*[2]) habitent les montagnes (*ὀρεστιάδες*[3]) les champs (*ἀγρονόμοι*[4]), les eaux (*νηιάδες*[5]), les sources (*κρηναῖαι*[6]), et portent le titre de « filles de Zeus » (*κοῦραι Διός*[7]), excepté Lampétie « au long peplos » (*τανύπεπλος*) qui est fille d'Hélios.

Deux nymphes jouent un rôle important dans l'Odyssée, *Circé* et *Calypso;* elles portent toutes deux à peu près les mêmes épithètes : puissante (*πότνια*), déesse redoutable (*δεινὴ θεός*), « brillante parmi les déesses » (*δῖα θεάων*), rusée (*δολόεσσα*), aux beaux cheveux (*ἐυπλόκαμος, ἠύκομος*). Circé est de plus « douée d'une belle voix » (*αὐδήεσσα*[8]) et connaît les plantes médicinales (*πολυφάρμακος*). Calypso est fille du méchant Atlas (*ὀλοόφρων*[9]), Circé de Hélios.

La mer renferme aussi toute une population divine. C'est d'abord la mer elle-même, la célèbre *Amphitrite* (*κλυτὸς Ἀμφιτρίτη*), « à la face bleuâtre » (*κυανώπιδος*, gén.[10]), « aux flots bruyants » (*ἀγάστονος*) ; c'est elle qui est désignée par les mots : *καλὴ ἁλοσυδνή* « la belle fille de la mer[11]. »

Puis les *Néréides* « déesses marines » (*θεαὶ ἅλιαι*), « immortelles de la mer » (*ἀθανάτησ' ἁλίῃσι*[12]), « sœurs marines » (*κασιγνήτῃσι ἁλίῃσι*), « filles du vieux de la mer » (*κοῦραι ἁλίοιο γέροντος*). Ce titre désigne plusieurs fois dans l'Iliade *Nérée* (*Νηρεύς*), tandis que dans l'Odyssée il est attribué à *Protée* « Egyptien, immortel, puissant, vieux de la mer, serviteur de Poséidôn, vieillard divin, infaillible » (*ἀθάνατος Πρωτεὺς Αἰγύπτιος, ὅστε θαλάσσης πάσης βένθεα οἶδε, Ποσειδάωνος ὑποδμώς* [13]) « habile à se transformer » (*ὀλοφώια εἰδώς*), selon l'expli-

[1] *Ω* 615. — [2] *μ* 132. — [3] Z 420. — [4] *ζ* 105. — [5] *ι* 356. — [6] *ρ* 240. — [7] Z 105, 420. — [8] Selon l'explication traditionnelle ; les objections de Düntzer ont une certaine valeur, mais non pas sa correction en *οὐδήεσσα* « qui habite sur la terre. » — [9] *Α* 52. Cette épithète à sens précis doit provenir d'une ancienne poésie mythologique, comme *Κρόνου παῖς ἀγκυλομήτεω* et d'autres. — [10] *Μ* 60, c'est le pendant de *κυανοχαίτης*. — [11] *Δ* 404. Curtius, Gdz. 578. Mais son explication de -*συδνη* semble insoutenable. — [12] *Σ* 86. — [13] *δ* 385. — [14] V. Ameis, Anh. ad *Δ* 410.

cation de Goebel[14]; ses objections contre le sens traditionnel, synonyme d'*ὀλοόφρων* sont de valeur; il faut remarquer toutefois que *εἰδώς* se dit surtout des sentiments (*ἀθεμίστιά εἰδώς* etc.).

Enfin l'épithète de « vieux de la mer » (*ἅλιος γέρων*) se trouve appliquée à une autre divinité marine obscure, probablement locale, *Phorkys*, « le prince de la mer agitée » (*ἁλὸς ἀτρυγέτοιο μέδοντος*[1]).

L'*Océan* n'est regardé comme une divinité que dans le chant XIV (*Ξ*[2]) de l'Iliade, avec l'épithète de *θεῶν γένεσιν* « origine des dieux; » il a pour épouse *Téthys* (*μητέρα Τήθυν*). On ne voit pas bien s'il faut entendre *γένεσις* dans le sens de *γενέτωρ* et prendre *μήτηρ* au sens propre, ou y voir seulement un titre honorifique calqué sur *πατήρ;* nous pencherions pour cette seconde alternative.

Ce n'est que dans ce chant que sont divinisés le *Sommeil* « souverain de tous les dieux et de tous les hommes » (*Ὕπνος ἄναξ πάντων θεῶν πάντων τ' ἀνθρώπων*[3]), frère de la mort, et la *Nuit* « qui vainc les dieux et les hommes » (*δμήτειρα θεῶν καὶ ἀνδρῶν*[4]). L'auteur de cette partie, assez récente quoique non dépourvue de beauté, paraît avoir voulu innover en fait d'épithètes.

Les *Muses* n'apparaissent, au pluriel, que dans des passages d'origine récente[5]; sans cela le poète ne s'adresse qu'à une divinité de ce nom[6]. Elles n'ont pas non plus d'épithète bien caractérisée; elles sont appelées « filles de Zeus » (*κοῦραι, θυγατέρες Διὸς αἰγιόχοιο)* et ont l'épithète des dieux du ciel *Ὀλύμπια δώματα ἔχοντες* ou *Ὀλυμπιάδες*.

Pour être à peu près complet il nous reste à citer le « magnifique » *Tithônos* (*ἀγαυός*[7]), les *Sirènes* divines[8] (*θεσπεσιάων*); elles ont encore l'épithète peu claire de *ἀδινάων*, propre aux brebis (qui marchent en troupeau serré), des abeilles,

[1] *Α* 72. — [2] V. 201, 245, 311. — [3] V. 233. — [4] V. 231. [5] Chant *B*. *ω* 60. — [6] *Μοῦσα α* 1; *θεά Α* 1. — [7] *ε* 1. — [8] *μ* 158.

des mouches (qui voltigent en essaims) ; se rapporterait-elle au chant continu, rapide [1] des sirènes ?

Puis *Scylla* « l'habitante du rocher, » *Charybde* (*δῖα Χ.*), redoutable, pernicieuse (*δεινήν, ὀλοήν*) ; *Nééra* (*δῖα Ν*) fille de Phorkys et mère de Polyphème ; la *Gorgone*, qualifiée de « monstre redoutable [3] » (*δεινοῖο πελώρου*), la *Chimère* « furieuse » (*? ἀμαιμακέτην*) « créature divine » (*θεῖον γένος*, comme *δῖον γένος* avec un sens analogue en parlant d'un sanglier [4]), « funeste à beaucoup d'hommes » (*πολέσιν κακὸν ἀνθρώποισιν* [5]). On ne rencontre qu'une *Harpye* désignée par son nom, Podagré [6].

D'autre part il y a aussi quelques *idées* personnifiées : *Hébé*, la jeunesse au « beau cou de pied » (*καλλίσφυρος*), les odieuses (*στυγεραί*) *Erinnyes* ; parfois au singulier *θεὰ δασπλῆτις ἐρινύς*, dont l'épithète obscure est rendue par les anciens par « qui frappe fortement [7], » ou *ἠεροφοῖτις* « qui s'avance dans l'obscurité ; » les « Kères de la mort noire » (*Κῆρες μέλανος θανάτοιο ;* au singulier *κὴρ ὀλοή*. Les *Prières* (*Λίται*) « filles du grand Zeus », boiteuses, ridées et louchant (*χωλαί τε ῥυσαί τε παραβλῶπες τ'ὀφθαλμώ* [8]); la *Faute* funeste (*ἄτη οὐλομένη*), au pied ferme et vigoureux (*σθεναρή τε καὶ ἀρτίπος*).

Les *Charites* ont l'épithète obscure de *ὁπλοτεράων* [9] qu'on rend par « plus jeunes, » ce qui est peu satisfaisant ; l'une d'elles est appelée belle, au voile brillant (*καλή, λιπαροκρήδεμνος, δῖα θεάων* [10]).

Il y a encore *Enyo*, le Carnage, qui détruit les villes (*πότνια Ἐνυὼ πτολίπορθος* [11]) ; la *Dispute* (*Ἔρις*) toujours acharnée (*ἄμοτον μεμαυῖα*), sœur et compagne d'Arès (*Ἄρεος ἀνδροφόνοιο κασιγνήτη ἑτάρη τε* [12]), funeste (*ἀργαλέην*), qui fait gémir (*πολύστονος*), qui pousse les guerriers (*Ἐ. κρατερὴ λαοσσόος* [13]) ; le dieu de la *Fuite*, fort et intrépide (*κρατερὸς καὶ ἀταρβής*).

[1] *ψ* 326. — [2] Cf. *ἀδινὸς γόος* *Σ* 316. — [3] Voir Helbig pour son emploi comme motif d'ornement. — [4] *I* 539 — [5] *Π* 329. — [6] *Π* 150. — [7] Lex. Hom. — [8] *I* 502 — [9] *Ξ* 267. — [10] *Σ* 382. — [11] *Ε* 592, 333. — [12] *Δ* 440. — [13] *Υ* 48.

Les *Ilithyes* « qui favorisent l'accouchement » (μογόστοχοι Εἰλείθυιαι) sont qualifiées de filles de Héra, apportant de vives douleurs (πικρὰς ὠδῖνας ἔχουσαι [1]). L'épithète Ἥρης θυγατέρες est probablement une imitation des nombreuses κουραὶ Διός, locution qui a pu désigner primitivement un phénomène naturel [2].

On a supposé avec assez de vraisemblance que Εἰλείθυια était à l'origine une épithète de Héra [3].

Parmi les mortels divinisés on ne rencontre qu'*Asklépios*, le médecin irréprochable (ἀμύμων ἰητήρ [4]), et *Héraklès* appelé tantôt fils de Zeus [5], tantôt le vigoureux fils d'Amphitryon (κρατερὸς παῖς Ἀμφιτρύωνος [6]); il est généralement désigné par la périphrase βίη Ἡρακληείη. Il est qualifié une fois de divin [7]. Enfin « la fille de Kadmos, » Ino, au beau pied, Leucothée qui auparavant était une mortelle parlante (αὐδήεσσα) et qui maintenant a reçu des dieux les honneurs divins dans les profondeurs de la mer [8].

Pour résumer les observations que nous avons faites chemin faisant en étudiant les épithètes des dieux, nous pouvons distinguer les phases suivantes.

A la phase la plus ancienne, alors que les dieux étaient sans doute les forces de la nature, remontent les épithètes comme νεφεληγερέτα, αἰγίοχος, εὐρυόπα, ἀργειφόντης, ἐννοσίγαιος, ὑπερίων, ῥοδοδάκτυλος, etc.

A une époque postérieure les dieux prennent de plus en plus la forme humaine. Les expressions figurées comme « fille de Zeus » prennent un sens concret. Zeus devient le maître, le souverain, le chef des dieux et des hommes ; on crée alors κρονίων, ὕπατος κρειόντων, λευκώλενος Ἥρη, ἑκατήβολος Ἀπόλλων, etc. Les mythes et les généalogies se multiplient.

[1] Λ 270 sqq. — [2] Cf. ὧραι Διός ω 344. — [3] Cf. Hentze, Anh. ad Λ 270. — [4] Δ 194. — [5] φ 25. Cf. λ 620. — [6] Ε 392. — [7] Υ 145. — [8] ε 333.

Puis la vie humaine avec ses luttes, ses passions, devient le sujet de la poésie. Les dieux interviennent, en conservant leur majesté et leur figure précédente ; les épithètes sont données par la tradition. C'est le degré de développement que l'on peut constater dans la *Querelle*.

Enfin les dieux prennent un air de caricature, soit que le poète les rabaisse[1] au niveau des hommes et les rende sujets à toutes leurs misères, soit qu'il cherche à les grandir par le merveilleux et l'extraordinaire ; les épithètes suivent le même sort.

Dans le chant *Υ* on distingue par exemple les *ἄριστοι ἀθάνατοι* [2] des inférieurs (*χερείονος θεοῦ* [3]). On trouve même *ἄναλκις θεός* [4].

Les parties anciennes de l'Iliade appartiennent à la phase III et présentent une assez grande unité de caractère ; les parties plus récentes sont beaucoup plus inégales, ce qui vient sans doute de l'inégalité de talent de leurs auteurs. L'Odyssée entière est plus récente que l'Iliade et trahit une différence de milieu. La fin du poème était déjà tenue pour récente dès l'antiquité.

Les parties récentes de l'Iliade, en particulier les chants *Ι* et *Ξ*, *Σ* et *Ω* ont une quantité d'épithètes des dieux qui ne se rencontrent que là ; il en est de même pour le chant *E*. Il y est fait allusion à de nombreux mythes concernant les dieux, qui sont inconnus aux parties anciennes. Enfin il y a échange d'épithètes, c'est-à-dire qu'on a attribué par-ci par-là à une divinité l'une des épithètes ordinaires d'une autre. Ainsi Apollon est qualifié de *λαοσσόος* [5], épithète d'Athéné ; Eos de *φαεσίμβροτος* [6], comme le soleil ; Léto de *Διὸς κυδρὴ παράκοιτις* [7], etc. On en crée aussi par analogie, comme celle d'Arès, *ἀνδρειφόντης* meurtrier ; d'après *ἀργειφόντης* [8], *στεροπηγερέτα* [9] d'après *νεφεληγερέτα*.

[1] *Θεῶν μάχη*. *Φ* 382 sqq. Cf *E* 352 sqq. 859 sqq. — [2] V. 122. — [3] V. 106. — [4] *E* 331. — [5] *Υ* 79. — [6] *Ω* 785. — [7] *λ* 580. — [8] *B* 651. — [9] *Π* 298.

CHAPITRE II

Epithètes.

a) *Des hommes, des peuples, des héros.*

1. **Les hommes.** Si les poètes ont trouvé des épithètes grandioses pour les dieux et leur puissance, ils y ont été amenés en partie par le contraste que formaient avec leur position privilégiée les infirmités et les petitesses de la race humaine [1]. Le choix des épithètes qui accompagnent les êtres humains laisse deviner un sentiment de tristesse et parfois de pessimisme [2] dans le cœur du poète ; il se console en célébrant le séjour des dieux à l'abri des vents et de l'orage, au ciel toujours pur. Le sort des hommes après la mort n'est pas non plus digne d'envie.

Le trait le plus caractéristique de la nature humaine comparée à celle des dieux, c'est d'être soumise à la mort. De là l'antithèse forcée : « les dieux immortels et les hommes mortels [3]. » Cette qualification est même si naturelle que l'épithète *βροτοί*, devenue substantif, est le mot courant dans Homère pour désigner les humains. Peu à peu on en oublia

[1] Nous sommes arrivés aux mêmes conclusions que Düntzer, *Die hom. Beiw.* que nous n'avons vu qu'après avoir rédigé. — [2] Cf. σ 130. *οὐδὲν ἀκιδνότερον γαῖα τρέφει ἀνθρώποιο.* — [3] *ἀθάνατοί τε θεοί, θνητοί τ' ἄνθρωποι* ω 64.

le sens primitif et l'on dut rajouter un nouveau mot de même sens *θνητός;* on dit même *ζωὸς βροτός* [1] « un mortel vivant; » l'épithète *θνητοί* s'emploie même seule une fois [2] ; de même *ἐπιχθόνιος βροτός* [3]. Les mortels sont à plaindre, infortunés (*δειλοί, δύστηνοι, διζύροισι*).

Le ciel est la demeure des dieux (*οὐρανίωνες*), la terre celle des hommes (*ἐπιχθόνιοι*, employé quelquefois comme substantif [4]). Loin d'avoir une demeure fixe, ils sont dispersés (*πολυσπερέες*) et errants (*πολύπλαγτοι*).

Deux autres épithètes sont encore mal expliquées. Les anciens [5] expliquaient *μέροπες* par « doués de la voix. » Düntzer [6] et Autenrieth rattachent ce mot à la racine de *mors*, comme *βροτός,* avec le même sens, mais cette étymologie reste fort douteuse ; on trouve une fois le synonyme *αὐδηέντων* [7], quoique ce mot s'applique plutôt à une personne douée d'une belle voix [8].

La locution *ἀνθρώποισι διοτρεφέεσσι* [9] trahit une origine récente; c'est probablement une imitation de *διοτρεφέες αἰζῆες* [10] et de *διοτρεφέες βασιλῆες*. Celle de *ἄνθρωπος ὁδίτης* « un voyageur » est seule de son espèce.

C'est le mot *ἀνήρ* qui est généralement suivi d'un déterminatif qui le précise, comme *μαχητής, μάντις, βασιλεύς*, etc., ou au pluriel *βώτορες, μνηστῆρες, ὑπερφίαλοι;* il a rarement un de ceux d'*ἄνθρωπος* [11]. Il a seul en revanche celle d'*ἀλφησταί* [12], que l'on tire soit d'*ἀλφάνω* gagner, avec le sens d' « industrieux [13], » « qui gagnent durement leur vie [14], » tandis que d'autres admettent l'étymologie de *ἄλφι* et *ἔδω,* et comparent les expressions : *οἳ ἀρούρης καρπὸν ἔδουσιν* [15] ou *ἐπὶ χθονὶ*

[1] *ψ* 187. — [2] *τ* 593. — [3] *A* 272. — [4] = *οἳ ἐπὶ χθονὶ ναιετάουσιν* *ζ* 153; on trouve aussi *χαμαὶ ἐρχομένων τ'ἀνθρώπων* *E* 441. — [5] Schol. *A* 250. — [6] *Die Hom. Beiw.*, p. 30. — [7] *ζ* 125. — [8] *κ* 136 cf. 221. La conjecture de Düntzer *οὐδήεσσα* n'est pas soutenable. — [9] *ε* 378. — [10] *Δ* 280 — [11] *βροτός* *ε* 197, *μ* 77; *θνητός* *Ω* 259, *ἐπιχθόνιος* I 558. — [12] *ν* 261. — [13] Crusius; Curtius Gdz., p. 265. — [14] J. Wackernagel, de la racine de *labor*. Hentze Anh. ad *α* 349. — [15] *Z* 142.

σῖτον ἔδοντες[1] ; on peut y ajouter *ἀνδρὶ σιτοφάγῳ*[2] et *ὠμηστής*[3].

Dans l'Iliade le mot *ἄνδρες* est souvent suivi d'une épithète guerrière telle que : *αἰχμηταί, ἀσπισταί, ἀσπιδιῶται, χαλκεοθώρηκες*, mais il n'a pas pris lui-même le sens de « guerrier » (ce serait plutôt *φώς*), et ses épithètes ne sont guère devenues des substantifs, sauf *δυσμενέες* « les ennemis[4] » et *δήιοι*, de même sens[5]. *Αἰζῆες* ou *αἰζηοί* « jeunes hommes » est généralement substantif et accompagné lui-même d'un qualificatif comme *διοτρεφέες* « protégés de Zeus, » *θαλεροί, ἀρηίθοοι* « impétueux au combat. »

Le mot *ἀνήρ* entre dans quelques locutions comme *ἀνὴρ διερὸς βροτός* « un mortel vivant[6] ; » *πεπνυμένῳ ἀνδρὶ δικαίῳ*[7] « un homme sensé et juste ; » l'on a même : *ἑταῖρος ἀνὴρ κεχαρισμένα εἰδώς*[8] « un compagnon plein de dévouement. »

Le mot *φώς* n'a que l'épithète *ἰσόθεος* « égal à un dieu » formant toujours la fin du vers.

Les peuples sont qualifiés ou bien d'une manière générale par certaines épithètes vagues comme *ἥρωες, μεγαλήτορες, μεγάθυμοι, δῖοι, ἀγαυοί*, « admirables, » *ἴφθιμοι* « puissants, » *ἀμύμονες* « sans défaut, » *ἀντίθεοι* « comparables à des dieux ; » *ὑπέρθυμοι, ὑπερφίαλοι, ὑπερηνορέοντες, ὑπερκύδαντες* « arrogants, » *ἀγήνορες* « fiers. » D'autres le sont d'après leurs mérites particuliers comme guerriers : *ἀρήιοι, φιλοπτόλεμοι, μενεπτόλεμοι, μενέχαρμαι* « résistants, » *ἀγχέμαχοι, ἀγχεμαχηταί* « qui combattent de près ; » *ἀρηίφιλοι* « martiaux, » *θοοί* « impétueux, » *ἐγχεσίμωροι, ἰόμωροι* « qui combattent avec des lances, des flèches[9] ; » *ἀγέρωχοι* « vantards[10]. » D'autres se distinguent comme conducteurs de chars : *ἱππόμαχοι, ἱππόδαμοι, ταχύπωλοι, ἱπποπόλοι, κέντορες ἵππων*, ou

[1] *ι* 89. — [2] *ι* 191. — [3] *Ω* 207. — [4] Avec *ἄνδρες* *E* 488. — [5] Adjectif *I* 317. — [6] Autenrieth; *vif*, Crusius. — [7] *γ* 52. — [8] *θ* 584. — [9] D'après Brugmann II, p. 175 *-μωρος* signifie « fort. » — [10] Origine incertaine, v. Lex. Hom.

comme matelots : *Τάφιοι φιλήρετμοι, δολιχήρετμοι, ναυσικλυτοί.* Dans d'autres épithètes on relève certaines particularités : *ἀγριόφωνοι, βαρβαρόφωνοι* « au langage rude, confus ; » *καρηκομόωντες* « chevelus, » *ἀκρόκομοι*[1] « qui n'ont de cheveux qu'au haut de la tête, » *ὄπιθεν κομόωντες* « qui ne gardent de cheveux que sur le derrière de la tête ; » *γλακτοφάγοι* « qui se nourrissent de lait. » Telle de ces épithètes est devenue nom propre comme les *Ἱππήμολγοι* « ceux qui traient les juments. » Enfin l'on distingue des peuples à leur armement : *χαλκοχίτωνες, ἐυκνήμιδες,* épithètes des Achéens[2], *ἀγκυλότοξοι, θωρῆκται, πύκα θωρηκτάων, δολιχέγχεας, ἀσπισταί.*

Les qualifications injurieuses ne manquent pas non plus : *ἀπειλητῆρες Ἀχαιίδες* « femmelettes achéennes, vantards ; » *κάκ' ἐλέγχεα* « lâches capons ; » *ἐλεγχέες κενεαύχενες* « lâches fanfarons, » *κύνας κηρεσσιφορήτους* « chiens apportés par les Kères. »

Les locutions épithétiques sont plus rares : *μένεα πνείοντες* « respirant la fureur, » *δεινῆς ἀκόρητοι ἀυτῆς* « insatiables de la mêlée terrible, » *φλογὶ εἴκελοι ἠὲ θυέλλῃ* « semblables à la flamme et à la tempête, » *θεράποντες Ἄρηος, μήστωρες ἀυτῆς* « auteurs du tumulte[3], » *μένος ἄσχετοι* « à la fougue indomptable. »

Un petit nombre seulement de ces épithètes semblent appartenir en propre à un peuple ; ainsi les Achéens sont *ἐυκνήμιδες, χαλκοχίτωνες, ἑλίκωπες* « aux regards mobiles, » *καρηκομόωντες,* les Doriens sont divisés en trois tribus (*τριχάικες*[4]), les Ioniens ont la robe traînante[5], les Thraces vont à cheval, *Θρήικες ἱπποπόλοι.*

Ces épithètes sont rarement caractéristiques, nous en retrouvons plusieurs appliquées aux héros. Evidemment la plupart sont là pour la forme ; elles sont amenées par l'imi-

[1] Cf. pour ces épithètes Helbig, p. 303. — [2] *χαλκοκνημῖδες, H* 41, en est sans doute une modification. — [3] Lex. Hom. — [4] Selon l'interprétation de Fick (Hentze Anh. ad *τ* 177), à laquelle nous nous rangeons. — [5] *ἑλκεχίτωνες.*

tation des épithètes des dieux et des héros; l'adjonction d'une épithète est devenue une nécessité du style épique, et à côté de cela un procédé métrique commode. C'est à ce penchant exagéré que sont dues la plupart des épithètes citées plus haut, ce qui en explique la banalité. On s'aperçoit du procédé surtout dans les énumérations, où les épithètes rompent un peu la monotonie.

3. Au reste les peuples ne jouent pas un bien grand rôle dans les poésies homériques ; nous y sommes en pleine féodalité hellénique : les rois, les princes, **les héros** y occupent la première place. Ce sont eux qui entretiennent à leur solde dans leurs palais les *aèdes* inspirés des dieux, et qui partagent avec ces derniers l'honneur d'être célébrés par eux, lorsqu'en un jour de fête, à la fin d'un copieux repas, les convives se laissent charmer par le récit des hauts faits des guerriers achéens ou des légendes des dieux.

Les princes, en prenant la première place dans la poésie guerrière, ont hérité d'une partie des privilèges des dieux dans la poésie religieuse. Nous avons vu que pour être agréable aux dieux, on les invoquait avec toutes sortes d'épithètes, qualificatives ou patronymiques ; de même les princes ne sont guère nommés sans que leur nom soit accompagné d'une ou deux épithètes qui en deviennent le complément ordinaire. La plupart des noms propres ne sont au fond que des épithètes. Cette habitude est si bien prise que le poète ne fait pas grâce à ses héros de ces appellations cérémonieuses même dans les cas urgents ; l'étiquette avait déjà ses droits. Helbig [1] a cherché à fixer quelques-unes de ses règles, mais il n'est guère possible de le faire d'une façon certaine, et les exceptions sont fort nombreuses.

Lorsque les appellations flatteuses font place aux injures, celles-ci sortent avec la même abondance de la bouche des

[1] P. 329 sqq.

personnages d'Homère, fût-ce même les plus augustes divinités de l'Olympe ; ce fait indique une habitude bien établie.

Les épithètes des héros, les patronymiques surtout, ont pris souvent la place du nom propre. Certaines appartiennent en propre à tel héros, d'autres sont d'un emploi plus général. Nous étudierons en détail celles des principaux héros, en résumant celles des autres personnes.

Agamemnon est souvent accompagné de son patronymique *Ἀτρείδης;* quelquefois l'épithète est seule ; c'est toujours le cas pour la forme *Ἀτρείων.* Sa haute position lui vaut le titre de *κρείων* et *εὐρὺ κρείων* « très puissant, » de *ἥρως;* ces divers titres sont réunis dans le vers formule :

ἥρως Ἀτρείδης εὐρὺ κρείων Ἀγαμέμνων [1].

Comme il est chef militaire il est *ποιμὴν λαῶν,* proprement « berger des gens de guerre, » expression qui alterne parfois avec celle de *κοσμήτορε λαῶν* « organisateur » (avec Ménélas) puis *ἄναξ ἀνδρῶν,* « chef des hommes, » très fréquente dans l'Iliade. Cette épithète semble empruntée aux dieux, ce qui expliquerait l'adjonction du génitif *ἀνδρῶν,* quand elle était appliquée à un chef ; plus tard on n'en sentit plus le besoin et l'on mit *ἄναξ* seul [2]. Un autre qualificatif peu précis est *δῖος* « brillant. » On a deux fois au vocatif *κύδιστε,* une des épithètes de Zeus.

Dans d'autres passages d'origine plus récente, on rencontre d'autres locutions épithétiques plus étendues, où l'on sent la tendance à développer propre aux auteurs des amplifications du thème primitif. Ainsi il est appelé aussi « le roi de Mycènes riche en or » (*βασιλεὺς πολυχρύσοιο Μυκήνης* [3]). Priam s'écrie en voyant les troupes achéennes rangées sous les murs de Troie : *ὦ μάκαρ Ἀτρείδη μοιρηγενὲς ὀλβιόδαιμον* [4], « heureux fils d'Atrée, né sous d'heureux auspices, à la destinée fortunée. » Enfin dans un autre passage il est comparé à des

[1] *Η* 322. — [2] *Β* 284. — [3] *Η* 180. — [4] *Γ* 182.

divinités : « le puissant Agamemnon semblable pour les yeux et la tête à Zeus qui lance la foudre, pour la ceinture à Arès et la poitrine à Poséidôn [1]. »

Comme contre-partie on peut citer les qualificatifs dont le gratifie Achille dans leur querelle fameuse [2] « revêtu d'impudence, à l'esprit cupide, tête de chien » (*ἀναιδείην ἐπιειμένε, κερδαλεόφρον, κυνῶπα*) et plus loin [3] *οἰνοβαρές, κυνὸς ὄμματ' ἔχων κραδίην δ' ἐλάφοιο, δημοβόρος βασιλεύς* « ivrogne, qui as les yeux d'un chien et le cœur d'une biche, tu n'es qu'un roi bon à dévorer ton peuple. » Enfin Ulysse indigné de sa proposition de mettre les navires à la mer le traite d'*οὐλόμενε* « perdu. »

C'est peut-être dans ces tirades d'insultes qu'il faut chercher l'origine des locutions épithétiques étendues dont nous avons parlé plus haut. En effet, là le poète n'était nullement limité par la tradition, comme c'était le cas pour les appellations honorifiques ; c'était un moyen commode de donner essor à la passion qui bouillonnait dans le cœur des héros. Ce morceau de la *Querelle* une fois devenu célèbre, il était naturel que les continuateurs reprissent les procédés qui y étaient employés.

Le frère d'Agamemnon, *Ménélas,* est rarement accompagné d' *Ἀτρείδης* ou *Ἀτρέος υἱός*. Il est reconnaissable à sa chevelure blonde (*ξανθός*) et porte deux ou trois épithètes belliqueuses que ne justifie guère le rôle peu glorieux qu'il joue en général dans l'épopée; ce sont « brave » (*βοὴν ἀγαθός*, proprement « bon pour le cri de guerre »), « cher à Arès » (*ἀρηίφιλος,* probablement imitation de *διίφιλος,* avec le synonyme *ἀρήιος*), « célèbre par la lance » (*δουρίκλειτος*); puis *ἀγαθός*, par ellipse de *βοήν,* « glorieux » (*κυδάλιμος*), « protégé de Zeus » (*διοτρεφές,* seulement au vocatif à cause du mètre [4]); enfin on

[1] *B* 478. κρείων Ἀ. | ὄμματα καὶ κεφαλὴν ἴκελος Διὶ τερπικεραύνῳ | Ἄρεϊ δὲ ζώνην, στέρνον δὲ Ποσειδάωνι. — [2] *A* 149 sqq. — [3] *A* 225 sqq. — [4] On aurait pu avoir aussi le génitif : διοτρεφέος Μενελάου.

trouve d'une façon isolée *ἀντίθεος, ἥρως, ὄρχαμε λαῶν* « chef des guerriers, » « irréprochable ; » (au physique, *ἀμύμων*), *ἴφθιμος* « puissant, » *ἀγακλεής, διογενής* « de noble race ; » on trouve seuls *ποιμὴν λαῶν* [1] et *ὄρχαμε λαῶν,* surtout dans l'Odyssée.

Les dictionnaires expliquent généralement *διογενής* par « issu de Zeus » en ne tenant pas compte de la longueur du ῑ, tandis que celui de *διοτρεφής* est bref. Il faut rattacher ce mot à l'adjectif *δῖος* brillant, illustre et au substantif *γένος,* comme *εὐηγενής, εὐειδής* etc. Du reste l'emploi de cette épithète justifie cette explication ; il ne s'applique pas à des descendants de Zeus, tels que Sarpédon, Héraclès, Aeakos, Dardanos, etc., mais bien à des héros sans rapport direct avec lui : Ulysse, Ajax, Patrocle, Ménélas, Eurypyle.

Achille tient le premier rang dans l'Iliade aussi bien par ses épithètes que par sa valeur. Son patronymique a trois formes : *Πηλείδης, Πηληιάδης* et *Πηλείων* [2], de valeur métrique différente ce qui permet d'employer les différents cas. La dernière forme s'emploie presque toujours seule ainsi que celle d'*Αἰακίδης* « descendant d'Eakos ; » on trouve aussi *Πηλέος υἱός* [3], et une seule fois : *Θέτιδος παῖς ἠυκόμοιο.* Cette appellation, innovation d'un poète récent, s'explique par le rôle que joue Thétis et a été sans doute amenée par les formules *τὸν ἠύκομος τέκε Λητώ* et *πόσις Ἥρης ἠυκόμοιο.* C'est le seul cas où un homme soit désigné par le nom de sa mère, avec la double appellation, unique en son genre et encore mal expliquée, de *Μολίονε Ἀκτορίωνε παῖδε* « les deux fils de Molioné et d'Actor [4]. » Nous rencontrerons plus tard [5] une locution analogue *Τηλεμάχοιο φίλος πατήρ,* qualificatif d'Ulysse.

La rapidité d'Achille à la course était proverbiale ; il possède à peu près seul les épithètes variées *πόδας ὠκύς, ποδώκης,*

[1] Deux fois. — [2] Cette dernière n'est pas proprement un patronymique, la terminaison *-ίων* marque seulement l'appartenance. Cf. p. 29. — [3] *A* 489. — [4] *Λ* 750. — [5] P. 64.

ποδάρκης, πόδας ταχύς (quelquefois *ὠκύς* ou *ταχύς* seuls, avec ellipse du substantif). Toutefois il est le plus souvent, dans l'Iliade, accompagné de l'épithète moins précise de *δῖος* « brillant, » et non pas « divin » comme l'a justement relevé Düntzer. Sa beauté physique lui vaut le qualificatif assez vague aussi de *ἀμύμων* « sans défaut. » Au vocatif on trouve surtout *φαίδιμε,* brillant.

Les qualités militaires du héros sont exprimées par de nombreuses épithètes : *κρατερός, ὄβριμος* « pesant, » *ῥηξήνωρ* « qui rompt les rangées d'hommes, » qui rappelle la locution *ῥῆξε φάλαγγας*[1]; une fois *θυμολέοντα* « lion par le courage. » Il partage avec Ulysse l'épithète de *πτολίπορθος* « saccageur de villes; » ce partage même montre qu'il ne faut pas chercher l'origine de cette épithète dans les expéditions dirigées par Achille en Troade[2]; ce pourrait être plutôt l'épithète qui aurait donné naissance au récit. Citons encore : *φρεσὶν ἐπιειμένος ἀλκήν* « au cœur revêtu de vaillance, » *καρτερόθυμος, ὑπέρθυμος* « dont le courage surpasse celui des autres, » *ἀρήιος* « belliqueux, » *αἰναρέτης* « qui fait un mauvais emploi de sa force, » *δουρίκλυτος* « célèbre par sa lance. » Certains scholiastes[3] expliquaient *δαΐφρων* de deux manières; par « belliqueux » dans l'Iliade, en le rattachant à la locution *ἐν δαῒ λυγρῇ* « dans la triste bataille » et par « prudent » dans l'Odyssée en le rattachant à *δαήμων.* Nous ne voyons pas de raison probante pour adopter un double sens et nous nous rangeons à l'opinion d'Autenrieth[4] qui le fait venir de *δαῆναι* avec le sens d' « expert, habile; » la nuance entre l'habileté d'Achille et celle d'Ulysse dans l'Odyssée s'explique par le fait des circonstances différentes.

La supériorité d'Achille est exprimée par les mots *ἀγαυός* « admirable, » *θεῖος* « divin, » *θεοείκελος, θεοῖς ἐπιείκελος, βροτολοιγῷ ἶσος Ἄρηι*[5] « semblable à Arès, fléau des mortels, »

[1] Aristarque ap. Lex. Hom. — [2] Cf. Lex. Hom. — [3] Sch. B. L. ad *Β* 23, et Buttmann. V. Lex. Hom. — [4] Hentze ad *α* 48. — [5] Dans un morceau récent *Υ* 46.

πελώριος « monstrueux. » Il est sous la protection particulière de Zeus, comme les rois en général (*διοτρεφέες βασιλῆες*), *διοτρεφής, διίφιλος*. On peut se demander si le sens de ce dernier est bien primitivement « cher à Zeus; » car l'étude du mot *φίλος* nous montrera [1] que le sens de *cher* est dérivé. Le manque d'une étymologie certaine pour *φίλος* ne permet pas de trancher la question pour le moment. Il est à remarquer que l'*ι* est long, comme dans *διιπετής*, tandis que la finale du locatif est brève.

D'autres qualificatifs sentent un peu plus l'étiquette: *Πηλέος υἱὲ μέγα φέρτατ' Ἀχαιῶν* [2] « fils de Pélée, de beaucoup le plus distingué des Achéens » *ὄλβιε Π. υἱὲ θεοῖς ἐπιείκελ' Ἀχιλλεῦ* [3] « heureux fils de Pélée, Achille semblable aux dieux. » Il ne porte qu'une ou deux fois les titres de *ἄναξ, ὄρχαμος ἀνδρῶν, ποιμὴν λαῶν*.

Ses ennemis ne trouvent pour le gourmander que les qualificatifs *πάντων ἐκπάγλοτατ' ἀνδρῶν* « le plus stupéfiant de tous les hommes » et *μάχης ἀκόρητος* « insatiable de bataille. »

Nestor, fils de Nélée (*Νηληιάδης*), né à Pylos (*Πυλοιγενής*), élevé à Geréné (*Γερήνιος*), est resté le type du vieillard expérimenté et bienveillant, un peu long parfois dans ses discours, le « *laudator temporis acti*, » d'Horace. Il est surtout orateur (*ἡδυεπής, λιγὺς Πυλίων ἀγορήτης*), l'orateur harmonieux des gens de Pylos, après avoir conquis des lauriers dans sa jeunesse en combattant sur un char, d'où les épithètes *ἱππόδαμος, ἱππότα, ἱππηλάτα* « qui dirige les chevaux, » de *ποιμένα λαῶν*, de *θεόφιν μήστωρ ἀτάλαντος* « chef comparable aux dieux, » de *οὖρος Ἀχαιῶν* [4] « défenseur des Achéens » et enfin de *μέγα κῦδος Ἀχαιῶν* « grande gloire des Achéens » selon l'explication traditionnelle. Il vaut mieux probablement prendre ce mot dans le sens primitif de « vigueur, force; » c'est la protection que les peuples demandent à leur chef et non la

[1] Chap. V. — [2] *Π* 22, *Τ* 46. — [3] *ω* 36; la fin du vers souvent dans l'Iliade. — [4] *Θ* 80.

gloire[1]. On trouve encore *δῖος* « brillant, » *ἀντίθεος* « comparable à un dieu » et au vocatif *γεραιὲ διοτρεφές* « vieillard protégé de Zeus »; le verbe *τρέφω* s'entend toujours de la *surveillance* de l'enfant par sa bonne et non de l'allaitement.

Ajax, le fils de Télamon (*Τελαμώνιος*) devait sans doute à sa taille son surnom de « grand » (*μέγας*), « monstrueux » (*πελώριος*), bien que son courage ne le fut pas moins (*μεγάθυμος, μεγαλήτορος* (gén.) *ἄλκιμος* « vaillant, » *κυδάλιμος, βοὴν ἀγαθός*). Il est *κοίρανος λαῶν* « chef de guerriers, » « de noble race » (*διογενὴς*), « comparable à un dieu » (*ἀντίθεος*), « rempart des Achéens » (*ἕρκος Ἀχαιῶν*), et reçoit une fois les qualificatifs réunis de « fils de l'illustre Télamon, brillant Ajax, semblable à un sanglier pour le courage » (*υἱὸς Τελάμωνος ἀγαυοῦ φαίδιμος Αἴας, συὶ καπρίῳ εἴκελος ἀλκήν* [2]). On a cru qu'il figurait avec son frère *Teucros*, suivant un ancien usage indo-européen [3], dans certains passages où l'on a *Αἴαντε* suivi d'une épithète comme *Ἀργείων ἡγήτορε, πολέμου ἀκορήτω, θεράποντες Ἄρηος, θοῦριν ἐπιειμένοι ἀλκήν* [4]; mais en réalité ce duel se rapporte aux deux Ajax ; le seul passage [5] où ces mots *pourraient* s'appliquer à Ajax et Teucros, était déjà suspect à Aristarque comme étant une imitation. Teucros n'a que les épithètes *Τελαμώνιος* [6], *υἱὸς Τελάμωνος, κοίρανε λαῶν* [7], *ἀμύμων* [8].

Ajax, fils d'Oïlée, brillait surtout à la course (*Ὀιλῆος ταχὺς Αἴας*) et se distinguait par sa cuirasse de cordelettes de lin (*λινοθώρηξ*). Il est appelé une fois « brillant » (*φαίδιμος*) [9].

Diomède, fils de Tydée (*Τυδέος ἔκγονος δαίφρονος Οἰνείδαο* [10], *Τυδείδης, Τυδέος υἱός*, employés souvent seuls) se distingue par sa force et son courage ; de là les épithètes *κρατερός, βοὴν ἀγαθός, ὑπέρθυμος, μεγάθυμος, καρτερόθυμος, δαΐφρων, ἄλκιμος, ὑπερφίαλος* « orgueilleux, » *μενεπτόλεμος* « qui tient

[1] Cf. *ἕρκος Ἀχαιῶν* *Γ* 229. — [2] *P* 284. — [3] Delbrück I, p. 137. — [4] *M* 335 et passim. — [5] *Z* 436. — [6] *N* 170. — [7] *H* 281. — [8] *H* 292. — [9] *Ψ* 779. — [10] *E* 813.

bon à la guerre, » *δαίμονι ἶσος* « égal à un dieu. » Il excelle aussi à diriger les chevaux (*ἱππόδαμος*) ; il est encore *δουρικλειτός* et *δῖος*. Enfin réunies dans un vers on a encore « sauvage, guerrier vigoureux, causant la fuite » (*ἄγριον αἰχμήτην κρατερὸν, μήστωρα φόβοιο* [1]). Il est à remarquer que toutes ces épithètes sont peu caractéristiques, et qu'aucune ne lui appartient en propre, sauf *κρατερός ;* elles ne se rencontrent chacune qu'une ou deux fois. Cela permet de supposer que Diomède ne jouait pas de rôle considérable dans les débuts de l'épopée. Athéné lui dit : *Τυδεΐδη Διόμηδες ἐμῷ κεχαρισμένε θυμῷ* [2].

Patrocle est désigné souvent par la périphrase « le vaillant fils de Ménoitios » (*Μενοιτίου ἄλκιμος υἱός*) ; une seule fois par le vers [3] *διογενὲς Πατρόκλεις, ἄλκαρ Ἀχαιῶν* « noble Patrocle, défense des Achéens » qui pourrait bien être une imitation d'autres formules fréquentes ; les épithètes suivantes ne se rencontrent qu'une ou deux fois : *ἱπποκέλευθε* et le simple *ἱππεῦ* « qui s'avance en char ; » *μεγαλήτορι, μεγάθυμον, ἥρως, ὄρχαμε λαῶν ; ἀμύμων, διίφιλος*. Son triste sort le fait appeler aussi *δυσάμμορε* « infortuné » et *δειλός* « malheureux. »

La figure la plus noble peut-être de l'Iliade est, chose étrange, celle d'un vaincu, *Hector*, fils de Priam (*Πριαμίδης, Πριάμου παῖς*). Il est riche en épithètes ; les trois plus fréquentes sont *δῖος, κορυθαίολος* « au casque mouvant » (c'est-à-dire que l'on voit briller dans tous les points de la bataille), souvent précédée à son tour de *μέγας, φαίδιμος* « brillant » probablement dans le sens de « glorieux. » L'on a ensuite *ἀνδροφόνος* « tueur d'hommes, » *ἱππόδαμος, ὄβριμος, πελώριος,* « gigantesque, » *θρασύς, διίφιλος, μεγάθυμος*. Des variantes de *κορυθαίολος* sont *χαλκοκορύστης* « au casque d'airain, » *κεκορυθμένος αἴθοπι χαλκῷ*. Parmi les locutions composées nous retrouvons *ποιμένα λαῶν*, qui doit avoir été l'une des pre-

[1] *Z* 97. — [2] *E* 826, 243. — [3] *Λ* 823.

mières du genre, à en juger par son usage étendu ; *μήστωρα φόβοιο, βοὴν ἀγαθός, σθένεϊ βλεμεαίνων* « bouillonnant de vigueur, » *Διὶ μῆτιν ἀτάλαντε* « comparable à Zeus en sagesse, » *θοῷ ἀτάλαντος Ἄρηϊ, φλογὶ εἴκελος ἀλκήν* « comparable à la flamme en valeur, » « semblable à la flamme inextinguible d'Héphaistos » (*φλογὶ εἴκελος Ἡφαίστοιο ἀσβέστῳ* [1]), amplification de la locution plus simple *φλογὶ εἴκελος*. Cette abondance de qualificatifs s'explique en partie par le fait qu'il est presque toujours en scène. Pour ses ennemis il est un « chien enragé » (*κύνα λυσσητῆρα, λυσσώδης φλογὶ εἴκελος*).

Nous avons réservé pour la fin *Ulysse* à cause du rôle prépondérant qu'il joue dans l'Odyssée ; malgré cela il n'est guère d'épithète dans ce dernier poème qui ne se trouve déjà dans l'Iliade, où il occupe une place assez considérable ; cela paraît indiquer que, s'il a servi de sujet à un poème spécial, ce n'est pas qu'un poète, pour un motif intéressé, ait cherché à le grandir aux dépens des autres, tandis que certains héros comme Agamemnon, Diomède, Ajax, occupent tant de place dans certaines parties de l'Iliade, alors que tel autre héros n'est pas même nommé.

On peut inférer de cela que le personnage d'Ulysse était déjà fixé par la tradition lors de la composition de l'Odyssée, et que les poètes de l'Odyssée n'ont pas de rapport avec ceux des parties de l'Iliade qui affectionnent les épithètes nouvelles, surtout les locutions épithétiques comme nous avons eu l'occasion d'en citer plusieurs.

C'est surtout pour Ulysse que l'on peut faire la distinction entre les deux classes de qualificatifs, ceux de cérémonie, pour ainsi dire, qu'on lui donne en lui adressant la parole, et ceux qu'il reçoit dans le cours du récit.

Dans le premier cas l'apostrophe remplit généralement un vers :

[1] *P* 88.

Noble fils de Laerte, ingénieux Ulysse,
(*Διογενὲς Λαερτιάδη, πολυμήχαν' Ὀδυσσεῦ,*)

ou

Glorieux Ulysse, grande force des Achéens [1],
(*πολύαιν' Ὀδυσσεῦ, μέγα κῦδος Ἀχαιῶν,*)
Heureux fils de Laerte, ingénieux Ulysse,
(*Ὄλβιε Λαέρταο πάι, πολυμήχαν' Ὀδυσσεῦ.*)

On peut ranger dans la même catégorie les mots *διοτρεφές, φαίδιμε, ὄρχαμε λαῶν, δόλων ἆτε ἠδὲ πόνοιο* « insatiable de ruses et de travail. »

Dans la seconde catégorie nous trouvons surtout *πολύμητις* « fertile en expédients, » qui sait toujours se tirer d'affaires ; *prudent*, commode pour la traduction, n'en dit pas assez ; puis *δῖος, πτολίπορθος, θεῖος, διίφιλος, ἀντίθεος, δαΐφρων, πολύφρων, ταλασίφρων* « endurant, » *ποιμὴν λαῶν* et *ἄναξ*.

Dans l'Odyssée on trouve généralement réunis *πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς* « le brillant Ulysse aux nombreuses souffrances ; » il est probable que le sens de *πολύτλας* se rapprocha de celui de *ταλασίφρων* [2] qui le remplace aux cas obliques. Cette dernière locution est quelquefois précédée de *υἱὸς Λαέρτεω*, qui se retrouve dans la formule : *υἱὸς Λαέρτεω Ἰθάκῃ ἔνι οἰκία ναίων*. Restent à citer *Διὶ μῆτιν ἀτάλαντε, ποικιλομήτης* « aux ruses variées, » *πολύτροπος* « retors, » *θρασύς, μεγάθυμος, κλυτὸς* et *ἀγάκλυτος, ἀμύμων, κυδάλιμος, μεγαλήτωρ, δουρίκλυτος, κέρδεα εἰδώς* « qui connaît les ruses ; » *κερδαλεόφρων* de même sens ; *κακοῖσι δόλοισι κεκασμένος* « versé dans les ruses perfides. » D'autre part sa piété est marquée par *θεουδέα θυμὸν ἔχοντα* « qui a un cœur qui craint les dieux, » et ses infortunes le font nommer *ὁ τλήμων* « celui qui a souffert, » *δύστηνος* « l'infortuné. »

Deux fois dans l'Iliade [3] il est appelé « le propre père de

[1] Il est possible qu'ici *κῦδος* ait déjà pris le sens de *gloire*. — [2] Cf. *Ε* 670 *Ὀ. τλήμονα θυμὸν ἔχων*. — [3] *Β* 260. *Δ* 354.

Télémaque » (*Τηλεμάχοιο φίλος πατήρ*); le cas est absolument insolite et ne peut s'expliquer à nos yeux que de la façon suivante : il faut que Télémaque jouât déjà un rôle considérable dans la légende orale ou écrite lorsque ces passages ont été composés. Nous trouverons un exemple analogue un peu plus loin à propos de Paris qualifié « d'époux d'Hélène aux beaux cheveux » (*Ἑλένης πόσις ἠυκόμοιο* ; il est difficile de ne pas y reconnaître une imitation de l'épithète de Zeus : *πόσις Ἥρης ἠυκόμοιο*, que nous avons vue plus haut [1].

Télémaque est généralement accompagné de l'épithète *πεπνυμένος* « réfléchi, » qui caractérise parfaitement son rôle dans l'Odyssée, au moins jusqu'au moment où l'intervention d'Athéné, et le retour de son père, donnent plus de décision et de fermeté à son cœur. Il est encore appelé souvent le « propre fils d'Ulysse » (*Ὀδυσσῆος φίλος υἱός*), et « qui a l'aspect d'un dieu » (*θεοειδής*) ; à part cela on ne rencontre que sporadiquement les qualificatifs comme : *θεοείκελος, μεγάθυμος, μεγαλήτορος, δαΐφρων, ἥρως* et *ἰσόθεος φώς*, ce dernier un peu étrange pour un si jeune homme.

Il nous reste maintenant à citer quelques épithètes particulières à certains personnages secondaires et à récapituler celles de nombreux autres, dont on n'a guère que le nom. Ces dernières sont généralement la répétition de celles que nous avons déjà vues à propos des héros principaux.

Le « perfide Egisthe » (*Αἴγισθος δολόμητις*) a mérité ce qualificatif aussi justement que sa punition [2].

Alkinoos est presque toujours interpellé par la formule : *Ἀλκίνοε κρεῖον, πάντων ἀριδείκετε λαῶν* [3] « puissant Alcinoos, le plus illustre de tous les gens ; » ici *λαοί* semble avoir perdu son sens ordinaire de « gens de guerre » pour prendre celui de « gens du pays. »

Paris est désigné par la périphrase citée plus haut :

δῖος Ἀλέξανδρος Ἑλένης πόσις ἠυκόμοιο [4].

[1] P. 31. — [2] α 46. — [3] θ 382 sqq. — [4] Γ 329.

Minos reçoit le titre de « confident du grand Zeus : »

Μίνως ἐννέωρος βασίλευε Διὸς μεγάλου ὀαρίστης [1].

« *Priam*, fils de Dardanos, conseiller comparable aux dieux » (*Δαρδανίδης Πρίαμος θεόφιν μήστωρ ἀτάλαντος* [2]).

« Le vieillard *Pélée*, habile à diriger les chevaux, l'excellent conseiller et orateur des Myrmidons » (*Γέρων ἱππηλάτα Πηλεὺς, ἐσθλὸς Μυρμιδόνων βουληφόρος ἠδ' ἀγορήτης* [3]) ; le roi *Echetos*, « massacreur de tous les mortels » (*Ἔχετον βασιλῆα βροτῶν δηλήμονα πάντων*) monstre, qui massacrait les gens avec des raffinements de cruauté [4].

« *Castor* le dompteur de chevaux et *Pollux* habile au pugilat » (*Κάστορα θ' ἱππόδαμον καὶ πὺξ ἀγαθὸν Πολυδεύκεα* [5]) vers devenu sans doute formule depuis longtemps. « Le *Cyclope* violent, mangeur d'hommes » (*Κύκλωπος μεγαλήτορος ἀνδροφάγοιο* [6]). « *Stentor* au grand cœur, à la voix d'airain » (*Στέντορι μεγαλήτορι χαλκεοφώνῳ* [7]). Ce dernier mot a été formé, semble-t-il, sous l'influence des deux locutions : *ἀτείρεα φωνήν* « la voix infatigable » et *χάλκος ἀτείρης* « l'airain inusable. »

« *Tydée* combattant sur un char, qui brandit son bouclier » (*σακέσπαλος ἱππότα Τυδεύς* [8]) ; enfin *Chiron* « le plus honnête des centaures » (*δικαιότατος Κενταύρων* [9]).

Parmi les qualificatifs attribués à d'autres personnages, nous retrouvons :

1° Les différents termes pour *chef* : *βασιλεύς, ἄναξ ἀνδρῶν, κοίρανε λαῶν, ἄναξ, ποιμένα λαῶν, ὄρχαμος ἀνδρῶν, κοσμήτορε λαῶν, ἀρχός, κρείων, ἡγήτωρ, ἀγός, ἥρως, ἡγεμών*, et même *λαοσσόος*, emprunté à Athéné. *Μέδοντες* ne se trouve que dans la locution *ἡγήτορες ἠδὲ μέδοντες*. *Βουληφόρος* ne se trouve que

[1] *τ* 279. Le mot *ἐννέωρος* traduit habituellement par « tous les neuf ans » ou « dès l'âge de neuf ans » (Pierron), n'a pas encore reçu d'explication satisfaisante. — [2] *Η* 366. — [3] *Η* 126. — [4] *σ* 85. — [5] *Γ* 237. — [6] *κ* 200. — [7] *Ε* 785. — [8] *Ε* 126. — [9] *Λ* 832.

suivi d'un génitif, comme en général *ἀγός* et *ἀρχός*. Il faut remarquer que *κοίρανος, κοσμήτωρ,* et *ποιμήν* étant des titres militaires ne sont suivis que de *λαῶν* « les gens de guerre, » tandis que *ἄναξ* est suivi d'*ἀνδρῶν*. *Ὄρχαμος* « le premier » venant d'*ἄρχω,* se construit avec l'un ou l'autre, peut-être pour des motifs métriques simplement, car on ne peut dire que *ὄρχαμε λαῶν* et *ὄρχαμος ἀνδρῶν,* comme plus haut *πολύμητις Ὀδυσσεύς* et *πολυμήχαν' Ὀδυσσεῦ.*

2° Diverses épithètes ornantes comme *δῖος, κυδάλιμος, ἀμύμων;* ces deux dernières avaient peut-être au début un sens physique, comme *μέγας, πελώριος, κάλλιστος, ἀγαυός, ἄγλαος, φαίδιμος, ἀριδείκετος ἀνδρῶν, ἠύς τε μέγας τε, ξανθός* et *κάρη ξανθός.* Puis les mots signifiant *célèbre, illustre : κλυτός* et ses composés et dérivés tels que *ἀγακλυτός, τηλεκλυτός, τηλεκλειτός, ἀγακλειτός, ναυσικλυτός, ναυσικλειτός, δουρικλυτός, κλυτὸς ἔγχει, ὀνομακλυτός.*

La supériorité est aussi marquée par tous les adjectifs indiquant une comparaison avec les dieux; avec les progrès de l'anthropomorphisme, ceux-ci étaient conçus à l'image de l'homme, avec ses qualités et ses défauts, poussés à un degré très élevé, de sorte que toute qualité dépassant la moyenne était qualifiée de divine.

La comparaison est généralement empruntée à l'image, familière aux Grecs, de la balance. C'est ainsi que *ἀντίθεος* « qui fait face à un Dieu » est équivalent à *ἀτάλαντος* (p. ex. *Διὶ μῆτιν,* etc.), « de même poids[1], » et par suite qui est sur le même niveau, de même force, comparable à. La qualité particulière était d'abord indiquée; ainsi dans *Διὶ μῆτιν ἀτάλαντε, θεῷ ἐναλίγκιος αὐδήν.*

Cette qualité passait pour un privilège accordé par la divinité[2]; et le verbe *φιλέω* indiquait la faveur accordée par elle. De là les locutions *Διίφιλος, ἀρηίφιλος*. Un adjectif analogue est *διοτρεφής,* qui accompagne généralement le mot *βασιλεύς*

[1] *τάλαντον* plateau de la balance, puis poids. — [2] Cf. *ο* 246, 379. *ρ* 518. *θ* 44, 63.

et est devenu une sorte d'appellatif, employé seul. On est roi par le don de Zeus[1].

On peut ranger dans cette catégorie les qualificatifs *θεοείκελος, ἐπιείκελος ἀθανάτοισι, θεοειδής, θεῖος, δαίμονι ἶσος, ἀτάλαντος Ἄρηϊ, ἀτάλαντος Ἐνυαλίῳ ἀνδρειφόντῃ, βροτολοιγῷ ἶσος Ἄρηϊ, θεόφιν μήστωρ ἀτάλαντος, ἰσόθεος φώς;* puis *ἀρηΐφιλος, ἀρήιος* et les locutions *ὄζος Ἄρηος* « rameau d'Arès, » *θεράπων Ἄρηος, υἷας Ἄρηος.*

3° Les épithètes militaires, qui abondent naturellement dans l'Iliade : *μαχητής, πολεμιστής, μενεπτόλεμος, μενεχάρμης, θοός, ἐσθλός, καρτερόθυμος, ἀνδροφόνος, ἄλκιμος, πτολίπορθος, θρασυμέμνων, θυμολέων, μήστωρ φόβοιο, ἀγέρωχος.*

La lutte sur les chars joue un grand rôle à la guerre[2]; elle est le partage des rois et des grands qui portent souvent les épithètes de *ἱππότα, ἱππηλάτα, ἱππόδαμος, ἱππιοχάρμης, πλήξιππος, ἱπποκορυστής.*

Le genre d'armure donne *αἰχμήτης, τοξότα, τόξων εὖ εἰδώς, αἰολοθώρηξ, αἰολομίτρης* « à la cuirasse, à la mitre[3] étincelante[4], » *λεύκασπις, ἐγχέσπαλος, ἐυμμελίης* « à la bonne lance de frêne, » *ἐγχεσίμωρος, furens hasta, χαλκοκορυστής, κεκορυθμένος αἴθοπι χαλκῷ, κορυνήτης* « armé d'une massue. »

4° D'autres épithètes se rapportent à la position ou aux occupations des personnages : *πολύμηλος, πολύρρην, πολύιππος, πολυλήιος, πολυκτήμων, πολύχρυσος, πολύχαλκος,* « riche en moutons, agneaux, chevaux, moissons, biens, or, bronze; » *ἐσθλὸς θηρητήρ, αἴμονα θήρης* « bon chasseur; » *σκυτοτόμων ὄχ' ἄριστος, οἰωνοπόλων ὄχ' ἄριστος, θεόπροπος οἰωνιστής, ὀνειροπόλος γέρων, συβώτης.*

5° Epithètes morales : *ἴφθιμος, ἀγήνωρ, πεπνυμένος, ἀγαπήνωρ, ἐύς, ἤπιος, εὐήνης, ὑπερηνορέων, λωβητήρ, φιλοκέρτομε, νεῖκος ἄριστε, ἠπεροπευτα* « trompeur, » *ὀλοόφρων, κακομήχανε, μαργέ, κακοφραδές, ἀταρτηρέ, φρένας ἠλεέ* « fou, insensé, » *ἔκπαγλος*

[1] *B* 204. *a* 390. — [2] Cf. Helbig, p. 160 sqq. — [3] *Ibid.*, p. 367. — [4] Cf. pour le changement de sens d'*αἰολος* mobile, le latin *micare*.

« stupéfiant, » *σχέτλιος, νηλής, ἄγριος, ἄναλκις, νήπιος, ὑψαγόρη, ἁμαρτοεπής* « dont les paroles manquent le but, » *ἀμετροεπής* « qui ne sait mesurer ses paroles, » *ἀκριτόμυθος* « bavard, » etc.

Ainsi qu'on le voit, les épithètes péjoratives ne manquent pas; il faut pourtant remarquer qu'elles sont généralement au vocatif et adressées à des ennemis ou par des gens en colère. Elles sont accidentelles et n'accompagnent pas ordinairement tel ou tel nom ; tandis que les épithètes laudatives sont plus anciennes, plus constantes, et sans la moindre ironie le poète qualifie de *δῖος* ou de tel autre qualificatif élogieux un héros qui va débiter une suite d'injures à son adversaire qui lui rendra bien la pareille.

Si l'on résume les observations que suggèrent les épithètes que nous avons étudiées dans ce chapitre on peut les ramener aux points suivants :

1° Certains héros possèdent exclusivement certaines épithètes : *πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς, ξανθὸς Μενέλαος, Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ, πολύμητις Ὀδυσσεύς, εὐρὺ κρείων Ἀγαμέμνων, κορυθαίολος Ἕκτωρ*. Il faut les considérer comme établies définitivement par la tradition poétique dès avant la formation des poèmes homériques.

2° D'autres, sans être leur partage exclusif, sont habituellement attribuées à certains héros : *βοὴν ἀγαθὸς Μενέλαος, Διομήδης; δῖος Ἀχιλλεύς, Ὀδυσσεύς, Ἀγαμέμνων*. On peut les rattacher aux précédentes.

3° Cet état de choses, qui nous paraît être le plus ancien, se modifie peu à peu; on recherche la diversité sans s'éloigner du sens primitif; les besoins de la métrique peuvent y avoir contribué [1], mais n'ont pas été le seul facteur de ce développement. C'est à cette tendance que nous attribuons la création des synonymes comme *Πηλείων, Πηληιάδης* à côté de

[1] Cf. *τῇ δεκάτῃ*, le dixième jour, à côté de *ἤματα, ἐξῆμαρ; πολυμήχαν'* à côté de *πολύμητις*.

Πηλείδης, comme *Κρονίδης* à côté de *Κρονίων* et *Ὑπεριονίδης* à côté de *Ὑπερ-ίων*; comme *ποδώκης*, *ποδάρκης*, *πόδας ταχύς* à côté de *πόδας ὠκύς*; *ἀρηΐφιλος* formé d'après *διίφιλος*, *ἀμωμητός* d'après *ἀμύμων*; peut-être *μεγάθυμος* à l'imitation de *μεγαλήτωρ*, et à sa suite *καρτερόθυμος*, *ὑπέρθυμος*; *ποικιλομήτης* à côté de *πολύμητις*, *πολύφρων* sur *δαΐφρων* ou *περίφρων*.

4° Les héros reçoivent ensuite une épithète quelconque, surtout celles qui n'ont qu'un sens général, vague.

5° En même temps les épithètes formées d'un seul mot tendent à être remplacées par des locutions ou des phrases relatives; *ταλασίφρων* est remplacé par *τλήμονα θυμὸν ἔχων*, *Τυδείδης* par *Τυδέος υἱός*, *ἄλκιμος* par *θοῦριν ἐπιειμένον ἀλκήν*. Puis on crée par imitation *θεουδέα θυμὸν ἔχοντα*, *πεπνυμένα εἰδώς* sur *κεδνὰ ἰδυῖα*, *ἀθεμίστια εἰδώς*. Sur *Διὶ μῆτιν ἀτάλαντος* on compose *ἀργαλέων ἀνέμων ἀτάλαντος ἀέλλῃ*; *κέρᾳ ἀγλαέ*[1], *εἶδος ἄριστε*, *μάχης εὖ εἰδότα πάσης*; *φλογὶ* ou *συὶ εἴκελος ἀλκήν*, *θεῷ ἐναλίγκιος αὐδήν*; *μένος ἀτειρής*, *μένος ἄσχετος*.

A côté de ces expressions, on retrouve aussi de nouveaux composés, en général moins simples que les anciens : *παρθενοπῖπα*, *γυναιμανές*, *θρασυμέμνονα*, *θυμολέοντα*, etc.

6° La locution ancienne, mais encore mal expliquée de *βίη Ἡρακληείη*, qui remonte à un ancien usage indo-européen[2], a entraîné la formation de locutions semblables, archaïsmes voulus, comme *βίη Τεύκροιο ἄνακτος*, *βίη Ἰφικληείη*, *βίη Πατρόκλοιο*, *Αἰνείαο*, *Ἑλένοιο* et même *Ἡρακλῆος*; sur ces modèles se sont formés des synonymes comme : *μέγα σθένος Ἠετίωνος*, *σθένος Ἰδομένηος*, *καρτερὸν μένος Λεοντῆος*, *Ἐχεκλῆος*; *Ἑκτορέη κεφαλή* d'après *φίλη κεφαλή*. C'est là aussi qu'il faut chercher l'explication des formes *Ἀθηναίη*, *Πηνελόπεια*, *Πατροκλῆος*, etc.

[1] « Fier de tes boucles de cheveux enroulés. » Helbig, p. 304. — [2] Delbrück I, p. 446. Cf. aussi *νῆ' Ἀγαμεμνονέην*, *ἀσπίδα Νεστορέην*, *Νηλήιαι ἵπποι*, etc.

b) *Les femmes; la famille. L'homme, ses affections et ses passions.*

Le cercle des épithètes appliquées aux femmes dans les poèmes homériques est assez restreint, ce fait indique déjà que dans la société elles n'occupent pas une grande place, à l'exception de Pénélope et d'Arété, femme d'Alkinoos. Cependant la femme et la mère surtout jouissent de considération et ne sont pas rabaissées au niveau de l'esclave; des épithètes comme *πότνια μήτηρ, γυνὴ αἰδοίη* le démontrent déjà.

Les Grecs savaient déjà apprécier la beauté, comme l'indique le qualificatif de la Grèce : *Ἑλλάδα καλλιγύναικα*. La toilette [1] joue déjà un grand rôle, ct en particulier la mode d'enrouler les cheveux au moyen de spirales de métal a donné naissance à plusieurs des épithètes ordinaires des femmes et des déesses. Citons *ἐυπλόκαμος, ἐυπλοκαμῖδες, καλλιπλόκαμος, ἠύκομος, καλλίκομος, ξανθή;* d'autres sont *καλή, περικαλλής, εἶδος ἀρίστη* « la plus distinguée par son extérieur, » *εὐειδής; καλλίσφυρος, λευκώλενος, βοῶπις* déjà vues à propos des déesses; *δῖα γυναικῶν*, imité de *δῖα θεάων; κλυτός, ἀγακλειτή, εὐπατέρεια* peuvent bien aussi avoir été empruntées aux divinités.

Parmi les plus célèbres *Hélène* est souvent appelée l'Argienne, issue de Zeus (*Ἀργείη Ἑλένη, Διὸς ἐκγεγαυῖα*); *Cassandre* est semblable à Aphrodité dorée (*ἰκέλη χρυσῇ Ἀφροδίτῃ*); on trouve aussi *γυνὴ (δέμας) ἐικυῖα θεῇσι, Ἀρτέμιδι ἰκέλη ἠὲ χρυσῇ Ἀφροδίτῃ* [2], *θεῶν ἄπο κάλλος ἔχουσα.*

Pénélope est à peu près la seule à porter l'épithète de *περίφρων* « qui surpasse les autres en sagesse, » avec les imitations *ἐχέφρων* « qui tient son esprit en bride [3] » et une fois *δαΐφρων*. C'est cette réputation de sagesse qui lui valut

[1] Voir l'intéressant chapitre d'Helbig, p. 209, 298. — [2] Cf. ζ 152. *Ἀρτέμιδι σὲ ἄγχιστα ἐίσκω.* — [3] Cf. *ἐχέθυμος.*

tant de prétendants [1]. Les autres héroïnes ne brillaient que par leur beauté ou leur toilette. De là les épithètes *εὔπεπλοι, ἑλκεσίπεπλοι* « à la robe traînante, » *βαθύκολποι* « au sein profond [2], » *εὔζωνοι, βαθύζωνοι* « à la taille serrée, » *τανύπεπλος, ἐυστέφανος* « au beau diadème. »

Les femmes en général sont plus favorisées; si leur beauté est célébrée par des épithètes comme *εὔμορφος, εἰδάλιμος* « *formosus*, » *εὐῶπις* « au beau visage, » *καλλίζωνος* « à la belle taille, » *χαρίτων ἄπο κάλλος ἔχουσαι; κούρῃ ἀθανάτῃσι φυὴν καὶ εἶδος ὁμοίη* « jeune fille semblable aux immortelles pour la stature et la beauté, » d'autres montrent que l'on savait aussi apprécier leurs talents féminins, leurs qualités de cœur et d'esprit : ainsi *ἀγλαὰ ἔργα, ἀμύμονα ἔργα ἰδυῖα* « sachant faire de beaux ouvrages; » *πυκιμήδης* « à l'esprit sensé; » *πυκνὰ φρεσὶ μήδε' ἔχουσα; καλῇ τε μεγάλῃ τε καὶ ἀγλαὰ ἔργα ἰδυίῃ; ἀγαθὴν γυναῖκα καὶ ἀφνειοῖο θύγατρα.*

L'épithète assez fréquente de *θηλυτέρα* semble signifier primitivement *fē-mina* « celle qui allaite, » puis avoir pris le sens de faible, délicat. Cette idée est rendue aussi par *ἀνάλκιδες* « sans courage guerrier; » c'est pour cela que, pour faire honte aux Grecs le poète les fait apostropher par Ménélas en ces termes : *Ἀχαιίδες οὐκέτ' Ἀχαιοί* [3]. Aussi les Amazones sont-elles qualifiées d'*ἀντιάνειραι* « comparables à des hommes. »

Dans le cercle de la famille nous rencontrons les épithètes suivantes : *φίλος πατήρ* « le propre père » comme *φίλος υἱός* « le propre fils; » il semble que cet adjectif soit devenu de bonne heure un mot de pure forme, comme en ancien français *beau père, beau fils*. La mère est qualifiée de *πότνια* ou de *δέσποινα*, « maîtresse de la maison. » Hécube est appelée une fois *μήτηρ ἠπιόδωρος*, « mère aux doux présents; » les parents sont « heureux » (*μάκαρες τοκῆες*). L'époux et l'épouse ont le même qualificatif *κουρίδιος* « de sa jeunesse, » c'est-à-

[1] σ 249. — [2] V. Helbig loc. cit. — [3] *Η* 96. Cf. *Θ* 163.

dire légitime, donnée par les parents à leur fils[1], et en outre *θαλερός* « florissant, » épithète du mariage. On trouve encore *ἰφθίμη ἄλοχος* « épouse puissante, » qui semble être une épithète conventionnelle, car on trouve aussi *ἰφθίμη θυγάτηρ;* puis *κυδρή* « glorieuse » (?); *ἀντιθέη*, « semblable à une déesse, » appliquée à Arété[2]; *κεδνή* respectable et *αἰδοίη* sont aussi attribuées aux intendantes (*ταμίαι*); *θυμάρης* « chère. » *Μνηστή* « recherchée en mariage » (au moyen de présents) nous rappelle la manière antique de demander une femme en offrant des présents aux parents[3]), reste sans doute d'une coutume plus ancienne qui consistait à les acheter. De là est venue l'épithète *ἀλφεσίβοιαι* « qui gagnent des vaches[4], » de même que *Περίβοια, Ἐρίβοια.*

Les enfants sont généralement qualifiés de *νήπια* « qui ne parlent pas encore, » *in-fantes*. Les autres épithètes de *τέκνον*, *παῖς* ou *υἱός*, telles que *φαίδιμος, ἀμύμων, ἐσθλός, ἄλκιμος τηλεθάοντες* « florissants » ne présentent rien de saillant; il faut y ajouter *ἀγλαός.*

On peut rattacher à la famille les serviteurs et servantes. L'épithète des *θεράποντες* est *ὀτρηροί* « actifs; » les compagnons du chef ont l'épithète constante de *ἐρίηρες*, « très dévoués, » même lorsqu'ils ne la méritent guère; ils ont en outre celles de *ἀντίθεοι, ἐσθλοί*. L'intendante (*ταμίη*) a le titre d'*αἰδοίη* parce qu'elle est au-dessus des simples suivantes (*ἀμφίπολοι*). Deux de celles-ci qui accompagnent Pénélope lorsqu'elle se présente devant les prétendants, sont qualifiées de *κεδναί*. Les hérauts ont la voix claire (*λιγύφθογγοι*); l'*aède*, chantre et poète est appelé « divin » (*θεῖος*) parce qu'il reçoit son inspiration d'un dieu ou de la muse[5]. L'étranger même (*ξεῖνος*), le suppliant (*ἱκετής*), le mendiant (*πτωχός*) sont dignes de respect (*αἰδοῖος*) parce qu'ils viennent au nom de Zeus.

[1] *I* 394. — [2] *η* 71. — [3] *ἐέδνοισι βρίσας*. — [4] *Σ* 593; aussi nom propre. Cf. *ἑκατόμβοια*. — [5] *α* 348. *θεά* *A* 1, *Μοῦσα* *α* 1.

Abordons maintenant les épithètes qui se rapportent aux qualités corporelles et intellectuelles de l'homme.

Dans une société comme celle des temps homériques, la force corporelle est naturellement de grande importance. Aussi les héros ont-ils les mains [1] pesantes (*βαρεῖαν, στιβαρῇσι*), fortes (*κρατερῇσι*), larges (*παχεῖαν*), et, par une figure fréquente « intangibles » (*ἀάπτους*) ou « hardies » (*θρασειάων*) plus rarement « meurtrières » (*ἀνδροφόνους*). Pour les bras des femmes on relève leur blancheur (*πήχεε λευκώ* cf. *λευκώλενος*). La mobilité des mains et des pieds les fait comprendre ensemble sous le terme de « membres flexibles » (*γναμπτοῖσι μέλεσσι*) ou « brillants » (*φαίδιμα γυῖα*). La cuisse est épaisse (*παχέος μηροῦ*); les genoux fonctionnent rapidement (*λαιψηρὰ γούνατα*), les pieds sont rapides, prompts (*κραιπνοῖσι, καρπαλίμοισι, ταχέεσσι*), brillants (d'huile, *λιπαροῖσι*), les épaules, larges (*εὐρέες ὦμοι*), fortes (*στιβαρῷ*) la poitrine velue (*στήθεα λαχνήεντα, λάσια, λάσιον κῆρ*); le cou est tendre (*ἁπαλοῖο αὐχένος, ἁπαλῆς δείρης*) parce qu'il ne présente pas de résistance à la lance. La peau est blanche (*λευκόν, καλόν*), tendre (*τέρενα*); le sang rouge (*πορφυρέῳ*), mais devient noir en séchant (*μέλαν, κελαινεφές*); les ossements sont blancs (*ὀστέα λευκά*) ou « pleins de moëlle » (*μυελόεντα*); cette dernière épithète en parlant d'ossements humains s'explique par le fait que le Cyclope dévore les compagnons d'Ulysse comme un chien le ferait d'un animal.

La tête n'a pas d'épithète spéciale ; selon la couleur des cheveux ou l'âge elle est blonde (*ξανθή*) ou grise (*πολιὸν κάρη*) ; les cheveux n'ont aussi que ces deux épithètes, sauf ceux de Zeus qui sont immortels (*ἀμβρόσιαι*). Le visage est qualifié de beau (*καλὰ πρόσωπα*) ou de gracieux (*χάριεν*). La tête est quelquefois prise pour la personne entière, d'où les locutions *φίλε κεφαλή, ἠθείη, ἐχθρὴ κεφαλή*. Les yeux sont beaux (*φάεα καλά*), brillants (*ὄσσε φαεινώ, ὄμματα μαρμαίροντα*). L'épithète

[1] Plus justement les *bras*.

ordinaire des larmes est *θαλερόν* « florissant, exubérant, » que, faute de mieux, nous rendons par « abondantes » *θαλερὸν κατὰ δάκρυ χέοντες*) ; l'image est empruntée aux nombreux bourgeons qui sortent au printemps. On trouve aussi « tendres » (*τέρεν*), chaudes (*θερμά*), piquantes ou salées (*πικρόν*), d'où l'expression *δριμὺ μένος*, l'envie cuisante de pleurer.

La voix est infatiguable (*ἀτειρέα φωνήν, ἄρρηκτον, χάλκεος*), florissante (*θαλερή ;* les mots se suivent à la file, comme les larmes), belle (*ὀπὶ καλῇ*).

Le rire n'a que l'épithète *ἄσβεστος*, inextinguible, et ne se trouve qu'en parlant des dieux dans deux scènes où paraît Hephaestos, mais cela a suffi pour faire naître le « rire homérique ; » la locution fréquente *ἡδὺ γελᾶν*, rire de bon cœur, n'a pas fourni d'épithète à *γέλως*.

Le sanglot est glacial (*κρυεροῖο γόοιο*), accompagné de larmes (*δακρυόεις*), pénible (*ὀιζυρός*), abondant (*θαλερός*). Il peut aussi provenir d'une joie trop forte et est alors qualifié d'*ἱμεροείς* [1].

La fatigue est terrible (*αἰνὸς κάματος*), difficile à supporter (*δυσπονέος*, gén.), ronge le cœur (*θυμόφθορος, θυμαλγεῖ*). La peine est infinie (*ἀμέτρητος πόνος*), forte et pénible (*πολὺς καὶ χαλεπός*).

Les douleurs sont mauvaises (*κακῇσ' ὀδύνῃσι*), aiguës (*ὀξεῖαι*), inguérissables (*ἀπρήκτους, ἀνήκεστον*), pesantes (*βαρεῖαι*) et enfin *noires* (*μέλαιναι*). La souffrance est violente (*κρατερὸν, χαλεπόν*), triste (*λυγρὰ ἄλγεα, λευγάλεα*), injuste (*ἀεικέλιον*).

Parmi les passions, la colère (*χόλος*) est sauvage (*ἄγριος*), redoutable (*δεινὸς, αἶνος*), mauvaise (*κακός, χαλεπός, ἀργαλέος*), douloureuse (*θυμαλγής*), amère (*δριμύς*), violente (*ἐπιζάφελος*), et même *αἰπύς* qu'on ne peut guère rendre que par « aveugle. » La rancune est funeste (*μήνιος ὀλοῆς, οὐλομένην*).

Le chagrin est inoubliable (*ἄλαστον πένθος, ἄχος*), insuppor-

[1] κ 398. Cf. γλυκὺς ἵμερος κλαυθμοῦ καὶ στοναχῆς. χ 501.

table (*ἀτλήτῳ*), violent (*κρατερόν, μέγα, χαλεπόν*), rongeant (*θυμόφθορος*), aigu (*ὀξύ*), terrible (*αἶνον*), immense (*ἀμέτρητον*), digne de pitié (*ἐλεεινοτάτῳ*). Il est comparé à un nuage noir (*ἄχεος νεφέλη μέλαινα*), ou à une flèche aiguë (*βέλος ὀξύ, δριμύ*).

Les soucis font gémir (*στονόεντα, πολύστονα, λευγάλεα, λυγρά, κακὰ κήδεα*) ; les tracas sont sérieux et poignants (*πυκιναὶ, ὀξεῖαι μελεδῶνες*).

Les mots signifiant cœur, *κραδίη*, *ἦτος* et *κῆρ*, s'emploient sans différence appréciable, au figuré, à côté de *θυμός*. Le premier a pour épithètes *σιδήρεος, ἀτειρής*, épithète des métaux ; puis *ἄνουν, ἀχνυμένη, οὐ... μενεδήιος οὐδὲ μαχήμων ; ἦτορ* a celles de *ἄλκιμον, θαρσάλεον, ἀμείλιχον, νηλεές, σιδήρειον*. Le mot *θυμός* est de beaucoup le plus employé avec des épithètes diverses ; vaillant (*ἀγήνωρ, μεγαλήτωρ, ἀμύμων*) ; audacieux *τολμήεντα*) ; orgueilleux (*ὑπερφίαλος, ὑπέρβιος*), cruel (*νηλής, ἀπηνής, σιδήρειος*), rancuneux (*κεκοτηότι*), endurant (*τλητός, πολυτλήμων, ταλαπενθής*), gai (*ἵλαος εὔφρων*) ; affligé (*τετιηότι, πολυπενθέα, νεοπενθέα*), bienveillant (*πρόφρων*), miséricordieux (*ἐλεήμων*), pieux (*θεουδής*), insensé (*ἄφρων, ἀεσίφρων*).

Les deux mots *θυμός* et *ἦτορ* s'emploient aussi dans le sens de « vie » (*μελιήδεα θυμόν*, synonyme *γλυκὺς αἰών* [1], *ἁπαλὸν ἦτορ*) ; les épithètes sont celles du mot vie.

Le mot *κῆρ* s'emploie probablement au sens propre avec l'adjectif *ἁδινός* [2], serré, pressé, qui se dirait des battements du cœur ; l'expression *κυδάλιμον κῆρ*, en parlant du lion ou du sanglier [3], doit avoir conservé un sens physique, peut-être « vigoureux [4] ; » la locution *κῆρ ἀτέραμνον* est obscure ; selon Brugmann [5] cette épithète signifie proprement « indigeste, » d'où dur. L'expression isolée *ὀλοὸν κῆρ* [6], en parlant d'Achille est sans doute une imitation de *μῆνις ὀλοή*.

La vigueur s'emploie au sens propre dans les formules

[1] ε 152. — [2] *Π* 481. — [3] *Μ* 45. — [4] Cf. *κυδαίνω*, réconforter, restaurer. — [5] I, p. 105. — [6] *Ξ* 139.

τῶν τε σθένος οὐκ ἀλαπαδνόν « dont la vigueur n'est pas insignifiante » et *σθένος οὐκ ἐπίεικτον* « irrésistible ; » sans cela c'est au figuré : *μέγα σθένος ἔμβαλ' ἑκάστῳ* « il inspira à chacun une grande ardeur. » La force musculaire (*ἴς*) a toujours le sens propre avec les adjectifs *ἀπέλεθρος* « immense, » *κρατερή, μεγάλη, ἐσθλή ;* on a dans le même sens *μέγα κράτος ; βία* seulement dans la locution *κρατερῆφι βίηφι.* La force de volonté, l'énergie (*μένος* cf. *μέμονε*) est accompagnée des adjectifs *πολυθαρσές, ἠύ, μέγα, κρατερὸν, ἐσθλόν, ἀσβεστόν, ἄσχετον, οὐκ ἐπίεικτον, ἄγριον. Μένος* sert à former une de ces périphrases bizarres qui désignent certains héros homériques [1] ; on trouve ainsi *μένος Ἡφαίστοιο ; μένος* et *ἱερὸν μένος Ἀλκινόοιο,* formule habituelle pour désigner le roi des Phéaciens. On trouve même *μένος ἡμιονοῖιν* [2]. Nous y voyons comme dans *ἱερὴ ἴς Τηλεμάχοιο* une imitation plus ou moins récente de la périphrase *βίη Ἡρακληείη.* On trouve même dans ce sens *Πυλαιμένεος λάσιον κῆρ* [3] !

La vaillance est impétueuse (*θούριδος ἀλκῆς* [4]) ; la crainte rend pâle (*χλωρὸν δέος* [5]) ; l'autre épithète de ce mot *ἀκήριον* est obscure ; elle signifie autre part « sans vie, mort [6] ; » peut-être faut-il la rendre par « lâche. » Le tremblement est violent et redoutable (*τρόμος κρατερός, αἰνός*).

L'esprit (*νόος*) n'a pas d'épithète constante ; on trouve celles d'*ἀτάρβητος, ἀπηνής, ἐσθλός, φραδέος* (gén. intelligent), *πυκινός* « concentré, sage ; » *πολυκερδὴς, ἐναίσιμος* « juste, » *θεουδής, νημερτής.* On rencontre même l'expression recherchée et peu claire de *νόος τετυγμένος, οὐδὲν ἀεικής* « esprit bien formé, sans défaut. » La pensée (*νόημα*) n'a que les deux adjectifs *ἐσθλόν* et *κερδάλεον.*

L'intelligence est localisée dans le diaphragme, *φρένες,* qui conserve son épithète physique de *ἀμφιμέλαιναι,* noir, c'est-à-dire probablement « velu des deux côtés, » qui s'applique à

[1] P. 70. — [2] *η* 2. — [3] *B* 851. — [4] Surtout dans l'Iliade. — [5] Cf. une peur bleue. [6] *H* 99.

la partie extérieure du corps qui lui correspond [1], même quand on l'emploie au sens abstrait. Il a en outre, dans le sens d'esprit, les épithètes de *ἐναίσιμαι* « juste, » *πευκαλίμῃσι* « prudent, » *οὐκ ἀγαθῇσι* « mauvais, » *πυκινὰς* « sérieux, » *ἐσθλός ; ἔνδον ἐίσας* « bien équilibré ; » enfin *ὀλοιαί, μαινομένῃσι, λευγαλέῃσι.* Un autre mot, de sens analogue, *πραπίδες* ne se rencontre que dans la locution *ἰδυίῃσι πραπίδεσσι* « à l'aide de son esprit expérimenté, » avec savoir-faire.

Nous avons déjà vu la vie (*θυμός, anima*) qualifiée de *μελιήδης* « très douce ; » cet attachement à la vie est encore mieux marqué par les nombreuses expressions qui désignent la mort. C'est l'idée d'obscurité, de nuage noir, qui y prédomine. De là les expressions *κῆρα μέλαιναν, μέλας θάνατος* (aussi *πορφύρεος* dans le sens de sombre), *μέλαν νέφος θανάτοιο* « le noir nuage de la mort, » et celles de « nuit noire » (*κελαινὴ νύξ, νὺξ ἐρεβεννή, μέλαινα*), obscurité odieuse (*στυγερὸς σκότος ; κακὴ ἀχλύς* « brouillard fatal,» appliquées à la mort [2]. L'idée de destruction est marquée par les épithètes de *κὴρ ὀλοή, κῆρας κακάς, μοῖρ' ὀλοὴ τανηλεγέος* [3] *θανάτοιο* « le sort fatal de la mort aux longues douleurs ; » *θάνατος θυμοραϊστής ; κακός, κακὸν τέλος θανάτοιο* « le fâcheux accomplissement de la mort ; » l'odieux de la mort est marqué par l'adjectif *στυγερός ;* la douleur qu'elle laisse après elle par *τανηλεγής, δυσηλεγής* « à la douleur pénible ; » par *λευγάλεος* « triste, » *οἴκτιστος* « pitoyable, » *δυσηχής* « désagréable à entendre. » Cependant, envoyée par Artemis, elle peut être douce aussi, sans douleur (*μαλακός, ἀβληχρός*).

Le mot *ὄλεθρος* désignant une mort violente, possède seul les deux épithètes de *αἰπύς* « à pic, » c'est-à-dire « soudaine, » comme celle d'un homme qui fait une chute, et par suite « violente [4], » et de *λυγρός ;* on trouve encore une fois *ἀδευκέι*

[1] Cf. *λάσιον κῆρ*. Le Lex. hom. penche pour le sens figuré de « assombri » et compare la loc. *μέλαν νέφος ἀμφεκάλυψεν.* — [2] Cf. *τὸν δὲ σκότος ὄσσε κάλυψεν.* — [3] De la racine d'*ἄλγος*, et non pas de *λεχ* (qui étend qn. tout de son long !) Autenrieth. — [4] *νῦν μοι σόος αἰπὺς ὄλεθρος. ε* 305.

« cruelle, » οἴκτιστος « lamentable, » ὤκιστος « rapide ; » par analogie on a aussi φόνος αἰπύς « un brusque meurtre. »

La maladie est particulièrement odieuse aux héros homériques (νοῦσος κακή, ἀργαλέη, στυγερή, τηκεδόνι (consomption), στυγερῇ, λοιγὸς ἀεικής), de même que la vieillesse (γῆρας λυγρόν, στυγερόν, χαλεπόν, ὠμῷ) « cruelle [1]. » On trouve rarement γήραϊ λιπαρῷ « une verte vieillesse. » La jeunesse, au contraire, est désirable (πολυήρατος), vigoureuse (ἐρικυδέος gén.) ; la grâce est divine (χάρις θεσπεσίη).

Le sommeil est fort apprécié [2], ainsi qu'en témoignent les épithètes suivantes, qui marquent toutes la douceur : ἡδύς, νήδυμος, μελιηδής, γλυκύς, γλυκερός, μαλακός, μελίφρων. On trouve aussi ἀμβρόσιος, ἀπήμονά τε λιαρόν τε « inoffensif et doux [3] ; » λυσιμελής « qui détend les membres, » ἀπείρονα, sans fin ; un vers les résume presque toutes [4] :

νήδυμος ὕπνος, νήγρετος, ἥδιστος θανάτῳ ἄγχιστα ἐοικώς,

« un sommeil paisible, sans réveil, très doux, le plus semblable à la mort. »

Il est en outre « vainqueur de tous » (πανδαμάτωρ), d'airain (χάλκεος) et par suite « impitoyable » (νηλέι). Le mot κῶμα « assoupissement » est accompagné de μαλακόν, mou, doux.

Nous avons encore à citer pour finir ce chapitre l'épithète la plus fréquente dans Homère [5], celle des « paroles ailées » (ἔπεα πτερόεντα). Le chant reçoit celle de divin (?) (θέσπις, θεσπέσιος), charmant (ἱμερόεις), harmonieux (λιγυρή). La réputation κλέος porte celles de ἐσθλόν, μέγα, εὐρύ. Comme synonyme il y a φάτις ἐσθλή, tandis que φῆμις, de même racine, a le sens de « fâcheuse réputation, » avec les adjectifs χαλεπή et ἀδευκέα (acc.).

La guerre joue naturellement un grand rôle, et possède un nombre correspondant d'épithètes ; à part celle de θρασύς

[1] Cf. ὀλοῷ ἐπὶ γήραος οὐδῷ. Ω 487. — [2] Cf. ὕπνου δῶρον ἕλοντο. — [3] Proprement *tiède*. Ξ 164. — [4] ν 79. — [5] Environ 120 fois.

toutes ont un sens défavorable. Elle tue les hommes (*φθισήνωρ, φθισίμβροτος*), cause de la douleur (*δυσηλεγής, λευγάλεος, πευκεδανός, ὀκρυόεις, ὀιζυρός*), fait verser des larmes (*δακρυόεις, πολύδακρυς*); elle est pénible (*ἀργάλεος*), odieuse (*στυγερός, δυσηχής*), funeste (*κακός, δήιος, ὀλοός*). Les mêmes adjectifs accompagnent *ἄρης, φύλοπις, μάχη*. Ce dernier a en propre celles de *καύστειρα* « brûlante » et de *κυδιάνειρα* « qui honore les hommes, » *φύλοπις* à celle d'*αἰνή*. Deux épithètes de *πόλεμος, πολυάϊξ* et *ὁμοίιος* n'ont pas encore trouvé d'explication satisfaisante; on traduit la première par « qui fait beaucoup de sauts » et la seconde par « qui rend les hommes égaux, » est-ce en les tuant?; elle a passé à *γῆρας*, la vieillesse, et à *νεῖκος* la querelle, la lutte.

On peut voir dans le fait que la vie est chose si précieuse pour les hommes d'Homère, que la mort est odieuse et que la guerre n'est pas vantée par les épithètes, une preuve à l'appui de l'hypothèse d'Helbig [1], que les populations grecques de la période qui précède l'invasion dorienne étaient plus pacifiques que belliqueuses. Achille reproche à Agamemnon d'avoir peur d'exposer sa vie [2], et ce roi lui reproche d'aimer la guerre et les batailles [3].

[1] P. 512 sqq. — [2] *A* 225. — [3] *A* 176 sqq.

CHAPITRE III

Les épithètes de la nature.

Les poésies homériques témoignent chez leurs auteurs de beaucoup de sentiment de la nature, et d'un esprit d'observation très développé. Si leur imagination s'est largement répandue dans le monde en le peuplant de dieux et de nymphes, ils n'en ont pas mis moins de précision à décrire les objets de la vie de tous les jours, du monde qui les entourait; ce côté pratique, humain, presque terre à terre de la poésie homérique est surtout marqué dans l'Odyssée, mais l'étude des épithètes révèle cette tendance déjà dans l'Iliade.

Ainsi la terre est simplement la « terre noire » (*γαῖα μέλαινα*) que retournent la bêche ou la charrue de l'agricultenr; elle est aussi « le guéret qui donne le blé » *ζείδωρος ἄρουρα*, et la « terre nourricière » *χθὼν πουλυβότειρα*. Ces épithètes doivent être anciennes, car elles sont *constantes* et inséparables de leur nom, quand même il ne s'agit que de s'asseoir ou de danser, ou même de renfermer les corps des morts[1]. Un autre caractère de la terre, c'est son étendue; elle est vaste (*εὐρεῖα*), sans bornes (*ἀπείρων*), sillonnée au loin de routes (*εὐρυόδεια*). Ce sont là les épithètes ordinaires

[1] *τοὺς δ' ἤδη κάτεχεν φυσίζοος αἶα Γ* 243.

de la terre, qui font pour ainsi dire corps avec le substantif, car elles l'accompagnent toujours, alors même qu'elles sont en désaccord avec le reste de la phrase, à notre point de vue moderne; ainsi lorsque les Phéaciens dansent ou que les Grecs s'asseyent sur la *terre nourricière*[1]. Dans les seize exemples de cette expression l'épithète est inutile ou superflue; pour *ζείδωρος ἄρουρα,* c'est le cas dans neuf exemples sur treize, et ainsi de suite. Il s'agit donc de locutions fort anciennes, figées, immuables. Pourtant le besoin de changement a fait naître aussi à côté d'elles d'autres expressions peu différentes de sens, telles que *γῆ πολυφόρβη, ἀπειρεσίη; δῖα χθών,* sans doute à l'imitation de *ἅλα δῖαν,* quand cet adjectif eut perdu son sens propre de *brillant* pour un sens plus vague, quelque chose comme *beau.* On trouve aussi *κελαινὴ χθών; ἐρίβωλον ἄρουραν* réminiscence de *Φθίην ἐριβώλακα,* Pthie riche en guérets. Puis avec ellipse de *γῆ, τραφερήν τε καὶ ὑγρήν* « la terre et l'onde[2]. » Dans des passages de date récente, l'épithète semble choisie à dessein dans les locutions *γῆν ἐρεμνήν* « sombre » et *στυγερήν* « odieuse, » où il est question des ombres qui descendent sous la terre.

Le sol *οὖδας* a l'épithète *ἄσπετον* qu'on traduit par immense; peut-être signifie-t-elle « sans fond, » si elle vient de la racine *σεπ* suivre et non de *σεπ* dire[3].

Une épithète des pays, des champs est *πίων* gras, fertile, un terrain plat et uni (*λείῳ πεδίῳ, ἄροσις λείη*) est favorable à la production du froment (*πεδίου πυροφόροιο*). Le champ qu'Hephaestos représente sur le bouclier d'Achille[4] nous fait connaître les qualités d'un bon champ; c'est une jachère douce (*τρίπολον μαλακήν),* terrain gras, vaste, qui reçoit un troisième labour. Il est accompagné d'une belle vigne chargée de grappes et d'un grand pâturage.

[1] *ἐπὶ χθονὶ πουλυβοτείρῃ.* Z 213. — [2] Ξ 308. Comme *εὐφρόνη* la nuit, dans Hérodote. *ἡμέρα* viendrait-il de la racine d'*ἥμερος* doux? pour la formation cf. Brugmann II, p. 169-171. — [3] Autenrieth. — [4] Σ 549 sqq.

Si dans les épithètes que nous venons de voir le côté utilitaire occupe la plus grande place, ce n'est pas que le poète soit insensible aux beautés de la nature; il parle aussi des prés herbeux (*πίσεα ποιήεντα*), de beaux bosquets (*ἄλσεα καλά*) de forêts épaisses et profondes (*ὕλης πυκινῆς, βαθεῖα*), de bois ombreux (*δάσκιος ὕλη, νέμει σκιερῷ*). Il chante aussi les montagnes élevées (*ἀκρόπολα*), aux sommets escarpés (*ὀρέων αἰπεινὰ κάρηνα, παιπαλόεντα, αἰπύ*), blancs de neige (*λευκὰ κάρηνα, νιφόεντα*), avec leurs nombreux chaînons (*πολύπτυχος*) leurs ravins profonds (*βαθέα ἄγκεα*), leurs beaux vallons (*καλῇ βήσσῃ*). Une de leurs épithètes ordinaires est *σκιόεντα*, signifiant peut-être à l'origine[1] « qui projette de grandes ombres; » mais elle a pris ensuite celui d'ombreux, qui procure de l'ombre, d'où elle a passé au palais (*μέγαρα*).

Le poète mentionne l'Olympe et le Tmolos neigeux, l'Ida aux nombreuses sources (*πολυπίδακος* gén.), le Pélion au feuillage agité (*εἰνοσίφυλλον*). Il nous promène de la colline ardue (*αἰπεῖα κολώνη*), de l'immense rocher inaccessible même aux chèvres[2] (*πέτρας αἰγίλιπος περιμήκεος, πέτρη ἠλίβατος μεγάλη*), des cavernes profondes (*σπηὶ γλαφυρῷ, εὐρύ*), sombres (*ἠεροειδές*) à la plaine étendue (*σπιδέος πεδίοιο*). Il ne reste pas insensible aux charmes des ruisseaux (*καλὰ ῥέεθρα, κρουνὼ καλλιρρόω*), aux remous argentés (*δινήεντι, ἀργυροδίνης, βαθυδίνης*), des puissants cours d'eau (*ἐυρρεῖος ποταμοῖο, εὐρὺ ῥέοντος, ἰφθιμῶν ποταμῶν*). L'un d'eux porte même le titre de *κρείων Ἀχελῷος;* c'est probablement un emprunt à *ἐνοσίχθων;* un autre, celui de *διιπετής*, que l'on traduit par « tombé du ciel; » cependant le locatif *δι-* ne cadre pas avec cette interprétation, à moins que l'on n'admette une formation par analogie[3]; l'explication de Theil « formé de l'eau du ciel » est forcée.

L'Océan est aussi un fleuve considérable (*μέγα σθένος*

[1] Ce suffixe a le sens actif. Brugmann II, p. 561. — [2] C'est l'explication ancienne, mais douteuse, que nous donnons, faute de mieux. — [3] Cf. Brugmann II, p. 53.

ποταμοῖο Ὠκεανοῖο[1]) entourant la terre, et dont l'eau suit toujours le même cours (ἀψόρροος), lent et profond (ἀκαλαρρείταο βαθυρρόου). Le nom même est expliqué par Brugmann[2] comme « celui qui est situé autour » de la terre.

L'eau des ruisseaux est pure (ἀκήρατον), splendide (ἀγλαόν, sans doute aussi λευκῷ[3]); noire, c'est-à-dire sans couleur, transparente (κρήνη μελάνυδρος, ὕδωρ δνοφερόν).

Mais c'est la mer surtout avec ses aspects divers et changeants qui a reçu les épithètes les plus nombreuses et les plus variées. Elle est généralement désignée par le mot ἅλς, l'eau salée, accompagné de l'épithète δῖα que l'on traduisait par « divine[4]. » Ce sens a pu lui être donné plus tard par suite d'une confusion avec Διός, génitif de Ζεύς[5], mais tout en étant de même racine (διF) cet adjectif devait signifier brillant; le sens primitif de Zeus n'est pas ciel en général, mais ciel brillant, jour[6], d'où le latin *dies*, *interdiu*, et le grec εὔδιος εὐδία, ciel clair. Ce sens de « brillant » s'accorde parfaitement avec l'éclat de la mer sous le soleil de la Grèce; la même idée se retrouve dans γλαυκὴ θάλαττα « la mer brillante » imitée par Euripide dans γλαυκὴ Σελήνη. Enfin l'épithète de *divine* (rendue d'ailleurs par θεῖος) serait bien vague et peu significative pour cet élément qui joue un si grand rôle dans le monde homérique, et elle aurait été mieux appliquée à l'un des noms de la mer divinisés, Τηθύς ou Ἀμφιτρίτη. On pourrait objecter la locution δῖα χθών, si celle-ci n'était tout à fait isolée, et dans des passages récents, ce qui permet d'y voir une imitation de ἅλα δῖαν[7].

Une autre épithète fréquente de la mer, tout opposée à la précédente, est celle de πολιή « grise » appliquée d'abord à la mer non éclairée du soleil, puis devenue constante, en particulier dans la locution πολιὴν ἅλα τύπτον ἐρετμοῖς; ou bien

[1] Σ 607. — [2] II, p. 8, 182. — [3] Ψ 282. — [4] Crusius, Theil. Le Lex. Hom. donne *splendidus*. — [5] Cf. διοτρεφής et διογενής. — [6] Brugmann II, p. 451, 564. — [7] Ξ 347 et Ω 532.

faut-il en voir l'origine dans l'écume blanchâtre que soulèvent les rames en frappant l'eau? en tous cas dans les poèmes homériques elle est fixée par l'usage. Nous rencontrons également souvent la locution *ἁλὸς ἀτρυγέτοιο*, toujours au génitif; le sens devait s'en être perdu de bonne heure, car les scholiastes l'expliquent des façons les plus diverses, fondées sur des étymologies fantaisistes[1]; on peut hésiter entre « infertile » et « infatigable, » jusqu'à ce qu'on ait trouvé une étymologie satisfaisante. Cette épithète ne se retrouve que rarement avec le mot *αἰθήρ*, l'atmosphère, mais ce peut être par pure imitation[2]. Il y a encore *ἅλα βαθεῖαν, μαρμαρέην, πορφυρέην;* il est difficile d'expliquer l'origine de ces deux dernières, nous y voyons une adaptation arbitraire d'adjectifs dont le sens propre s'était peu à peu effacé.

Le synonyme *θάλασσα* présente les épithètes de *πολυφλοίσβοιο* « bruissante, » *ἠχήεσσα* « retentissante, » *ἀθέσφατος* « immense[3], » *πολυβενθής* « profonde » et *εὐρύπορος* « aux larges voies. » Cette dernière, par un hasard bizarre, ne s'applique pas au troisième nom de la mer, *πόντος*, proprement le « chemin[4], » qui en possède un grand nombre d'autres : couleur de vin (*οἴνοπα*), de feu (*αἴθοπα,* une fois, épithète ordinaire du vin), vaporeuse et par suite obscure (*ἠεροειδέα*), violette (*ἰοειδέα,* couleur de la fleur) ; une fois noire (*μείλανι*), dans un passage récent[5]; sans bornes (*ἀπείρονα, ἀπείριτον*[6]), vaste (*εὐρέα*) couverte de vagues (*κυμαίνοντα*), agitée (*πολυκλύστῳ*), aux grands monstres (*μεγακήτεα*) et enfin poissonneuse (*ἰχθυόεντα*), bien que les gens ne mangeassent de poisson que par nécessité, comme l'a relevé Aristarque.

On trouve enfin les expressions *μέγα λαῖτμα* (avec ou sans *θαλάσσης*) le grand gouffre, redoutable et pénible (*δεινὸν ἀργα-*

[1] *ἄκαρπος* Etym. M.; *ἄτρυτος*, invictus Hérodien ; *ἀκαταπόνητος* Schol. et Ebeling. — [2] Serait-ce peut-être un ancien mot composé, datant de l'époque indo-européenne? Cf. Brugmann II, p. 8 et 13. L'étymologie de Curtius n'est pas admissible phonétiquement. — [3] Etymologie obscure. — [4] Curt. Et. 349. — [5] *Ω* 79. — [6] Une fois *κ* 195.

λεόν τε) ; les larges dos de la mer (*εὐρέα νῶτα θαλάσσης*), le vaste sein de la mer (*εὐρέα κόλπον, δεινοὺς κόλπους*), la grande mer *πέλαγος μέγα*. *Θάλασσα* est suivie une fois [1] de *πόντου Ἰκαρίοιο* en apposition et *πόντος ἁλός* « l'étendue de la mer » se trouve aussi une fois [2].

On peut citer encore les « chemins humides » (*ὑγρὰ κέλευθα*) ou poissonneux (*ἰχθυόεντα*, par imitation de *πόντον*) ; la mer était restée un chemin pour les Grecs. L'Hellespont a reçu quelques-unes des épithètes de la mer (*ἀπείρων, ἰχθυόεντα*) ; il a en plus celle d'« étendu » (*πλατύς*) et d'*ἀγάρροος*, empruntée à l'Océan.

Les vagues prêtent par leur variété à de nombreux qualificatifs : grandes (*μακρά*), bruyantes, voûtées, crêtées d'écume (*παφλάζοντα, κυρτὰ, φαληριόωντα*), gonflées (*τροφόεντα, τρόφι, ἀνεμοτρεφές*), sombres (*μέλαν, κέλαινον*), empourprées (*πορφύρεον*) [3], bouillonnantes (*κυκώμενον*), violentes (*πηγῷ*), sourdes (*κωφῷ*). Enfin les flots sont fatigants (*ἀλεγεινά, χαλεπά*) ; c'est une des rares épithètes de la mer qui ait un sens subjectif.

En rapport avec la mer nous voyons les caps élancés (*πρώονες ἄκροι*), la falaise élevée (*ἀκτὴ ὑψηλή*), retentissante (*ἐριδούπων*), le rivage battu des flots (*ἠίονας κυματοπλῆγας*), le golfe, le port profond (*βαθὺς κόλπος, λιμὴν πολυβενθής*), sûr (*εὔορμος*), asile des vaisseaux (*ναύλοχος*).

Le ciel n'occupe pas une aussi grande place dans la nature chez Homère; il présente certaines analogies avec la mer et reçoit quelques-unes de ses épithètes. Le ciel est vaste (*οὐρανὸν εὐρύν*), rien n'y arrête le regard ; il n'est pourtant pas sans bornes, comme la terre, il est recouvert d'une voûte qui l'enclôt, au delà de l'éther immense (*ἄσπετος, ἀτρύγετος*), région de la lumière perpétuelle (*αἰθέρα δῖαν*), du ciel pur qui resplendit toujours au-dessus des nuages qui se traînent dans

[1] *Β* 146. — [2] *Φ* 59. — [3] D'autres prennent *πορφύρεον* dans le sens de *sombre*. V. Lex. Hom. Cf. *Ξ* 16.

la couche inférieure (*ἀήρ*). C'est cette conception qui vaut au ciel les qualificatifs de ciel d'airain (*χάλκεος, πολύχαλκος*) et de fer (*σιδήρεος*) ; il possède encore l'épithète constante d'étoilé (*ἀστερόεντα*), même en plein jour. Le ciel est souvent joint à l'Olympe (*μέγας οὐρανὸς Οὔλυμπός τε*) qui se confond parfois avec lui ; de là vient peut-être l'épithète *αἰγλήεντα* resplendissant, à moins qu'elle ne provienne de sa calotte de neige qui brille au loin ; les autres épithètes sont celles d'une montagne (*πολυδειράς,* aux nombreuses crêtes, *αἰπύς, ἀγάννιφος*).

L'éclat du soleil, de la lune et des astres donne seul lieu à des épithètes [1] : *ἠέλιος φαέθων* le soleil qui éclaire, *ἄστρα ἀριπρέπεα,* les étoiles très belles, c'est-à-dire très brillantes ; *ἀστὴρ λαμπρός, παμφαίνων ; φαεινὴν σελήνην,* la lune claire ; *πλήθουσαν,* la pleine lune. Une seule exception serait *οὔλιος ἀστήρ,* « astre funeste, » si la traduction traditionnelle est exacte. (Lex. Hom.)

La nuit est un phénomène mystérieux, malgré sa régularité, attribué à la volonté des dieux, mais pas encore divinisé sauf dans quelques passages récents [2]. L'épithète ordinaire est *ἀμβροσίη,* immortelle, parce qu'elle reparaît toujours ; c'est sans doute cette épithète qui contribua à la faire diviniser ; puis naturellement *μέλαινα,* noire, avec les synonymes *ὀρφναίη, ἐρεβέννη.* Elle inspire une certaine terreur [3], qui se traduit par les mots *κακή, ὀλοή, δυσκηδέα.* Elle reçoit deux fois les épithètes réunies de *θοὴν διὰ νύκτα μέλαιναν* [4] ; *θοή* semble se rapporter au cours des astres durant la nuit [5]. L'obscurité *κνέφας*) est généralement sans épithète, sauf deux fois celle *δ'ἱερόν,* comme son contraire *ἦμαρ ;* le sens en est vague, nous y reviendrons plus loin. Le soir est sombre (*μέλας ἕσπερος*).

Nous avons déjà vu les épithètes de l'aurore divinisée [6]. Le jour, chose singulière, n'en a pas sauf le *ἱερόν* cité ; il devait

[1] *ἀκάμαντα* *Σ* 484 est emprunté au feu infatigable (*ἀκάματον πῦρ*). — [2] *Ξ* 78. — [3] Cf. *νυκτὶ ἐοικώς* d'Apollon. *A* 47. — [4] *K* 394, 468. *νυκτὶ θοῇ* *M* 463. — [5] Cf. *μετὰ δ'ἄστρα βεβήκει* *μ* 312. — [6] P. 45.

donc représenter pour les Grecs une idée absolument simple. Il n'en prend qu'au figuré, avec le sens de date, dans les locutions *νόστιμον ἦμαρ*, *δούλιον ἦμαρ*, *μόρσιμον ἦμαρ*, et une fois dans le sens de journée *ἤματα αἱματόεντα* [1].

Ni le jour, ni le mois n'en ont, comme unités de durée ; l'année (*ἐνιαυτός* « le temps qui revient à son point de départ ») a celle de *τελέσφορος* « qui s'achève, forme un cycle complet. »

Les nuages donnent de l'ombre (*σκιόεντα*), ils sont sombres, noirs (*κυανέη νεφέλη*, *νεφέων ἐρεβεννῶν*). Ceux qui servent aux dieux à dérober des objets à la vue des hommes sont aussi qualifiés de *καλή*, *χρυσείη*, *πορφυρέη* et même *δ' ἄρρηκτον νέφος* [2] ; c'est un signe caractéristique de certaines parties récentes que ce goût du poète pour les épithètes empruntées à d'autres mots pour faire du nouveau.

Les vents sont qualifiés de sifflants (*λιγέων ἀνέμων*), de violents (*ἀργαλέων*, *δυσαής*, *ἀζαής*). Certains d'entre eux ont leur épithète particulière ; le Boréas prend naissance dans l'éther froid (*αἰθρηγενής*), le Notos est violent (*ἀργεστᾶο*, *rapidus*), le Zéphyros est impétueux (*δυσαής*), souffle comme il faut [3] et amène la pluie (*ἀκραής μέγας αἰὲν ἔφυδρος*) [4], mugissant sur la mer couleur de vin (*κελάδοντ' ἐπὶ οἴνοπα πόντον*) [5]. La brise est favorable (*ἴκμενος οὖρος*), inoffensive (*ἀπήμων*), sifflante (*λιγύς*) ; on trouve aussi la tempête funeste (*χαλεπὴ θύελλα*), le noir tourbillon (*ἐρημνῇ λαίλαπι*).

La foudre est éblouissante (*ἀργῆτα κεραυνόν*), c'est un tison ardent (*αἰθόμενον δαλόν*) [6]. Le tonnerre est redoutable (*δεινὴν βροντήν*).

[1] *I* 326. — [2] *Y* 158. — [3] ἄκρως, comme il faut, Lex. Hom. — [4] *ξ* 458. — [5] *β* 42. — [6] *N* 320.

CHAPITRE IV

Epithètes des produits de la civilisation; des animaux.

La civilisation homérique est déjà avancée[1]; elle est le produit d'un développement lent, dont nous chercherons à marquer certaines étapes à l'aide des différentes épithètes qui se rapportent à des objets d'un usage courant.

Il ne reste aucune trace de vie nomade; les constructions primitives formées de troncs, de branchage et de gazon ne servent plus que d'abris temporaires aux Grecs devant Troie; les fermes mêmes sont solidement construites et fermées (*πυκινὸς δόμος*). Il semble pourtant qu'un vieux souvenir du temps où l'on habitait les grottes se soit perpétué dans les récits de la grotte de Calypso[2] ou de l'antre du Cyclope[3], peut-être aussi de la grotte des Nymphes à Ithaque[4].

Les Grecs ont déjà appris à apprécier le confort des villes bien bâties (*ἐύδμητος, ἐυκτίμενος, ἐύκτιτος*), agréables à habiter (*ἐρατεινή, ἐπήρατον, ἐὺ ναιομένην εὖ ναιετάωσα*), munies de remparts (*πυργοῖς ἀραρυῖα, εὐτειχής*), avec de larges rues (*εὐρυάγυια*). La crainte des invasions et les guerres fréquentes ont obligé les peuples à construire les villes sur des hauteurs (Mycènes, Tirynthe, l'acropole d'Athènes, Ilios), d'où les

[1] V. Helbig, p. 515. — [2] ε 57. — [3] ι 180. — [4] ν 103.

épithètes de *αἰπύ, αἰπεινή*, située sur une hauteur ; cela fait comprendre celle δ'*ἠνεμόεσσα*, exposée aux vents. Plus tard, on apprécie les avantages du voisinage de la mer (*ἀγχίαλος, ἔφαλος*), d'une plage sablonneuse (*ἠμαθόεις*) qui rend l'abordage facile. D'autres épithètes sont tirées de la nature du sol ou de ses productions : *πετρήεσσα, ἀργινόεις, λευκή, κλωμακόεσσα* (en terrasses), *τρηχεῖα, δυσχείμερος* (âpre) ; riche en vignes, en froment, en herbe, en fleurs (*πολυστάφυλος, ἀμπελόεις, πολύπυρος, ἀνθεμόεις, ποιήεις*) ; en chevaux, en brebis, en or (*εὔπωλος, πολύμηλον, πολύχρυσος*). Plusieurs villes sont vastes (*εὐρεῖα*), avec de larges places de danse (*εὐρύχορος*). Thèbes est célèbre par ses sept portes (*ἑπτάπυλος*). Lacédémone est creuse (*κοιλή, κητώεσσα*).

Les villes sont sous la protection des divinités dont elles renferment les sanctuaires; de là viennent les qualificatifs *ἱερή, ζαθέη, ἠγαθεή*, mais une seule fois *δῖα* [1], qui ne se trouve qu'avec *Ἦλις* [2]. Ilios en particulier est très souvent accompagnée de l'adjectif *ἱρή*. Il y est question du temple d'Athéné; mais en général il ne nous est parlé que d'autels consacrés à une divinité et l'on n'élevait des temples de feuillage que lors des fêtes [4]; cependant l'usage de temples est encore attesté dans deux autres passages [5].

Les maisons, surtout celles des princes, ont sans doute comme épithète la plus ancienne, celle de *ποιητός*, fait de main d'homme, par opposition aux antres creux des Nymphes et du Cyclope ou des repaires des bêtes fauves.

Les maisons des princes qui nous sont décrites sont grandes, avec un toit élevé (*ὑψερεφὲς μέγα δῶμα*) confortables (*εὖ ναιετάοντα*); les grandes salles sont ombreuses (*μέγαρα σκιόεντα*). Elles produisent un effet imposant (*δώματα καλά, κλυτά, ἀγάκλυτα, ἀρίγνωτα*). Les soubassements sont parfois recouverts de plaques d'airain, de là l'épithète *χαλκοβατὲς δῶ*

[1] *δῖαν Ἀρίσβην*, dans une énumération *B* 836. — [2] *ν* 275, *B* 615, *Λ* 698. — [3] *Z* 269. — [4] Ameis, Anhang ad *Α* 39. — [5] *E* 448, *ζ* 10.

« à base d'airain, » les *χάλκεοι τοῖχοι*[1], *ἐνώπια παμφανόωντα*. La maison elle-même est en bois[2] d'où les épithètes *δόμος εὔπηκτος, πυκινός, μέγαρον εὔπηκτον; τέγεος πύκα ποιητοῖο*. Le seuil est poli (*οὐδος ξεστός*), de pierre, de bronze ou de bois (*λάινος, χάλκεος, μελίνου, δρυίνου*). Les baraques (*κλισιαί*) étaient exclusivement en bois et n'avaient que l'épithète *εὔπηκτος* (ou *εὔτυκτος*).

Devant la maison s'étendait une cour entourée d'une haute clôture (*αὐλὴ ὑψηλή, βαθεῖα, εὐερκής*), avec des portiques sonores (*αἰθούσης ἐριδούπου*). Les portes de la maison étaient à deux battants (*δίκλιδες*), solidement ajustées (*πυκινῶς ἀραρυῖαι*), garnies de métal (*φαειναί*). A l'intérieur de hautes colonnes (*κίονες ὑψόσ' ἔχοντες, κιόνα μακρήν*) supportaient les poutres de sapin (*εἰλάτιναι δόκοι*); on montait à l'étage supérieur enduit de peinture (*ὑπερώια σιγαλόεντα*) par le grand escalier (*κλίμακα μακρήν, ὑψηλήν*). Le sol était fait d'une sorte de bétonnage (*τυκτὸν δάπεδον*).

Dans le mobilier l'épithète la plus fréquente est celle de bien poli (*εὔξεστος, εὔξοος*), qualité très appréciée semble-t-il, car l'épithète subsiste même avec d'autres plus élégantes (*τράπεζαν καλὴν κυανόπεζαν εὔξοον*[3]). Une autre, commune à plusieurs meubles est celle d'« artistement fait » (*δαιδάλεος, πολυδαίδαλος*). Elle est intéressante parce qu'elle indique déjà ce goût du beau qui se développa si merveilleusement sur le sol hellénique; il semble pourtant que le goût de l'utile, du confort l'ait précédé, ce qui est naturel; les nombreux qualificatifs en *εὐ-* en font foi, ceux commençant par *καλλι-* sont moins nombreux. On trouve pour plusieurs de ces mots indifféremment l'un ou l'autre composé[4], sans doute pour des raisons de quantité. Toutes ces épithètes indiquent une civilisation assez avancée, mais leur présence même indique

[1] *η* 86. — [2] Cf. Schliemann, Tirynthe. — [3] *Λ* 629. — [4] *ἐύτριχες ἵπποι* *Ψ* 13, 301, 351; *καλλίτριχες* *Ε* 323 et passim. *ἐυπλόκαμος* et *καλλιπλόκαμος*, *ἐύζωνος* et *καλλίζωνος*, *ἠύκομος* et *καλλίκομος*, etc.

que les perfectionnements étaient encore assez récents pour qu'on en sentît encore le prix.

Une épithète fréquente des chaises (*θρόνοι*) est « aux clous d'argent » (*ἀργυρόηλος*) qui nous indique que ce procédé de décoration, utilisé d'abord pour les armes, avait rencontré de la faveur ; à citer encore *δαιδαλέου, φαεινοῦ* et *φαεινῷ σιγαλοέντι* brillant, luisant, probablement par l'application d'un enduit ; il est difficile de dire en quoi consistaient les ornements du *κλισμὸν ποικίλον;* ils étaient peut-être de métal comme ceux des chars (*ποικίλα χαλκῷ*).

Les meubles qui ont l'épithète *ἐύξεστος* sont la table, le siège, la baignoire, la caisse, la mangeoire, le siège du char et la voiture. *Τράπεζα* n'a ce qualificatif que dans la formule *παρὰ δὲ ξεστὴν ἐτάνυσσε τράπεζαν* [1] ; le mot *λέχος* lit est souvent accompagné de l'épithète *τρητός* percé, qu'on explique de diverses manières [2] « percés à jour » ou « munis de trous pour les sangles. » On trouve aussi *πυκινός* solide et *δινωτός* tourné ; de même *κλισίην δινωτὴν ἐλέφαντι καὶ ἀργύρῳ* « un canapé aux pieds tournés ornés d'ivoire et d'argent [3]. »

Parmi les produits de l'industrie humaine, deux catégories jouent un rôle important dans la poésie homérique : les vaisseaux d'un côté, les outils et surtout les armes de l'autre. Ces deux derniers mots *ὅπλα* et *τεύχεα* signifient proprement outils, ustensiles [4], venant de *τεύχω* fabriquer et probablement de la racine *ΣΕΠ* suivre, s'occuper de ; ils n'ont pris le sens, devenu plus tard ordinaire, d'armes que moyennant l'adjonction du qualificatif *ἀρήια* (plus tard *πολεμήια*) « outils d'Arès » ou de combat. On trouve de même dans Virgile *Cerealia arma*, outils de Cérès, mortier et pilon ; l'épithète est devenue nécessaire pour rendre à *arma* son sens général et primitif d'outils.

Les vaisseaux occupent une place considérable dans les

[1] Ameis ad ψ 198. — [2] Helbig, p. 158, note, estime que l'on n'a pas encore d'explication satisfaisante de cet adjectif. — [3] Cf. ψ 200. — [4] Agrès ξ 346 et passim.

temps héroïques de la Grèce; c'est grâce à eux que ses belliqueux habitants s'en vont piller au loin (*περόωσι μέγα λαῖτμα θαλάσσης*) les terres fertiles d'autres peuples, de l'Egypte surtout, où les *Danaou* et les *Akhayawashas* figurent dans les inscriptions comme envahisseurs. C'est aussi un des objets qui possèdent le plus d'épithètes constantes. On sent que les Hellènes se sont attachés [1] à ces frêles constructions sur lesquelles ils risquaient souvent leur vie (*παρθέμενοι ψυχάς* [2]); le navire, pour eux, marche et court comme un être vivant (*ἡ δ' ἔθεε; νηὸς ἰούσης*), ils lui prêtent même des joues rouges (*μιλτοπάρῃοι, φοινικοπάρῃοι*), comme plus tard il est question des *ὀφθαλμοὶ νεῶν*.

Parmi les plus anciennes épithètes relevons d'abord celles de *γλαφυραί* et *κοιλαί*, creux. On comprend qu'un progrès comme celui du remplacement des radeaux (*σχεδίης πολυδέσμου* ε 33) sur lesquels les premiers Hellènes passèrent l'Hellespont à une époque reculée, par des navires véritables, imités des Phéniciens, ait laissé une trace durable dans le langage. Les vaisseaux étaient peints en noir avec du goudron [3], pour préserver le bois de la pourriture, ce qui valut aux vaisseaux l'épithète de « noirs » (*μέλαιναι*), la couleur sombre de la carène ressortant d'autant plus par le contraste avec les voiles blanches (*ἱστια λευκά*).

Ce sont ensuite les qualités nautiques des navires qui sont mises en relief. Ils sont faits de bonnes planches (*ἐύσσελμοι*), munis de bons bancs (*ἐύζυγοι*); ils sont rapides (*θοαί, ὠκεῖαι, ὠκύποροι*), capables de traverser la grande mer (*ποντοπόρος* [4]). *Θοαὶ* et *ὠκεῖαι* ne semblent pas absolument synonymes; au moins sont-ils employés une fois ensemble [5]; le premier marque peut-être le mouvement rapide, l'autre la prompte

[1] Helbig, p. 511, 514, note, exagère en parlant de la répulsion des Ioniens pour la navigation; cf. ι 125 où l'on parle des services rendus par les navires pour coloniser. — [2] ι 225. — [3] Cf. *μελάντερον ἠύτε πίσσα* Δ 277. — [4] Cf. un transatlantique, — [5] η 34.

arrivée au but, ou, pour parler le langage de la linguistique contemporaine ils sont l'un *duratif* et l'autre *terminatif*[1].

A leur forme sont empruntés les adjectifs *ἐΐσαι*, égaux, c'est-à-dire symétriques, *ἀμφιέλισσαι* que nous tenons pour synonyme de *κορωνίδες*, recourbés aux deux extrémités[2], *πολυκλήϊδες*, « aux nombreuses chevilles » (*κληΐς*, contre laquelle la rame trouve son point d'appui ; il faut donc renoncer à traduire *ἐπὶ κληῖσι καθῖζον*, s'assirent sur les bancs[3]). Puis *κυανόπρωρος* (ou *-ρειος* Od.), à la proue noire, *μεγακήτει* à la grande panse, *πολύζυγος* aux nombreux bancs; *ἐπήρετμος* et *δολιχήρετμος* aux longues rames, *εὔπρυμνος* à la bonne poupe, *εὐεργής* bien construit *ὠκύαλος* rapide sur mer.

Quelquefois deux épithètes se trouvent réunies, surtout *μέλαινα* qui fait presque corps avec *νηῦς*, ainsi *μεγακήτει νηὶ μελαίνῃ*, *θοῇς παρὰ νηὸς ἐίσης*. Une seule fois se trouve une accumulation d'adjectifs qui trahit une origine relativement récente : *πρυμνῆς νεὸς ποντοπόροιο καλῆς ὠκυάλου*[4].

Avant de passer aux armes proprement dites, il faut dire un mot des chars. Il semblerait difficile qu'ils aient pu jouer le rôle important qui leur est attribué par les poèmes homériques, si les monuments figurés ne nous les présentaient fréquemment[5] et si nous ne savions que leur usage s'est maintenu assez longtemps, à Chypre surtout. Il se peut que leur importance ait été un peu exagérée par l'imagination des poètes sous l'influence de l'Orient, Syrie et Egypte, où ils furent d'un usage courant. On a cherché aussi à démontrer la possibilité du voyage en char de Télémaque et du fils de Nestor de Pylos à Lacédémone, qui passait jadis pour impossible. Il reste néanmoins un fait assez fort contre l'usage étendu des chars de guerre, c'est l'absence presque absolue d'épithètes pour eux, ce qui contraste avec la richesse que nous venons de constater pour les vaisseaux. La seule un

[1] Delbrück, Vergl. Syntax. — [2] Ce point est prouvé par Helbig p. 200. — [3] *β* 419, v. Lex. Hom. — [4] *ο* 704. — [5] Helbig, p. 161 sqq.

peu caractéristique est celle de *κολλητός*, fait de pièces ajustées, appliquée à *ἅρματα* et à *δίφρος;* puis *ποικίλα*, avec ou sans *χαλκῷ*, se rapportant à la décoration des chars au moyen de plaques ou d'ornements de bronze[1], usage qui subsista longtemps.

D'autres adjectifs comme *θοόν*, *εὔξοον*, *κάμπυλα*, *εὔτροχον* sont isolés ; *βοήθοον*[2] et *ἱερῷ*[3] sont quelque peu étranges.

Les armes en général sont désignées par les trois mots *τεύχεα*, *ὅπλα* et *ἔντεα*. Nous avons déjà dit un mot du premier[4] ; *ὅπλα* s'emploie très rarement dans le sens d'armes[5] et n'a que l'épithète *δεινοῖσι*. Il a généralement le sens d'agrès d'un vaisseau ; et les verbes qui en sont dérivés *ὁπλέω*, *ὁπλίζω* n'ont guère que le sens de *préparer*. Pour *s'armer* on dit *θωρήσσομαι*, *κορύσσομαι*, mettre sa cuirasse, son casque. *Ὅπλα* pour signifier *outils* prend l'épithète *χαλκήια*[6]. Le verbe *τεύχω* a toujours le sens de fabriquer, préparer. Le troisième mot *ἔντεα* devait s'appliquer proprement à la cuirasse, si l'étymologie des anciens *ἐντός* est exacte : « la pièce de l'armure dans laquelle on entre. » On pourrait objecter que le verbe *ἐντύνομαι* ne se trouve qu'avec le sens de préparer[7], mais cette objection ne serait qu'apparente, car cet emploi pourrait s'expliquer par l'équation inconsciente et approximative : *τεύχεα : τεύχω* : : *ἐντύνομαι* : *ἔντεα*, c'est-à-dire que *τεύχω* parent de *τεύχεα* armes, ayant le sens de préparer, on aurait étendu ce sens à *ἐντύνομαι*, parent de *ἔντεα* devenu synonyme de *τεύχεα*[8]. Du reste *ἔντεα* peut n'avoir rien de commun avec *ἐντός*, les dérivés de celui-ci, *ἔντερα* = *intestina*, désignant *ce qui est dedans*, le contenu, non le contenant; enfin ce mot *ἔντεα* se dit aussi, et c'est peut-être son sens primitif, des vêtements, bien qu'il ne se rencontre ainsi que dans la *Dolonie ;* ainsi[9] Agamemnon met une tunique, des

[1] Ibid. p. 166. — [2] *P* 481. — [3] *δίφρῳ* *P* 464. — [4] p. 92. — [5] *κ* 254. — [6] *Σ* 400. — [7] *δαῖτα*, un repas, comme *τεύχω*. — [8] Cf. en français paresseux, paresser, et lambin, lambiner. — [9] *K* 21.

sandales et une peau de lion, ce qui est rendu plus loin [1] par *ἔντεα καλά*. Ménélas l'apostrophe par un : *Τίφθ' οὕτως... κορύσσεαι;* qui pourrait faire croire qu'Agamemnon a mis une armure sur ses vêtements *κατὰ τὸ σιωπώμενον*, mais il vaut mieux le prendre dans le sens d'*équiper*. Le sens d'« armes » pour *ἔντεα* se trouve un peu plus loin [2]; les *ἔντεα ποικίλα* — à remarquer l'épithète — de Nestor sont énumérées ainsi : *Ἀσπὶς καὶ δύο δοῦρε, φαεινή τε τρυφάλεια... ζωστήρ.*

Ἔντεα est devenu synonyme de *τεύχεα*, comme le montre la locution *ἔντεα ἀρήια* [3]; on trouve aussi *ἔντεα δαιτός*, les ustensiles du festin. De son côté *ὅπλα* s'emploie aussi avec *δῦναι* [4], comme *τεύχεα* [5], ce qui indique que les trois mots étaient devenus synonymes. La prose, suivant un phénomène connu, en a abandonné deux et c'est *ὅπλα* et ses dérivés qui l'ont emporté; la règle logique: un sens, un terme, a mis fin à l'abondance psychologique et poétique.

Les épithètes sont également communes aux deux premiers mots ; ce sont entre autres : *καλά* et *κλυτά, χάλκεα, χαλκήρεα, παμφαίνοντα, παμφανόωντα, ποικίλα* (*χαλκῷ*), *μαρμαίροντα ; δαιδάλεα, πελώρια* seulement avec *ἔντεα*.

L'arme la plus ancienne paraît avoir été la lance, ainsi que la flèche ; les nombreuses pointes de silex de l'âge de pierre en font foi : Il ne reste aucune trace d'un souvenir de cette époque ; la période homérique se trouve à la fin de l'époque du bronze, si l'on peut appliquer ce terme, exact pour les lacustres de nos contrées, à un état de civilisation où l'or et l'argent, — les fouilles de Schliemann et de bien d'autres archéologues [6] ont démontré qu'il n'y avait pas là d'hyperbole poétique, — occupent une place considérable comme métaux utiles, et où le fer apparaît déjà, comme métal de luxe, il est vrai, sauf dans certains passages d'origine récente [7].

[1] *K* 34. — [2] *Ibid.* 76. — [3] *Ibid.* 407. — [4] *ὅπλοισιν ἔνι δεινοῖσιν ἐδύτην* *K* 254. — [5] *Δ* 122. — [6] Voir les preuves détaillées dans Helbig. — [7] Cf. *X* 826 sqq.

Toutefois un des noms de la lance *δόρυ*, apparenté à *δρῦς*, chêne, nous reporte à une époque où cette arme ne se composait que d'une hampe de bois pointue ; *δόρυ* ne se trouve qu'une fois pour désigner du bois sur plante (*δένδρον*), le fameux palmier de Délos, sans doute à cause de sa tige élancée. A part cela, ce mot a si bien pris le sens de lance, que, pour désigner une pièce de bois il faut en général une épithète comme *νήιον* : « une pièce de bois destinée à un navire, » ou *μακρά* : « de grandes pièces de bois. » Cependant le cheval de bois est appelé *ἵππος δουράτεος* et même *κοῖλον δόρυ* (collectif)[1]. Il ne s'est maintenu dans la langue classique que dans le sens de lance (*δορυφόρος*, etc.) ; il l'a même emporté sur le mot *ἔγχος* (*ἐγχείη*) dont l'étymologie est obscure, et qui semble désigner proprement, comme *αἰχμή*, *le fer* de la lance[2] ; *ἐγχείη* serait alors la hampe de bois destinée à recevoir l'*ἔγχος*[3].

L'addition de la pointe de métal à la hampe de bois est rappelée par la locution *ἀκαχμένον ὀξέι χαλκῷ* « appointie d'airain tranchant, » c'est-à-dire munie d'une pointe tranchante en airain. C'est la locution qui nous paraît être la plus ancienne ; par abréviation on se mit à dire simplement *ἀκαχμένον*[4] ; puis *χαλκήρης* et *χάλκεος*. Enfin plus tard encore naquit une locution *δοῦρε δύω, κεκορυθμένα χαλκῷ*, « deux lances *casquées* d'airain, » formule qui doit dater du moment où *κορύσσεσθαι* comme *θωρήσσεσθαι*, avaient déjà pris le sens général d'armer, équiper, munir. Parmi les autres épithètes citons *δολιχόσκιον* (*ἔγχος*) « à la grande ombre, » *μακρά, ὄβριμον, μέγα, φαεινόν, ἀμφιγύοισι,* « tranchant des deux côtés[5]. » Les autres épithètes isolées sont *ὀξυόεντα, ὀξύ, δολιχόν, ἐύξοον, πελώριον, χαλκοβαρές, παμφανόωντα, ἑνδεκά-*

[1] θ 507. — [2] En prose *λόγχη* ; cf. Xén. An. VII, 4, 15 *μίαν λόγχην ἔχοντες*, au lieu des deux usuelles. — [3] Cf. *στειλειή*, le manche. — [4] Cf. *ποικίλα* avec ou sans *χαλκῷ*. — [5] Voir Lex. Hom. Helbig hésite entre les deux sens : à deux pointes, ou tranchant des deux côtés.

πηχυ, ἄλκιμον; nous y voyons un effet de la tendance à varier les épithètes, qui se fait sentir dans plusieurs parties des poèmes homériques; *ὀξυόεν* est même formé d'une façon insolite, le suffixe *-εις* ne s'ajoutant guère qu'à des substantifs. Nous retrouvons également la tendance à accumuler les épithètes dans les expressions : *ἄλκιμον ἔγχος* | *βριθύ, μέγα, στιβαρόν* [1], à laquelle s'ajoute encore parfois : *τῷ δάμνησι στίχας ἀνδρῶν* [2], ou *κεκορυθμένον* [3]; nous en rapprochons les suivantes [4] : *ξυστὸν μέγα ναύμαχον, κολλητὸν βλήτροισι, δυωκαιεικοσίπηχυ,* « une grande perche marine, renforcée de garnitures, de 22 coudées de longueur, » et *ξυστὰ ναύμαχα κολλήεντα, κατὰ στόμα εἱμένα χαλκῷ,* « des perches marines garnies de métal, recouvertes d'airain à leur pointe [5]. » On trouve la variante *ἐγχεῖαι μακραί* dans le chant *Π*, puis *αἰχμὴ χαλκείη*, la partie pour le tout; *ξυστὸν χαλκῆρες* [6] signifie proprement « un manche poli muni d'airain [7]. »

La hampe de la lance était souvent de frêne (*μείλινον*) ; de là l'emploi du substantif *μελίη* dans le sens de lance : *μελίη Πηλιάς, δεινή, εὔχαλκος, ἰθυπτίων* « qui vole droit au but. » Le chant *Χ* renferme à lui seul trois épithètes nouvelles de *μελίη* : *χαλκοβάρεια* « rendue pesante par l'airain » (probablement épithète du casque), *χαλκογλώχινος* (épithète de la flèche, imitée de *τριγλώχινος* [8]) et *εὐήκεος* (gén.) « pointue ; » on peut encore citer comme épithètes d'origine récente : *πανόψιον ἔγχος* [9], « vu de tous, » *ἀνεμότρεφες* (épithète de *δένδρον*) « vigoureux (?) [10] » *ταμεσίχροας* (*ἐγχειάς*).

Le nombre des épithètes de la flèche, assez considérable pour le rôle secondaire et souvent peu estimé que joue cette arme dans les batailles homériques, nous paraît dû à l'ancienneté de son emploi : c'est l'arme d'Apollon et d'Héraklès;

[1] *Τ* 378. — [2] *α* 100. — [3] *π* 802. — [4] *Ο* 677. — [5] *Ο* 389. — [6] *Δ* 469. — [7] Cf. *ἄκοντες εὔξεστοι*, des javelots bien polis. — [8] C'était la forme habituelle des fers de flèche. Voir Helbig, p. 436. — [9] *Φ* 397. — [10] Elle a beaucoup embarrassé les interprètes, v. Lex. Hom.

mais elle a dû céder le pas, comme la massue, à d'autres armes depuis les progrès réalisés dans la fabrication des armes défensives et offensives. Il est à remarquer que sa forme prêtait peu à l'emploi d'épithètes descriptives qui sont plus à leur place pour la cuirasse et le casque décorés et ornés.

Les épithètes de *βέλος*, terme général pour projectile, et plus usité que *ἰός*, flèche, se rapportent à la pointe pénétrante, à son effet douloureux, à sa rapidité.

Au premier sens se rattache l'adjectif *ὀξύ* « pénétrant » qui se dit aussi bien de la pointe (*δόρυ*) que du tranchant (*ξίφος, πέλεκυς*). Du reste cette épithète prend peu à peu le sens figuré de *vif, violent*, comme l'indique la métaphore *ὀδυναὶ ὀξεῖαι; ἄχος ὀξύ; ὀξὺ βέλος* en parlant d'une douleur lancinante. Pour son synonyme *πικρός* le dictionnaire d'Autenrieth donne le sens d'aigu, pointu; sans vouloir contester que cela a pu être le sens primitif, nous croyons qu'il faut déjà prendre ce terme au figuré dans la locution *πικρὸς ὀιστός* (*πικρὰ βέλεμνα*), mais non pas au sens d'*amer*, métaphore empruntée au goût, peu précise et déplacée dans le cas particulier, mais à celui de *cuisant* (piquant ayant déjà un sens spécial dans notre langue). Le même sens se retrouve dans le composé *πικρόγαμος*. Nous rattacherons au même sens les composés *ἐχεπευκής*[1] « qui contient quelque chose de piquant, » et *ὀξὺ βέλος περιπευκές*[2].

Le sens de ces adjectifs est éclairé par le vers[3] : *ἰὸς ἀβλὴς πτερόεις μελαινάων ἕρμ' ὀδυνάων* « un trait neuf, ailé, porteur de noires douleurs. » C'est dans le même ordre d'idées qu'ils sont qualifiés d'*ὠκύμοροι* « qui donnent rapidement la mort, » adjectif détourné de son sens ancien qui est « dont la mort (le destin) est rapide. »

Les flèches sont encore rapides (*ταχὺς ἰός, βέλος ὠκύ, ὠκὺν ὀιστόν, θοόν* une fois), nombreuses (*ταρφέες, θαμὰ θρώσκοντες*).

[1] *spitzig*, Autenrieth. — [2] Cf. *πολύπικρος* π 255, très amer au figuré. — [3] Δ 117

On peut hésiter sur le sens de *πτερόεντα* qui peut signifier « munis de plumes, » ou « ailés » c'est-à-dire volant comme s'ils avaient des ailes; nous penchons pour le second sens à cause de la locution *ἔπεα πτερόεντα,* où il est seul admissible. Pour les épithètes *πολύστονος, στονόεντα* il est certain que dans plusieurs cas elles ont un sens figuré, « qui fait gémir; » on peut se demander si dans notre cas elles auraient conservé le sens physique de « sifflant, » « bruyant » comme *ἀγάστονος Ἀμφιτρίτη;* il est possible qu'il en fût ainsi au début, mais le sens figuré dut s'établir peu à peu sous l'influence d'autres épithètes, de *πικρός* en particulier.

On trouve deux fois *ἰῷ τριγλώχινι,* « la flèche à triple arête, » vieille épithète des flèches d'Héraklès; elle est sans doute imitée dans *τανυγλώχινες ὀιστοί* [1]. Celles de *χαλκοβαρής* et de *χαλκήρης* rappellent le premier emploi du métal pour faire des pointes de flèche.

Aux seuls traits d'Apollon ou d'Artémis s'applique l'épithète *ἀγανοῖς* « doux, » sans douleur, pour indiquer une mort sans souffrance, par insolation, attribuée à ces divinités [2]; le choix même de cette épithète confirme notre interprétation de *πικρός.*

L'arc porte les épithètes de recourbé (*κάμπυλα, παλίντονα*), bien poli (*εὔξοα*), solide (*κρατεροῖο βιοῖο*).

Les épithètes de l'épée indiquent déjà un produit perfectionné; à côté de celle de tranchante (*ὀξύ*) qui donne la note utilitaire, nous trouvons souvent celle de *ἀργυρόηλος* « orné de clous d'argent » qui nous révèle un certain goût artistique, un penchant pour les belles armes (*τεύχεα καλά*). Les autres qualificatifs se rapportent au métal de l'épée ou à ses dimensions (*χάλκεον, πάγχαλκον, μέγα, τανύηκες*); la locution *μέγα τε στιβαρόν τε* est empruntée à la lance. On a encore *φάσγανον ἄμφηκες,* glaive à deux tranchants, ou *χάλκεον ἀμφοτέρωθεν ἀκαχμένον,* aiguisé des deux côtés, ce qui pourrait faire croire

[1] *Θ* 297. — [2] Cf. *θ* 478.

qu'il ne l'était généralement que d'un seul; nous préférons y voir une amplification de l'épithète à une époque où l'on trouva *ἄορ ὀξύ* trop simple.

Le glaive thrace (*Θρηίκιον*[1]) apparaît déjà comme une arme spéciale; la poignée en est quelquefois d'argent (*κώπη ἀργυρέη*, à moins que ce ne soit une abréviation pour *ἀργυρόηλος*, comme *δόρυ χάλκεον*); cela explique l'adjectif *κωπήεντα* « munis d'une (belle) poignée. »

La gaîne est quelquefois d'argent, le baudrier de cuir bien taillé (*ἐυτμήτῳ*) ou même d'or (garni d'or?[2]).

Le métal de l'arme est souvent employé pour cette dernière et l'airain tranchant (*ὀξέι χαλκῷ*) désigne aussi bien la lance que le sabre; outre les épithètes (*ὀξύ, ταναήκει, ταμεσίχροα*), il possède en propre celle de *νηλής*, sans pitié, cruel (*νη, ἔλεος*), qui s'explique par une sorte de personnification du métal. Enfin s'il désigne la cuirasse ou le casque il prend les qualificatifs de *αἶθοψ* et *νῶροψ*.

La cuirasse est assez vite devenue la pièce essentielle de l'armure, à en juger par l'expression *θωρήσσεσθαι*, mettre son armure, s'armer. Ses épithètes sont assez nombreuses : *πολυδαίδαλον, δαιδάλεον* ornementée; *ποικίλον ἀστερόεντα* (une fois) décorée d'étoiles, *πυκινός*, joignant bien, solide; *γυάλοισιν ἀρήροτα* munie de pièces bombées, *παναίολον* toute brillante, *νεόσμηκτον* fraîchement polie; *λαμπρόν* brillante, *γανόωντες*, au brillant éclat; elles sont peu caractéristiques sauf la première, dont la cuirasse d'Agamemnon est un bel exemple; les monuments figurés la confirment pleinement[3]. On trouve aussi, d'une façon isolée, *χάλκεος, φαεινότερον πυρὸς αὐγῆς, κραταιγύαλον*, « aux fortes plaques; » ces épithètes trahissent une origine récente. Cette absence d'épithète constante pour un mot d'un usage fréquent, dans l'Iliade tout au moins, paraît indiquer que son usage ne remontait pas très haut. On trouve parfois *χίτωνα χάλκεον*[4] qui paraît être une ancienne

[1] *Ψ* 807. — [2] *Λ* 31. — [3] Helbig, p. 490. — [4] Cf. *χαλκοχίτωνες*, épithète des Achéens.

appellation de la cuirasse plutôt que désigner une espèce spéciale, une cotte de mailles par exemple. On trouve plusieurs fois le nom du métal seul dans la locution *νηλέι χαλκῷ*.

Les deux autres pièces principales de l'armure le casque et le bouclier sont plus riches en épithètes caractéristiques.

Le casque porte différents noms : *κυνέη*, *πήληξ*, *κόρυς*. L'étymologie du premier est obscure. Nous avons peine à accepter celle de « peau de chien » que nous a léguée l'antiquité[1]; ce n'est pas que nous contestions que le premier casque des Grecs ait pu être fait de la dépouille d'un animal sauvage, comme chez les Germains, fait dont il reste probablement une trace dans la peau de lion d'Héraklès; Agamemnon revêt aussi une peau de lion comme manteau, Ménélas une peau de panthère et Dolon une peau de loup; il est vrai que le fait n'est cité que dans la *Dolonie* qui a ses particularités; mais nous ne voyons aucun motif quelconque de penser à une peau de chien; si le casque était de cuir, il devait être de cuir de bœuf, comme le bouclier; on trouve du reste *κυνέη ταυρείη*, *ῥινοῦ ποιητή*; mais le qualificatif *χαλκήρης* indique une garniture de métal. Ce devait être l'habitude, l'exception est marquée par *πάγχαλκος*. Sont-ce ces plaques qui portent le nom de *φάλος* et de *φάληρον?* Il est difficile de trancher la question; il semble plutôt que ces mots ne s'appliquent guère qu'à *κόρυς*[2]; ils ont donné l'épithète *τρυφάλεια*[3], devenue elle-même substantif (*φαεινὴ τρυφάλεια*); *τετράφαλος* et *τετραφάληρος* ont probablement le même sens, mais ont été refaits à une époque où l'on ne sentait plus la parenté de *τρυ-* avec *τέσσαρες*.

Nous voyons aussi un ressouvenir des coiffures formées de

[1] Helbig, p. 375, l'adopte pourtant, mais ses motifs ne sont pas concluants; Goebel rattache ce mot à la racine de *cav -us*, *κόF-ιλος*. La *κυνέη κτιδέη* de Dolon (*K* 335) doit être une sorte de bonnet fourré. — [2] Apparenté à *κράνος*, *κάρη*, tête. — [3] De *πτρυ* venant de *qtru*, équivalent du latin *quadrupes* comme *τράπεζα* de *πτραπεζα*, v. Brugmann.

la dépouille des bêtes fauves dans l'emploi des cimiers, rappelant les cornes de bœuf, ou les défenses de sanglier [1], et de crinières. On peut se demander toutefois si ces ornements n'appartenaient pas plutôt à des armes de luxe et d'apparat qu'à celles de combat; le sens très pratique des Grecs nous le ferait croire volontiers [2].

Les monuments figurés offrent, il est vrai, en grand nombre de ces casques ornés de cimiers, mais on n'a retrouvé que des exemplaires qui en sont dépourvus et qui figurent aussi souvent sur les peintures de vases [3].

Les principales épithètes sont : *κυνέη χαλκήρης, εὔτυκτος, χαλκοπάρηος* « aux joues de bronze ; » cette dernière caractérise bien ces casques qui n'avaient des ouvertures que pour les yeux et la bouche [3]. Puis *ἱπποδασείας, ἵππουρις*, orné d'une crinière, ou d'une queue de cheval ; *ἐπὶ κροταφοῖς ἀραρυῖαν*, « bien adaptée aux tempes, » au moyen d'une garniture de cuir, sans doute, car la forme de ces casques ne permettait guère de les faire sur mesure.

Le vers *E* 744 *ἀμφίφαλον κυνέην τετραφάληρον χρυσείην ἑκατὸν πολίων πρυλέεσσ' ἀραρυῖαν* semble avoir voulu réunir le plus possible d'épithètes ; la seconde partie n'a pas encore trouvé d'explication plausible, elle renferme probablement une faute ancienne. Nous y voyons une imitation d'autres passages dûe à un poète qui combinait des mots, au lieu de décrire des objets, comme c'est le cas par exemple pour l'armure d'Agamemnon [4]; *ἀμφίφαλος* et *τετραφάληρος* semblent faire double emploi, et ne sont pas les épithètes habituelles de *κυνέη*, quoiqu'elles se retrouvent ailleurs [5]; d'autre part on a aussi *κυνέην ἄφαλόν τε καὶ ἄλλοφον* [6]. La fin du vers *ἑκατὸν πολίων πρυλέεσσ' ἀραρυῖαν* est expliquée par « assez grand pour (couvrir) les gue riers de 100 villes » exagération peu compré-

[1] Cf. *K* 263. — [2] Cf. *K* 42 et 258. — Helbig en admet la réalité, mais ses illustrations prouvent plutôt le contraire. — [3] Helbig, p. 376-377. — [4] *Λ* 24, cf. Helbig, p. 491. — [5] *I* 42, *M* 384. — [6] *K* 258.

hensible, même après le cri d'Arès, comparé à celui de dix mille hommes. Les anciens [1] en avaient une autre « orné (des dessins) de guerriers de 100 villes » amenée probablement par les longues descriptions du bouclier d'Achille [2] ; *ἀραρυῖα* ne peut pas signifier orné ; il signifie ou bien « adapté à » (*κροταφοῖς ἀραρυῖαν, παλάμηφιν ἀρήρει*) ou « muni de » (*κνημῖδας ἐπισφυρίοις ἀραρυίας*), mais jamais, « orné, décoré, » sens pour lequel il ne manque pas d'autres mots (*δαιδάλεος, ποικίλος*). L'expression tout entière nous paraît imitée de la description de l'égide [3] : *Αἰγίδ' ἔχουσ' ἐρίτιμον, ἀγήραον, ἀθανάτην τε | τῆς ἑκατὸν θύσανοι παγχρύσεοι ἠερέθοντο, | πάντες ἐυπλεκέες, ἑκατόμβοιος δὲ ἕκαστος.*

Les épithètes de *κόρυς* se rapportent au métal dont le casque est fait (*χαλκείη, χαλκοπάρῃος, χαλκήρης*), à son éclat (*λαμπρή, φαεινή, παμφανόωσαν ; λαμπρὸν γανόωσαι* [4], *παναίθῃσι* [5], *λαμπομενάων* [6] sont d'origine récente). Il est décoré (*καλὴν δαιδαλέην*), orné d'une crinière ou d'une queue de cheval (*ἱπποδάσεια, ἱππόκομος, ἵππουρις*). Les épithètes *τρυφάλεια* et *αὐλῶπις* « pourvu de trous de visière [7] » sont devenues des substantifs à leur tour (*αὐλῶπις τρυφάλεια, τρίπτυχος αὐλῶπις*).

Πήληξ pourrait bien être aussi une ancienne épithète ; ce mot (*πήληκα ἱππόκομον*) [8] se dit du même casque que *αὐλῶπις τρυφάλεια. Στεφάνη* (*χαλκείη, ἐύχαλκος, χαλκοβάρεια*) semble désigner un casque avec une visière circulaire [9].

Le bouclier (*ἀσπίς, σάκος* sans différence appréciable de sens) a reçu de nombreuses épithètes, qui se rapportent à sa fabrication, à son éclat, à son emploi. Il est fait de plusieurs couches de cuir (*ῥινοῖσι πυκινήν, ἑπταβοείην, τετραθέλυμνον*), recouvertes d'airain poli (*χαλκῷ πάμφαινον*) Delà les qualificatifs *τετυγμένον, πύκα ποιητοῖο* opposé au cuir simple, *βοῦς*. Dans un passage [10], la manière de combattre des héros grecs nous rappelle celle des guerriers assyriens, dont l'un tient le

[1] Hentze ad loc. — [2] *Σ* 479 sqq. — [3] *B* 447. — [4] *T* 359. — [5] *Ξ* 372. — [6] *N* 341.
[7] Helbig, p. 377, note. — [8] *Π* 797. 795. — [9] Cf. Helbig, p. 396. — [10] *Θ* 267.

grand bouclier, parapet mobile, derrière lequel se réfugie son compagnon dès qu'il est menacé [1].

En général il s'agit d'une arme plus portative, suspendue au cou par un baudrier qui permet de la faire passer devant ou derrière [2]. Si la forme assyrienne ou égyptienne [3] est la plus ancienne, un changement considérable nous est indiqué par l'épithète constante de *παντόσ' ἐίση* « égal de tous les côtés » c'est-à-dire rond. On trouve aussi *εὐκύκλους* [4]; *δινωτήν* « fait au tour, » se dit proprement du rebord métallique qui le garnissait [5]. Une variété plus grande était l'*ἀσπίς ἀμφιβρότη*, qu'on rend ordinairement par « couvrant l'homme des deux côtés. » On rencontre aussi *κρατερή, φαεινή, πολυδαίδαλον*; puis *ὀμφαλόεσσαι* « munis de boucles » comme disait l'ancien français, c'est-à-dire de *bosses* ou de *pointes*; de là le mot *bouclier*, qui, épithète à l'origine de l'*écu* (*scutum*), a évincé le substantif.

Le même fait s'est produit en grec pour l'adjectif *βοείη*, employé comme substantif *M* 296 (*βοείας θαμειάς*)[6]. Enfin par synecdoque le mot *βοῦς* a pris le sens de la peau de bœuf et par suite celui de bouclier, quand il est accompagné d'un adjectif indiquant une préparation artificielle (*τυκτῇσι, ἀζαλέην, αὔας, ἐῢ ποιητάων, αὔῃσι στερεῇσι*).

Nous trouvons plusieurs épithètes réunies dans le vers *Λ* 32 : *ἀμφιβρότην, πολυδαίδαλον ἀσπίδα θοῦριν* ou *M* 295 : *παντόσ' ἐίσην καλὴν χαλκείην ἐξήλατον* (recouvert d'airain étendu au marteau).

Pour *σάκος* l'on rencontre des épithètes un peu différentes : *μέγα τε στιβαρόν τε; εὐρύ; χαλκήρεσι; καλὸν δαιδάλεον ποικίλον, παναίολον* (miroitant) : *δεινῷ σμερδαλέῳ;* le fait que *ποικίλον* accompagne *δαιδάλεον*, provient sans doute d'une accumula-

[1] V. Autenrieth, p. 346. — [2] *Λ* 545 et 593 *σάκε' ὤμοισι κλίναντες*. — [3] Cf. Xén. An. I, 8, 9 *ποδήρεσι ξυλίναις ἀσπίσι* et *Θ* 616 *ἀσπίδα ποδηνεκέα ἕρκος ἀκόντων*. — [4] Cf. Helbig, p. 403. — [5] Cf. le bouclier d'Agamemnon *Λ* 32 sqq. — [6] *βοείας ἀσπίδας* *M* 426.

tion artificielle d'épithètes de même sens et pas d'une différence de sens entre les deux mots.

Les jambières (*κνημῖδες*) sont toujours accompagnées de la formule *καλὰς ἀργυρέοισιν ἐπισφυρίοις ἀραρυίας*, munies d'un rebord d'argent au cou de pied.

Parmi les épithètes des outils et des ustensiles nous relevons les suivantes, intéressantes par quelque côté : *πέλεκυν χάλκεον* hache de bronze, *ἀμφοτέρωθεν ἀκαχμένον* aiguisée des deux côtés; *εὐποίητον πυράγρην* des pinces à feu bien faites. Les mots *πηκτὸν ἄροτρον*, charrue faite de pièces rapportées, nous rappellent un progrès apporté à la fabrication de cet utile instrument [1].

Les Grecs aimaient les objets de ménage brillants : *αἴθωνας λέβητας*, chaudrons flamboyants, *κρητὴρ φαεινός*. Les coupes sont d'or, *χρύσεια ἄλεισα, κύπελλα, δέπαα* ; l'épithète *δέπας ἀμφικύπελλον*, qui a donné beaucoup de mal aux anciens, est maintenant expliquée d'une façon satisfaisante par Helbig, comme signifiant « coupe à deux anses, » bien que l'étymologie qu'il propose ne soit peut-être pas certaine [2]. Le cratère est quelquefois d'argent *κρητῆρα πανάργυρον ἀνθεμόεντα*, décoré de dessins de fleurs. On connaît la formule de l'Odyssée : verser de l'eau d'une aiguière d'or au-dessus d'un bassin d'argent (*προχόῳ καλῇ χρυσείῃ ὑπὲρ ἀργυρέοιο λέβητος*). Il est à remarquer que la plupart des épithètes attribuées par Homère aux objets ont pu être vérifiées sur ceux qu'on a retiré des fouilles et correspondent ainsi à la réalité ; elles sont descriptives et le poète les a tirées des choses qu'il avait sous les yeux [3].

Nous trouvons souvent avec les ustensiles les épithètes, certainement anciennes, de *ποιητός* et *τετυγμένος* fabriqué, par opposition à des ustensiles plus grossiers que fournissait

[1] V. Hentze, anh. ad *K* 351. — [2] *κώπη*, poignée, p. 474. — [3] Cela réduit à néant une mauvaise plaisanterie de Dünzter qui prétendait que les poètes parlaient beaucoup d'or et d'argent parce qu'ils n'en voyaient que dans leurs vers !

la nature (coquilles, etc.) ou un art très rudimentaire (objets en bois, comme les ustensiles du cyclope [1]); ces épithètes remontent au delà de la période homérique, où la civilisation était déjà avancée. On trouve de même *εἵματα τετυγμένα*, *ἔργα γυναικῶν* opposés aux vêtements de peaux. Nous avons vu *δέπας, κρητῆρα τετυγμένον ; τρίπους ποιητός, στρόφος ἀορτήρ ; τυκτὸν δάπεδον*, sol artificiel, sorte de béton ; *ξεστοῖς λίθοισι ; ἄγγεα τετυγμένα*. De même pour les vêtements : *ἐσθῆτα ὑφαντήν, ὑφαντὰ εἵματα*.

Peu à peu ces locutions ne se comprirent plus, et l'on ajouta l'adverbe *ἐύ* qui servit ainsi à former de nombreuses épithètes : *ἐυποιητός, ἐύτυκτος, ἐυεργής, ἐύννητος* (bien filé), *ἐύγναμπτος* à côté de *γναμπτός, ἐύτρητος* et *τρητός, ἐύπλεκτος* et *πλεκτός, ἐύτμητος, ἐυστρεφής* et *ἐύστρεπτος, εὐκαμπής* et même *πήρην ἐυπλείην* [2], une besace bien pleine. Ces locutions à leur tour donnèrent naissance à d'autres comme *ἐύτροχος, ἐύκυκλος* (aux bonnes roues), *ἐύχαλκος* (= *χάλκεος*), *ἐύξοος*.

Parmi les productions naturelles nous relèverons seulement quelques points. Le feu, *πῦρ*, a reçu plusieurs épithètes : *κηλέῳ* (avec synizèse à la fin du vers sauf *Θ* 744 *κηλείῳ*, qui semble une imitation du doublet *χρυσέῳ, χρυσείῳ*) « brûlant, » de la racine de *κάω, ἀκάματον*, infatigable ; *μαλερῷ*, dévorant ; *λαμπετόωντα*, flamboyant ; *θεσπιδαές*, allumé divinement (?) [3] ; *αἰθομένοιο* « allumé » s'est dit primitivement du feu qui couve sous la cendre et ne donne de la flamme que si l'on souffle dessus. Ces différentes épithètes sont du reste constantes et s'emploient sans avoir égard à la situation. Les ravages du feu sont marqués par les adjectifs *δήιον* « qui détruit, ennemi, » *ἀίδηλον*, destructeur, expliqué par le scholiaste par *ἀφανίζον* et *ὀλοόν*.

Parmi les métaux, l'or est précieux *τιμῆντα*, facile à travailler *ἐυεργής*. L'argent n'a pas d'épithète. Le fer est grisâtre (*πολιός*), une fois violet (*ἰόεντα*) ; il exige beaucoup de

[1] *ι* 223. — [2] *ρ* 467. — [3] Lex. Hom.

travail (*πολύκμητος*, opposé à *ἐνεργής*). On trouve quelquefois *αἴθωνι ;* cette épithète étonne, car elle a généralement le sens « couleur de feu, roux » et se dit du bœuf. Il faut admettre que ce mot avait déjà pris le sens plus vague de « aux reflets métalliques; » car il n'est pas possible de penser à la rouille, qui n'est pas luisante.

L'airain est couleur de feu (*αἶθοψ*) ou étincelant (*νῶροψ, ἤνοπι*) ; on trouve aussi une fois *ἔρυθρον*, rouge, *φαεινός* et *θεσπέσιος* ; nous ne pouvons expliquer ce mot que par la tendance à employer à tort et à travers certaines épithètes obscures. Nous avons vu plus haut[1] que le métal s'emploie souvent par métonymie pour les armes qui en sont faites; il prend alors les épithètes appropriées d'*ὀξύς, ταμεσίχρως*, qui coupe la peau, *ταναηκής*, allongé, *ἀτειρής*, inusable ; *αἴθοπι,* brillant comme le feu, *ψυχρός* froid et même *εὐήνορα* « courageux, » c'est-à-dire porté par des hommes courageux ou qui donne du courage à celui qui le porte, si même il faut y voir autre chose qu'un caprice poétique[2]. Nous trouvons enfin *νηλής* auquel nous donnerions plutôt le sens d'inflexible, rigide, que celui d'impitoyable, en admettant pour *ἐλεός* un sens physique à l'origine, quoiqu'il ne se retrouve pas dans les dérivés connus ; à moins qu'on n'admette que l'épithète se rapportait au fond au guerrier et non à l'arme, comme *εὐήνωρ*. Les épithètes de l'étain *ἑανοῦ* flexible, *νεοτεύκτου*, *φαεινοῦ* n'ont pas d'importance ; on ne sait du reste si le *κασσίτερος* était bien de l'étain[3].

L'ivoire porte le qualificatif de *πριστός*, scié ; il est probable que les Grecs ne le recevaient qu'en plaques, que l'on décorait souvent en pourpre, destinées à orner les meubles, les harnais ; d'autres expliquent *πριστοῦ ἐλέφαντος* par de la sciure d'ivoire.

Parmi les arbres il n'y a guère que le chêne qui ait une

[1] P. 101. — [2] Cf. cep. *μ* 19 où il s'agit d'un trépied. — [3] Voir la discussion approfondie de la question dans Helbig, p. 360 sqq.

épithète stable *δρῦς ὑψίκομος* « dont la chevelure est en haut » (aussi *ὑψικάρηνος*), qui caractérise surtout le chêne au milieu de la forêt. On trouve aussi *ἐλάτη οὐρανομήκης,* le sapin qui s'élance vers le ciel, *περιμήκετον*, immense ; *μακρῇσι πίτυσσι*, les grands pins ; *κέδρου εὐκεάτοιο*, le cèdre facile à fendre ; *εὐώδης κυπάρισσος*, le cyprès odorant (quand on le brûle), *ἰτέαι ὠλεσίκαρποι*, les saules qui perdent leur fruit. Parmi les arbres fruitiers : les pommiers aux fruits brillants *μηλέαι ἀγλαόκαρποι*, les figuiers doux *συκέαι γλυκεραί,* les oliviers luxuriants *ἐλαῖαι τηλεθόωσαι*.

Le vin joue un rôle assez considérable ; les épithètes sont : *αἴθοπα* couleur de feu, *ἔρυθρον* rouge, *μέλας* noir, foncé ; puis *ἡδύς*, *ἡδύποτος*, *μελιηδής* doux comme le miel et *μελίφρων* de même sens, composé d'après le précédent, et *εὔφρων* qui réjouit le cœur, formé par analogie de *μελίφρων*, car il devrait signifier « qui a le cœur gai. » D'autres épithètes appliquées à *οἶνος* par imitation sont *ἀθέσφατος* « indicible » (?), *εὐήνορα* « courageux » à expliquer comme *εὔφρων ; ἠλεός* insensé[1] ; enfin *ἐριστάφυλος,* riche en grappes, épithète qui devrait se rapporter à la vigne et qui prend le sens de « produit par de nombreuses grappes. »

Un synonyme *μέθυ*, la liqueur enivrante, a toujours l'épithète *ἡδύ* (à la fin du vers) ; une seule fois *γλυκερόν*, par imitation sans doute de *γάλα* ou de *μέλι*. L'épithète de *οἶνος, μελιηδής* s'est étendue aux mots *καρπὸς λώτοιο*, à la cire *κηρόν*, au froment *πυρός* et même à *ἄγρωστις* le chiendent, par suite de ce raisonnement inconscient : doux pour les mules comme le miel pour les hommes; enfin celles de *μελίφρων* et *γλυκερός* ont passé à *σῖτος* et *πυρός*.

L'huile est liquide *ὑγρόν*, le miel jaune (*μέλι χλωρόν*), le lait blanc (*γάλα λευκόν*).

Les animaux, surtout les animaux domestiques, ont vite

[1] Cf. fr. *rage aveugle*.

acquis chez les Grecs des épithètes par leur extérieur, leur cri, leur démarche, leurs habitudes.

Les bœufs et les vaches sont caractérisés par leur démarche tortueuse, *εἰλίποδας tourne-pieds ;* leur large front *εὐρυμετώπους*, leur pelage roux ou fauve *αἴθωνες, οἴνοπε*. L'épithète *ἕλικες* est obscure ; les anciens l'expliquaient par « enroulés, » c'est-à-dire « aux cornes tortues[1], » opposé à *ὀρθοκραιράων* « aux cornes droites ; » mais ce dernier pourrait plutôt être opposé à *ἔλαφος κεραός* « un cerf aux bois fourchus. » Certains modernes l'expliquent par « au poil luisant,» en rattachant ce mot à *σέλας*, mais cette étymologie n'est pas admissible phonétiquement. La traduction *noirs*[2] irait bien pour le sens, mais l'étymologie est douteuse. On trouve encore *ἐριμύκους*, mugissantes. On distingue les *βόες ἄγραυλοι*, vaches d'étable et les *βόες ἀγελαῖαι*, qui vont paître en troupeaux.

Les porcs qui couchent par terre, *χαμαιευνάδες*, sont gras (*σιαλοί*) ; ils ont aussi l'épithète *ἀργιόδοντες* « aux dents blanches, » qui se dit proprement des défenses du sanglier.

L'épithète ordinaire des moutons est « serrés » (*ἀδινὰ μῆλα*), c'est-à-dire qui marchent en troupe serrée, détail caractéristique pour ces animaux; elle s'applique aussi aux essaims d'abeilles et de mouches. Puis *ἴφια*, vigoureux, et *πίονα* gras. On trouve encore d'une façon isolée *ταναύποδα* « aux jambes grêles, » *ἄργυφα μῆλα, οἶες ἀργενναί,* brebis blanches, *καλλίτριχα;* les mâles ont la toison épaisse, *δασύμαλλοι*, *εἰρόποκοι; πηγεσίμαλλοι* de même sens, mais d'étymologie obscure; *ἰοδνεφὲς εἶρος ἔχοντες* « couverts de laine noire. »

Les chèvres n'ont guère que les qualificatifs *πίονας* et *μηκάδες* bèlantes ; leur humeur vagabonde a trouvé son expression dans la locution *αἰπόλια πλατέ' αἰγῶν,* troupeaux dispersés de chèvres (opposés à ceux de moutons).

[1] Cf. Hymne à Mercure, v. 192. *Βοῦς κεράεσσιν ἑλικτάς*. Helbig partage cette opinion, p. 200, note. — [2] Bergk dans Ameis Anh. ad *Α* 98.

Les chevaux jouissent de belles épithètes; on vante leur belle crinière (*εὔτριχες, καλλίτριχας*), leur port de tête (*ἐριαύχενες, ὑψήχεες*), leurs forts sabots (*κρατερώνυχες*), à côté de leur épithète constante *μώνυχες* solipèdes [1]; ils sont rapides *ὠκέες, ὠκύποδας, ποδώκεες*, lèvent les pieds pour marcher, *ἀερσίποδες*, formant contraste avec la démarche des vaches, caractérisée plus haut par *εἰλίποδας; χρυσάμπυκες* « à la courroie dorée [2] » rappelle la mode orientale de décorer les chevaux et leur harnachement [3]. On trouve encore, d'une façon isolée, *ξανθάς* « isabelle; » *αἴθωνες μεγάλοι* (empruntée aux bœufs); *ἀριπρέπεα* très beau, épithète de l'étoile; *πόδας αἰόλος* aux pieds mobiles paraît être d'origine récente, copié sur *κορυθαίολος* ou *μέσον αἰόλος*; de même *κυανοχαίτης* à la sombre crinière, épithète de Poséidon; *ἐρυσάρματας* « qui tirent les chars. » *Δίζυγες* attelés deux ensemble, a peut-être servi de modèle à *bīgae* (pour *bi-jŭgae*). Nous trouvons aussi des séries d'épithètes formant un vers entier :

λευκότεροι χιόνος, θείειν δ' ἀνέμοισιν ὁμοῖοι [4].
ὄτριχας, οἰετέας, σταφυλῇ ἐπὶ νῶτον ἐίσας [5]

« de même robe, de même âge, avec la même tache (grappe) sur le dos. »

Le merveilleux apparaît dans *χαλκόποδε* [6], *ἄμβροτοι, ὠκυπέτα χρυσέῃσιν ἐθείρῃσι κομόωντε* [7] « au vol rapide, à la crinière d'or; » *ὠκυπέτα* se dit proprement des oiseaux, mais cet emploi peut se justifier par la locution : *τὼ δ' οὐκ ἄκοντε πετέσθην;* dans *φόβον Ἄρεος φορέουσαι* qui semble signifier « portant la fuite dans la bataille, » *μήστωρε φόβοιο* « auteurs de la fuite, » qualificatif emprunté aux héros. Enfin *ἀεθλοφόρος* nous révèle la haute antiquité des courses de chars [8].

[1] Pour *σμώνυχες*, rac. *ΣΕΜ* et *ὄνυξ*, selon la belle étymologie de J. Wackernagel, qui a mis fin à tant d'explications fantaisistes. — [2] Helbig p. 198. — [3] Cf. *Δ* 141 *φοίνικι φαεινὸν... παρήιόν ἵππων* et *χρυσοχάλινος* Xén. An. I, 2, 27. — [4] *K* 437. — [5] *B* 765. — [6] *O* 41. — [7] Ib. 42. — [8] Cf. *Ψ* 272.

Les mulets sont caractérisés par leur endurance (*ταλάεργοι*), leurs forts sabots (*κρατερώνυχες*).

Les chiens sont rapides (*ταχέες, ἀργοί, πόδας ἀργοί, ἀργίποδας*), aboyeurs (*ὑλακόμωροι*), ont les dents blanches ou fortes (*ἀργιόδοντας, καρχαρόδοντας*).

Parmi les bêtes sauvages plusieurs ont l'épithète de « carnassiers » *ὠμοφάγοι, ὠμηστής;* celles du lion sont en outre : fauve (*αἴθων*), à la forte crinière (*ἠυγένειος*), dévastateur (*σίντης*). Celles de pernicieux (*ὀλοόφρων*), *καρτερόφρων, σθένει βλεμεαίνων*, fier de sa force [1] sont empruntées à l'homme.

Les oiseaux de proie se distinguent par leur vol élevé *ὑψιπέτης*), rapide (*ὠκύπτερος*), leurs larges ailes (*τανυπτερύγεσσι*), leurs serres et leur bec crochus (*γαμψώνυχες, ἀγκυλοχεῖλαι*).

Enfin le cerf est remarquable par ses bois (*ἔλαφος κέραος*) et le cygne par la longueur de son cou (*δουλιχοδείρης*).

[1] Lex. Hom.

CHAPITRE V

Développement de quelques épithètes.

Nous avons vu en commençant l'importance des épithètes dans la poésie épique, elles répondent au goût prononcé des Ioniens pour les descriptions, et, si elles sont issues surtout de la poésie religieuse, elles durent de bonne heure se répandre dans la poésie populaire; c'est à ce goût pour les tableaux qu'est dû aussi l'emploi si fréquent et si particulier des comparaisons homériques.

Mais les épithètes ne sont pas restées dans les poésies homériques ce qu'elles étaient au début; leur développement semble dirigé par deux principes. D'un côté on conserve les épithètes traditionnelles fixées par un long usage, devenues constantes, de l'autre on cherche à faire du nouveau, soit en imitant, soit en modifiant les anciennes; enfin dans les parties les plus récentes on constate une tendance soit à accumuler les épithètes, soit à les employer presque indifféremment avec toutes espèces de substantifs, une sorte de réaction contre la tradition. De là ces accouplements bizarres, souvent inexplicables et intraduisibles, caprices d'un style quasi-décadent.

Nous avons vu que, issue de la poésie religieuse d'une part et d'une poésie populaire et guerrière d'autre part, la

poésie épique possédait déjà au début une quantité considérable d'épithètes; certaines s'étaient déjà jointes d'une façon régulière à des substantifs. Ainsi l'on peut croire que l'épithète de *ναῦς*, *μέλαινα* qui indique une qualité visible au premier coup d'œil, en toute circonstance, ou *κορωνίδες* recourbés, remontent à une haute antiquité. Celle de *θοή*, qui court, rapide, qui exprime pour ainsi dire une qualité active, vivante et présuppose une sorte de personnification du vaisseau, doit être d'origine plus récente, et l'on comprend qu'elle ait pu s'ajouter au premier groupe, dans lequel l'adjectif n'avait plus qu'une importance secondaire, et cela dans un cas spécial. Puis à son tour *θοή* a perdu sa valeur et ne désigne plus un vaisseau déterminé ou même une catégorie de vaisseaux, mais devient l'épithète du vaisseau en général.

Etudions par exemple les diverses épithètes du mot *ναῦς* qui se rencontrent dans le chant *A*. Ce sont : v. 8 *θοάς*, 26 *κοίλῃσι*, 141 *μέλαιναν*, 170 *κορωνίσιν*, 300 *θοῇ παρὰ νηὶ μελαίνῃ*, 308 *θοήν*, 329 *μελαίνῃ*, 371 *θοάς*, 384 *θοῇ*, 421 *ὠκυπόροισιν*, 433 *μελαίνῃ*, 439 *ποντοπόροιο*, 485 *μέλαιναν*, 488 *ὠκυπόροισιν*. Il faut remarquer que dans ce chant les vaisseaux n'ont pas de rôle particulièrement important, comme dans tel chant de l'Odyssée, de sorte que l'emploi de ces épithètes indique bien un usage courant, indépendant du but ou du caprice du poète. *Κοίλῃσι*, *μέλαιναν*, *κορωνίσιν* sont descriptifs et primitifs; *θοή* paraît être le plus ancien des adjectifs indiquant une qualité active; restent *ποντοπόροιο* et *ὠκυπόροισιν;* le poète emploie l'un ou l'autre selon les besoins du vers, comme l'a bien fait observer Düntzer, mais ce n'est pas ce qui a donné naissance à ces deux épithètes différentes; la première en date paraît être *ποντοπόρος* « qui traverse la mer[1]. » Si l'on veut ajouter à ce qualificatif la notion de rapidité on peut le renforcer avec le thème *ὠκυ-* et l'on pourrait s'attendre à trouver **ὠκυποντοπόρος*; mais par suite

[1] Cf. un transatlantique.

d'une répulsion de la langue grecque pour des composés de trois membres[1] et d'une simplification psychologique nous ne trouvons que *ὠκύπορος*; cette formation était encore facilitée par des adjectifs comme *ὠκύροοος, ὠκυπέτης*. Cette simplification explique la formation de certains composés qui ne sont pas logiques, comme *ὠκύαλος* « rapide sur mer, » qui devrait être logiquement **ὠκυαλιπόρος* ou au moins *ἁλιώκης* comme *ποδώκης = πόδας ὠκύς*. Le pendant se trouve dans *ποδήνεμος*, qui équivaut à *πόδας ὠκὺς ἄνεμος ὥς*, lequel développa à sa suite *ἀελλόπος Ἶρις*[2].

Un autre exemple d'imitation illogique nous est fourni par certains composés dans lesquels un des termes est remplacé par un synonyme; mais avant de pénétrer dans des composés proprement dits ce phénomène s'est produit dans les locutions qui sont à la base des premiers. Prenons par exemple les deux adjectifs *ὠκύς* et *ταχύς* qui ont tous les deux le sens de « rapide. »

Le premier paraît être le plus ancien et se dire du mouvement en général : *ὠκὺς Ἀχιλλεύς, ὠκέες ἵπποι, νεῶν ὠκειάων*, et dans les composés : *ὠκύαλος, ὠκύμορος, ὠκυπέτης, ὠκύπους, ὠκύπτερος, ὠκύρροος, ποδώκης;* plusieurs de ces mots ont leur pendant dans les langues parentes[3].

Ταχύς, d'étymologie obscure[4], semble se dire surtout des pieds[5]; puis *ταχύς* a pris le sens de *ταχέας πόδας ἔχων* (*ταχύπους* ne se trouve pas dans Homère), d'où les locutions *Ὀιλῆος ταχὺς Αἴας* et le composé *ταχύπωλος = πώλους ταχέας* (= *ταχύποδας*) *ἔχων*. Mais on ne trouve pas d'autres composés; ce n'est que plus tard qu'on trouve *ταχυναυτεῖν, ὁδὸς ταχεῖα*, etc., à une époque où *ὠκύς* avait cessé de s'employer.

[1] Sauf le cas où l'un des trois est une préposition ou les adverbes *δυς* et *εὐ*, comme dans *ταχυμετάβολος, εὐμετάβολος, δυσδιεξίτητος*, ou un mot où la composition ne se voit plus comme *καλλικρήδεμνος, Δεσποσιοναῦται*. Cf. Brugmann II, p. 8. En sanscrit il n'y a pas de limite. — [2] *Θ* 409. Cf. en latin *mare velivolum* qui signifie *mare ubi velivolae naves navigant*. — [3] Brugmann II, p. 23. — [4] Celle citée par Curtius Gdz. p. 178 ne paraît pas admissible. — [5] Cf. *E* 885, *Z* 514, *ν* 262, etc.

Un échange semblable s'est produit dans les composés des synonymes *γλυκύς* et *ἡδύς*[1], *θυμός* et *φρήν*, et le mot *μέλι*. Ce dernier n'a pas d'épithète dans Homère (sauf *χλωρόν*, jaunâtre), mais la phrase : *τοῦ καὶ ἀπὸ γλώσσης μέλιτος γλυκίων ῥέεν αὐδή*[2] nous indique que *γλυκύς* était un des qualificatifs usuels de *μέλι*, et ne se retrouve pas dans les vers pour des raisons de métrique seulement; *ἡδύς* en était un autre, à en juger par le composé *μελιήδης*, « doux comme le miel. » A côté de celui-ci on trouve *θυμηδής*[3], « doux au cœur. » Pour rendre l'idée « doux au cœur comme du miel » on aurait dû dire **μελιηδύθυμος*, ou, en remplaçant *θυμός* par son siège supposé, **μελιηδύφρων*[4] ; mais, comme plus haut, ce composé a été réduit, dans le processus psychologique, à deux termes, sous la forme *μελίφρων*, absolument synonyme, du reste, de *μελιήδης* ou de *ἡδύς ;* ainsi nous le trouvons comme épithète de *οἶνος* (*Z* 264), qui est qualifié de *ἡδύς* (*β* 350), *ἡδύποτος* (*β* 340) ; de *πυρός*, froment (*Θ* 188), à côté de *μελιήδης* (*K* 569) ; de *ὕπνος* (*B* 34) à côté de *μελιήδης* (*τ* 551) ; dans ces deux derniers cas il s'emploie déjà au figuré. Comme composé analogue on trouve *γλυκύθυμος* (*Υ* 467) et plus tard *ἡδύφρων* (*Anthol.* 9, 525).

De même à une certaine époque on cherche à varier les composés ; ainsi pour les chiens on trouve *κύνες ἀργοί* (*A* 50) ; *πόδας ἀργοί* (*Σ* 578) ; *ἀργίποδας* (*Ω* 211). Les chevaux ont les épithètes *ὠκύποδες* et *ποδώκεες*, à côté de celle de *ὠκέες*, et plus tard, lorsque le merveilleux envahit l'épopée, celle de *χαλκόποδε* (*O* 41); celle de *μώνυχες* développe à sa suite *κρατερώνυχες*. De même *τανυγλώχιν* « à la longue languette, » (épithète fausse en réalité, car **γλωχις* désigne une *arête*, et l'on attendrait plutôt à la pointe effilée * *τανυαίχμης*) est formé à l'imitation de *τριγλώχιν* « à la triple arête, » vieille épithète des flèches d'Héraklès, épithète descriptive et conforme à la réalité[5], et

[1] *ὕπνος* *Δ* 136, *A* 160. — [2] *A* 429. — [3] *π* 289. — [4] Cf. *ἡδυμελίφθογγος* reforgé à une époque fort postérieure, *Anthol.* 9, 571 et *μελίγηρυν ὄπα* *μ* 187. — [5] V. Helbig, p. 438 et la figure 161.

de *τανύγλωσσος* « à la langue effilée, » épithète d'oiseaux de mer [1], ou de *τανύφυλλος* « à la feuille allongée, » épithète de l'olivier [2]. On a formé ensuite *χαλκογλώχιν*, qui ne se justifie pas davantage [3]. *Λιπαροπλόκαμος* [4] paraît être une modification de *ἐυπλόκαμος*, sous l'influence de *λιπαροκρήδεμνος* [5] ; car *λιπαρός* « oint » se dit des étoffes de lin, et du brillant des pieds oints d'huile, mais guère des cheveux parfumés [6].

Ces considérations nous portent à croire que la locution *δῖα γυναικῶν* est imitée de *δῖα θεάων*, et que le qualificatif *ἄναξ* a passé des dieux aux princes, surtout si le sens primitif est celui de « protecteur [7] ; » dans la suite on forma par un procédé semblable *κρείουσα γυναικῶν* (*Χ* 48) et *βασίλεια γυναικῶν* (*λ* 258).

Dans d'autres composés l'un des termes a peu à peu perdu de sa valeur ; ainsi *κελαινεφής*, épithète du ciel (*Ζεύς*), dont le second terme est certainement *νέφος* nuage, et le premier est inconnu, une fois devenu synonyme de *μέλας* a été transporté au sang (*Δ* 140) ; du composé *κυανοχαῖτα*, épithète exclusive de Poséidon on a tiré *χαῖται κυάνεαι* appliquée à Hector (*Χ* 402), puis *κυανέη νεφέλη* un nuage sombre (*Ε* 345) [8].

Le langage figuré a largement contribué à détourner les épithètes de leur emploi primitif. Ainsi la dureté, l'inflexibilité étant des qualités propres aux métaux, c'est à ces derniers qu'on a comparé le cœur dur et sans pitié ; de là les expressions : *θυμὸς σιδήρεος* [9], *σιδήρεον ἦτορ* [10], *χάλκεον ἦτορ* [11] ; elles ont passé ensuite à la voix *ὄψ* [12] et même à *ὕπνος*, pour désigner la mort *χάλκεος ὕπνος* [13] ; puis par imitation des métaux *ὕπνος* a reçu l'épithète de *νηλής* [14] ; de même *κραδίη ἀτειρής*, [15] *φωνή* [16] (*ἄρρηκτος* [17]). La contre-partie se trouve

[1] *ε* 66. — [2] *ν* 102. — [3] *Χ* 225. — [4] *ἅπ. εἰρ.* *Τ* 126. — [5] Cf. *λιπαρὴν καλύπτρην* *Χ* 406 et Helbig, p. 210. — [6] Cf. cep. Helbig, p. 311, note. — [7] V. plus haut, p. 28. — [8] Cependant ce dernier cas peut s'expliquer assez naturellement par le sens bleu, bleu foncé, noir qui est celui de *κύανεος*. — [9] *Χ* 357. — [10] *Ω* 205. — [11] *Β* 490. — [12] *Σ* 222, cf. *χαλκεόφωνος* *Ε* 785. — [13] *Λ* 241. — [14] *μ* 372. — [15] *Τ* 60. — [16] *Ν* 45. — [17] *Β* 490.

dans *νόημα γναμπτόν* « l'esprit flexible » dont l'épithète est empruntée aux membres (*γναμπτοῖσι μέλεσσιν*). Réciproquement une épithète du cœur *νηλής* impitoyable pourrait bien avoir passé à *χαλκός* (dans le sens d'*arme*).

Une autre cause de perturbation résulte de l'application à une partie isolée de l'épithète qui ne se rapporte proprement qu'au tout ; par exemple en parlant de Zeus le poète qualifie sa tête d'« immortelle » *κράατος ἀθανάτοιο, ἀμβρόσιαι χαῖται*[1]; de même *χερσὶν ἀθανάτῃσι*[2], *ἄμβροτον αἷμα θεοῖο*[3], et ces expressions en amènent un grand nombre d'autres : *χεῖρες θρασεῖαι, κρατὶ ἰφθίμῳ, μεγαλήτορα θυμόν* et même *πόδεσσιν ἐπισταμένοισι*[4], favorisé par celle d'*ἰδυίῃσι πραπίδεσσι*[5], qui flotte entre le sens propre et le sens figuré, ou encore par celles de *ψυχὰς ἰφθίμους ἡρώων*[6] ou de *ἰφθίμους κεφαλάς*[7].

On oublia bientôt la raison de ces combinaisons, et, le sens de certaines épithètes devenant plus vague à mesure que leur emploi s'étendait, on en vint à employer certaines épithètes à tort et à travers, pour varier ; de là viennent bon nombre de locutions inexplicables logiquement, qui ne reposent souvent que sur une trompeuse analogie, telles que *ὄβριμον ὕδωρ*[8], *μάστιξ θοή*[9], *ἄτη πυκινή*[10]; *ὄβριμος* signifie probablement pesant, puissant, sert d'épithète à Arès, Hector, Achille, pour marquer l'effet produit par leur impétuosité[11]; on comprend qu'elle ait été attribuée à la lance[12], à la pierre énorme qui sert de porte[13] au Cyclope, tandis qu'ici elle doit marquer la masse de l'eau qui se précipite ; *μάστιξ θοή* semble amené par *θοὸν ἅρμα*[14]; *ἄτη πυκινή* par *πυκινὴ βουλή*[15], *νόος*[16], *μήδεα*[17], d'où *πυκιμήδης* (α 438). *Ἄσπετος* soi-disant *infandus*, inexprimable[18] se dit de choses qui sont en grande quantité ; mais ce mot s'applique mal à la fureur des loups

[1] *Α* 530. — [2] *Π* 704. — [3] *Ε* 339. — [4] *Σ* 599. — [5] *Α* 609. — [6] *Α* 3. — [7] *Λ* 55. — [8] *Δ* 453. — [9] *Ρ* 430. — [10] *Ω* 480. — [11] On ne voit trop à quoi se rapporte cet adjectif dans *ὀβριμοπάτρη*; serait-ce une allusion à la lutte de Zeus contre les géants? *ὀβριμόεργος* se dit une fois d'Achille. *Χ* 418. — [12] *Γ* 357. — [13] *ι* 241. — [14] *Ρ* 458. — [15] *Β* 55. — [16] *Ο* 461. — [17] *Ω* 282. — [18] Lex. Hom.

ἄσπετος ἀλκή [1]. Le *νεκταρέου ἑανοῦ* d'Hélène est amené par le *πέπλος ἀμβρόσιος* d'Aphrodité [2]. Citons encore *βοῶν ἴφθιμα κάρηνα* (*Ψ* 260) ; *Ἀρείονα δῖον ἱ Ἀδμήτου ταχὺν ἵππον* (*Ψ* 347) ; *ὄμβρος ἀθέσφατος, ἄσπετος* (*Γ* 4, *Ν* 139) ; *ἵππεῦσι ποδώκεσι* (*Ψ* 262) ; *ἀγακλείτους πυλαώρους* (*Φ* 530), *σῖτος ἀθέσφατος* (*υ* 244), *ἀχλὺν θεσπεσίην* (*Υ* 341), *μενοεικέα ὕλην* (*Ψ* 139), imitation de *μενοεικέ' ἐδώδην, δαῖτα* (*Σ* 76, *Ι* 60) ; *νόστον μελιήδεα* (*λ* 100) ; *νηλεὲς ἦμαρ* (*θ* 525) ; *ἔριδα βαρεῖαν* (*Υ* 55) ; *σιδήρειος ὀρύμαγδος* (*Ρ* 424) ; *νήσοισι θοῇσι* (*ο* 299), peut-être d'après *νυκτὶ θοῇ ; ἀμύμονα νῆσον* (*μ* 261), *ἄντρον θεσπέσιον* (*ω* 6) ; *αἰγίδα θοῦριν, δεινήν, ἀμφιδάσειαν ἀριπρέπεα* (*Ο* 308), mélange bizarre d'épithètes diverses ; *οὐλόμενα τεύχεα* (*λ* 554) ; *ὀδόντες... πλεῖοι μέλανος θανάτοιο* (*μ* 91) ; *ἱστὸν ἀμαιμάκετον* (*ξ* 311).

Les animaux, surtout sauvages, sont souvent traités comme des êtres humains, dont ils reçoivent les qualificatifs: *σῦς οὔρεσιν ἀλκὶ πεποιθώς* (*Ν* 471); *σῦν ἀκάμαντα* (*Π* 823) ; *σῦς, ὕδρος ὀλοόφρων* (*Ρ* 21, *Β* 723) ; *μυίας... ἄγρια φῦλα* (*Τ* 30) ; *δῖον γένος... σῦν* (*Ι* 539). Même des objets inanimés sont dans le même cas : *νῆες ἀρχέκακοι* (*Ε* 64) ; *ὄχεα φλόγεα* (*Ε* 745) ; *Διὸς μάστιγι κακῇ* (*Ν* 812) ; *αἰγὶς ἐρίτιμος ἀγήρως, ἀθανάτη* (*Β* 449) ; *πικρὴν Αἴγυπτον* (*ρ* 448) ; *ἀμύμονος ἕρκεος* (*χ* 442) ; *θείου πύργου* (*Φ* 526) ; *θεῖον ἀγῶνα* (emplacement des jeux, *Σ* 376) ; *γαῖαν στυγερήν* (*υ* 81) ; *αἰγίδα φθισίμβροτον* (*χ* 297) ; *λᾶας ἀναιδής* (*λ* 598) ; *Ἀργὼ πᾶσι μέλουσα* (*μ* 70) comme *ὃς πᾶσι δόλοισιν ἀνθρώποισι μέλω* (*ι* 20).

Il y a entre autres plusieurs adjectifs d'étymologie obscure ou de sens peu clair que l'on employa assez vite avec toute sorte de substantifs ; nous venons de voir *ἀθέσφατος* [3], *θεσπέσιος, ἄσπετος, ἀμύμων*. Le premier se dit de la pluie, de la nuit, de la mer, du vin, du blé, des vaches ; le second [4] du chant, des sirènes, du piédestal (*βηλοῦ* *Α* 591) de Zeus, d'une caverne, d'un nuage, de la laine, de l'airain, etc.;

[1] *Π* 157. — [2] *Ε* 338. — [3] *οἷον οὐδ' ἂν θεὸς φατίσειεν*, Apoll. Lex. — [4] *Divinitus loquens* (?) d'après Curtius. 632.

ἄσπετος, indicible, immense est appliqué à la forêt, à l'eau, au sang, à l'éther, au cours d'un fleuve, au sol, à la pluie, au prix, à la gloire, au tumulte, aux cris, à la viande (*κρέα ἄσπετα*) etc. Enfin *ἀμύμων* se dit, à part les personnages, de la conduite (escorte) des dieux, du travail, projet ; de la danse, du cœur, de l'arc et même d'une île !

Voyons maintenant quelques adjectifs dont l'étymologie est claire, mais dont le sens s'est modifié notablement. L'adjectif verbal *κλυτός*, de la racine *kleu̯* signifie proprement « qu'on a entendu » et « dont on a entendu parler ; » il est à remarquer que le suffixe *-τός* dans Homère a généralement comme en latin le sens du participe passé et n'exprime pas la possibilité ; *κλυτός* est joint à Poséidon (*κλυτὸς ἐννοσίγαιος*, ε 422) ; serait-ce une vieille épithète du dieu du tremblement de terre que l'on entend gronder ? Cela paraît peu probable, car cette épithète s'appliquerait plutôt à Zeus dont on entend le tonnerre [1], ce qui n'est pas le cas. Nous pensons qu'il faut chercher l'origine de cette épithète dans la poésie des hymnes, où le poète était naturellement porté à célébrer la divinité dont il était le chantre. Les autres divinités sont plutôt accompagnées des composés de *κλυτός ;* ainsi *περικλυτός ἀμφιγυήεις* [2], *κλυτόεργος* [3], *κλυτοτέχνης* [4], d'Héphaestos ; *κλυτότοξος Ἀπόλλων* [5] ; *Ἄιδι κλυτοπώλῳ* [6]. En outre il se dit d'Agamemnon (*πατέρα κλυτόν*), d'Achille [7], d'Ulysse [8], d'Orion [9], d'Hippodamie [10]. Oreste est appelé *τηλεκλυτός* [11] ; on trouve aussi *ἀγακλειτή* (*Γαλάτεια*, *Σ* 45) et *ἀγακλυτός*. Cet emploi pourrait être dérivé de celui de *κλυτός* avec des objets ; on le trouve souvent avec *δώματα* (9 fois), avec *τεύχεα ; κλυτὰ φῦλα ἀνθρώπων* (*Ξ* 361) ; *κλυτὰ ἔθνεα νεκρῶν* (*K* 526) ; *κλυτὰ μῆλα*, les brebis du Cyclope (*ι* 308) ; *κλυτὸν ἄλσος... ἱρὸν Ἀθηναίης* (*Z* 321) ; *λιμένα κλυτόν* (*κ* 87) ; on a voulu l'expliquer par

[1] Cf *εὐρύοπα*. — [2] *A* 607 ; une fois *κλυτός Σ* 614. — [3] *θ* 345 on lui attribuait tous les ouvrages artistiques, *ἔργον Ἡφαίστοιο*. — [4] *A* 571. — [5] *ρ* 494. — [6] *E* 564. — [7] *ω* 409. — [8] *λ* 310. — [9] *Ω* 789. — [10] *τέκετο κλυτὸς Ἱπποδάμεια B* 742. — — [11] *α* 30, cf 298.

bruyant dans ce dernier passage, et les *κλυτὰ δώματα Ποσειδάωνος* (*N* 21, Schol. B. L.) par « demeures inondées » bien à tort; nous n'avons là qu'un emploi abusif d'une épithète devenue banale. Il en est à peu près de même pour les adjectifs *ἱερός* et *ἱρός*[1] qui semblent signifier primitivement « vigoureux. » Il n'est pas facile de trouver le rapport qui doit exister avec le sens ordinaire de *sacré*, mais le sens primitif se retrouve dans certaines locutions comme *ἱερὴ ἲς Τηλεμάχοιο, ἱερὸν μένος Ἀλκινόοιο, ἱερὸν ἰχθύν, ἱερὴ ἐλαίη*. Ce sont peut-être des locutions comme *ἱερὴ ἑκατόμβη, ἱεροὺς βωμούς, ἱερὸς δόμος* qui ont facilité la transition ; comme le pluriel *ἱερά* ou *ἱρά* se dit spécialement des victimes offertes aux dieux[2], et que cet adjectif est suivi du génitif possessif (*ἱρὸν Ἀθηναίης* ζ 321) *ἱερός* a pu se dire pour *ἱερὸς θεῶν ;* et le sens de *ἱερὴ ἑκατόμβη*, peut être synonyme à l'origine de *τελησσάσας ἑκατόμβας* hécatombes qui apportent l'accomplissement [3] (?), serait devenu *consacré* et aurait produit d'abord les locutions *ἱερὸς βωμός, δόμος*, en relation avec les hétacombes ; on comprendrait ainsi le qualificatif *ἱρὴ* appliqué aux villes[4]; ce serait l'autel plutôt que le temple qui leur donnerait un caractère sacré. La confusion aurait été d'autant plus facile que l'idée de la protection des dieux reposant sur une ville avait produit de son côté l'épithète synonyme de *ζαθέη*. Une fois l'équivalence réalisée, il était naturel que l'on donnât le sens nouveau à d'anciennes locutions, auxquelles il s'adaptait facilement : ainsi *ἱερὸς ῥόος Ἀλφειοῖο, ἱερὸν ἦμαρ*[5]*; κνέφας ;* puis *ἄλφιτον, ἀλωή, τέλος φυλάκων, ἱερὸς Ἀργείων στρατός* (ω 81), que l'on ne saurait traduire par « la pieuse armée des Achéens[6]. »

[1] De même sens, mais de formation un peu différente ; il n'y a ni contraction, ni syncope, cf Brugmann, I, p. 231. — [2] *ἱερὰ διδόναι* ou *ῥέζειν ;* cf. *ἱερεύειν*, abattre un animal; *ἱερεῖον*, pièce de bétail. — [3] Brugmann II, p. 381. Ameis ad δ 352, erfolgreiche, Autenrieth ; parfaites par le nombre et la valeur, Theil. — [4] Et à leurs remparts *ἱερὰ τείχεα Θήβης, Δ* 378. — [5] Primitivement le plein jour ? cf. *ἠὼς τέλεσ' ἦμαρ*. — [6] Theil.

Une autre épithète, dont les poètes homériques se servent souvent est celle de *χρύσεος*. Nous l'avons vue appliquée à Aphrodité ; d'autre part elle accompagne très souvent tout ce qui entoure les dieux. Nous croyons qu'il faut chercher l'origine de ce fait dans la circonstance que l'or était déjà le plus précieux des métaux, et qu'on le trouvait surtout dans le palais des princes, dont la vie a servi plus ou moins de modèle à l'imagination des Grecs lorsqu'ils ont voulu représenter d'une façon concrète la vie de la cour céleste. L'or sert surtout dans Homère à fabriquer des vases, des coupes, des bijoux, à décorer des armes ou des ustensiles (*δέπας χρυσείοις ἥλοισι πεπαρμένον, Α* 633, *σκῆπτρον, Α* 246, qui est appelé *Α* 15 *χρύσεος*, comme *χάλκεον ἔγχος*, etc.). Nous croyons en revanche qu'il faut regarder comme une exagération poétique récente les armes d'or de Glaukos, de Rhésos, de même que la corbeille d'argent et la quenouille d'or d'Hélène, les baignoires d'argent rapportées d'Egypte par Ménélas[1], etc. Nous en dirons autant, à plus forte raison, de certaines descriptions du palais d'Alkinoos[2], portes d'or et montants d'argent, chiens, porte-flambeaux, etc. Cette abondance de métaux précieux semble résulter par contre-coup de l'habitude que les poètes avaient prise de voir en or tout ce qui entourait les dieux ; les exemples abondent dans les épithètes : *χρυσόθρονος, χρυσάορος, χρυσοπέδιλος, χρυσηλάκατος, χρυσόπτερος, χρυσόρραπις* ; puis le trône de Zeus (*Θ* 442), les fauteuils des déesses (*ibid.* 436), les armes de Zeus (*ibid.* 43) ou de Poséidon (*Ν* 25), le casque d'Athéné (*Ε* 744), l'égide et ses franges (*Β* 447), les sandales (*Ω* 341), la baguette d'Athéné (*π* 172), la navette de Calypso (*ε* 62), le cercueil apporté par Thétis (*ω* 73). Le char de Zeus est aussi en bronze, argent et or (*Ε* 720 sqq.) ; la maison de Poséidon est d'or (*Ν* 22), la crinière et les rênes de ses chevaux, le

[1] *δ* 125 sqq — [2] *η* 88 sqq.

fouet, les entraves également. Dans le palais d'Héphaestos il y a des automates d'or (*Σ* 418).

Il est à remarquer que cette profusion d'or se rencontre surtout dans certains chants : *E*, *Θ*, *N*, *Ξ* (nuage d'or, v. 344), *Ω*, qui sont regardés avec raison comme récents, et dans lesquels le merveilleux joue un rôle de plus en plus grand.

Nous avons encore à étudier une épithète dont le sens doit s'être considérablement modifié depuis une époque reculée, l'adjectif *φίλος* qui, d'une part, a pris un sens précis, celui de *cher*, tandis que d'autre part il descendait presque au rang d'un mot purement formel [1]. Si l'on part du sens que ce mot a dans la langue classique, on se heurte immédiatement à des locutions comme *φίλα γούνατα, χείρεσσι φίλῃσι*, où il est inadmissible ; de plus le sens du verbe qui en est dérivé, *φιλέω*, est souvent héberger, recevoir chez soi, et non aimer. Il faut donc chercher un sens primitif plus général en étudiant d'une façon détaillée l'emploi de ces mots et tâcher de le mettre d'accord avec une étymologie acceptable.

Φίλος se dit 1° de plusieurs parties du corps : *γούνατα, γυῖα, χεῖρες, κῆρ, ἦτορ, λαιμός, βλέφαρα; θυμός*, dans le sens de vie : *φίλον δ' ἐξαίνυτο θυμόν* [2], et par extension des vêtements (*εἵματα, δέμνια*).

2° Des noms de parenté le plus rapprochés [3] : *υἱός, πάϊς, τέκνον, πατήρ, μήτηρ, κασίγνητος, ἀνήρ, ἀκοίτης, ἄκοιτις, ἄλοχος, γονέων, τοκῆες*.

3° De personnes avec lesquelles il existe des relations fréquentes, habituelles : *οἰκῆας, ἑταίρους, ξεῖνος;* avec *κεφαλή, θάλος* employés au figuré.

4° De *πατρίς* (*γαῖα*), qui est en relation avec *πατήρ*.

5° Avec quelques mots comme *δῶρα, δόσις*.

6° Comme substantif dans le sens de ami (*ὦ φίλοι, φίλοι*), puis d'attribut (*φίλος ἔσκεν*).

[1] Un peu comme en français le mot *propre*. — [2] *E* 155. — [3] Eustathe et les scholiastes relevaient déjà le fait. V. Lex. Hom. p. 433-434.

7° Dans celui de cher, agréable à, et au neutre *φίλον ἐστί*: il plaît à.

En général dans les deux premiers cas, *φίλος* a le sens d'un réfléchi *son propre*, mais pas toujours; ainsi *Α* 577 Héphaestos dit :

μητρὶ δ' ἐγὼ παράφημι καὶ αὐτῇ περ νοεούσῃ
πατρὶ φίλῳ ἐπὶ ἦρα φέρειν Διί[1].

Ce fait semble indiquer que le sens réfléchi n'était plus que faiblement marqué, et d'autre part que *πατρὶ φίλῳ* était devenu une locution courante[2].

Nous ne pensons pas cependant que ce mot soit d'origine pronominale[3]; nous croyons qu'il faut le rattacher à la racine *bhu* produire (gr. *φυ-*), elle se présenterait sous la forme *φF-* comme dans *ὑπερ-φ-ίαλος*, suivant l'étymologie de Brugmann[4]. Le sens serait donc *naturel*, *propre*, et ce qualificatif se serait d'abord appliqué à *υἱός* fils[5]; on le trouve environ 66 fois avec ce mot dans l'Iliade et l'Odyssée. Le sens réfléchi de *φίλος* s'explique par le fait qu'il est très souvent accompagné du possessif réfiéchi *ὅς, ἑός*, qui s'appliquait primitivement à toutes les personnes[6]; de même en latin le génitif *ipsius* a pris la valeur d'un réfléchi par l'ellipse de *suus*[7].

L'emploi de *φίλος* s'étendit tout naturellement aux synonymes de *υἱός* : *παῖς, τέκνον, τέκος;* ce dernier s'emploie surtout improprement lorqu'une personne âgée s'adresse à une personne plus jeune. Il dut également s'étendre assez vite à *πατήρ* et *μήτηρ;* on le trouve surtout employé avec le premier à tous les cas. De là vint son emploi avec *τοκῆες* (*φίλους*

[1] Cf. *Α* 441. — [2] Cf. en français le mot *monsieur* dans lequel le possessif, correct au vocatif, a passé dans les autres cas et les autres personnes, et les possessifs son et *sein* en allemand, qui ont perdu leur sens réfléchi. — [3] V. Lex. Hom. sub. voc. Bugge le rattache à *σFε*, *se*, mais cela aurait donné **ἴλος*, comme *ὅς*. Brugmann II, 626, le rattache au suffixe *-φι*, sans expliquer pourquoi. — [4] p. I, 149. — [5] De la racine *su-*, engendrer. — [6] Delbrück I, 492. — [7] Riemann, *Synt. lat.* p. 22.

λήθοντε τοκῆας Ξ 294) qui se trouve même sous-entendu ζ 287 :

ἤ τ' ἀέκητι φίλων, πατρὸς καὶ μητρὸς ἐόντων.

Cette épithète comprit bientôt tous les parents ; il y a lieu de le traduire en général par *les siens : φίλων ἐν χερσίν* (ξ 368) « (mourir) dans les bras des siens ; » *καὶ μετὰ οἷσι φίλοισι* « même au milieu des siens ; » *φίλος* étant devenu substantif, le possessif ne fait pas tautologie ; on trouve *ἀπὸ, ἀπάνευθε νόσφι φίλων* [1] « loin des siens ; » *κούρης φίλοισι* [2] « aux parents de la fiancée ; » *φίλους ἰδέειν* « revoir les siens » (7 fois) ; *ἄνευθεν... πατρός τε φίλων τε* [3].

C'est à peine si dans deux ou trois passages *φίλοι* peut comprendre les amis ; aussi quand Eumée dit [4] : *φίλοισι πᾶσι... ἐμοὶ δὲ μάλιστα; νόσφι φίλων πάντων* « loin de tous les siens, » ses compagnons [5]. Lorsque Priam dit à Hélène : *ὄφρα ἴδῃ πρότερόν τε πόσιν πηούς τε φίλους τε,* il semble penser à ses *concitoyens* plutôt qu'à ses *amis*. Il est à remarquer que comme substantif *φίλος* est aussi accompagné de *ὅς* [6].

Presque tous les noms de parenté sont accompagnés de *φίλος* ; outre ceux cités plus haut, nous pouvons indiquer encore : *πόσις, ἑκυρός, πάππα, μήτρως.* On ne trouve qu'une fois *φίλη* seul dans le sens d'*épouse : φίλην ἀνάεδνον ἄγεσθαι* « qu'il l'emmène comme épouse (proprement sans doute comme *sienne*) sans donner de cadeaux [7]. »

Les relations amicales avec les serviteurs de la maison, d'une part, avec les compagnons de guerre, de l'autre, leur valurent l'épithète des membres de la famille : *φίλη τρόφος, μαῖα φίλη* « ma nourrice ; » *φίλῳ ἑταίρῳ, φίλον ἕταρον,* etc. (environ 33 fois) ; *φίλοι ξεῖνοι, ξεῖνος φίλος; φίλῳ θεράποντι* [8] ; *γέρον φίλε* [9] ; *φίλην γλαυκώπιδα* [10] (Athéné) ; même *φίλον θάλος* [11] comme terme d'amitié : *νύμφα φίλη* [12], *παῖδε φίλω* [13], *φίλη κεφαλή* [14].

Comme substantif *φίλος* s'emploie très souvent au vocatif

[1] Γ 378, α 49, ε 113, etc. — [2] σ 279. — [3] Υ 78. — [4] ξ 137. — [5] Ξ 256. — [6] θ 101, α 19, Φ 45 etc. [7] Ι 288. — [8] Η 149. — [9] Ω 650, γ 357. [10] Θ 373. — [11] Χ 87. — [12] Γ 130, δ 743. — [13] Η 279. — [14] Θ 280, Σ 114.

(*ὦ φίλοι, φίλοι, φίλος, ὦ φίλος, ὦ φίλε*); certains éditeurs écrivent *ὦ φίλοι ἥρωες Δαναοί* sans virgule (*Z* 67) et *ὦ φίλοι, Ἀργείων ἡγήτορες ἠδὲ μέδοντες* (avec virgule), sans que nous puissions trouver une raison à cette différence. Ce mot signifie toujours « mes (amis), » il faut donc mettre la virgule partout. Il y a lieu aussi d'écrire *τ* 522 : *παῖ δ' ὀλοφυρομένη Ἴτυλον φίλον* sans virgule, comme *ω* 334 *ἐς πατέρ' Αὐτόλυκον μητρὸς φίλον*. On ne trouve qu'une fois *φίλαι* « mes (amies) » *δ* 722. Peut-être dans la locution bizarre *θεοὶ φίλοι ω* 514 l'adjectif a-t-il seulement le sens possessif.

Comme adjectif *φίλος* se joignit naturellement au mot *ἀνήρ*[1], puis se dit comme attribut des hommes : *οἵ φίλος ἦεν, φίλος ἔην πολλοῖς*[2], avec le sens non pas précisément d'*ami*, mais de *cher ;* avec le comparatif *φιλίων* (*τ* 354), *φίλτερον* (*Α* 162) et le superlatif *φίλτατος* (*φίλτατ' ἑταίρων Ν* 249).

On trouve parfois réunis *φίλος αἰδοῖός τε* (*ζ* 327 et passim), *ἡδὺ καὶ φίλον* (*Δ* 17).

Φίλος se dit aussi des choses : *τοὶ... φίλη ἔρις* (*Α* 177) ; *μῦθοι ἄκριτοι φίλοι εἰσί* (*Β* 796) ; *φίλταται πόληες* (*Δ* 51), et s'emploie surtout au neutre dans les expressions impersonnelles *φίλον ἐστί, ἔπλετο* « il est agréable à, c'est la volonté de[3] ; » de là les locutions *ὀλίγον τε φίλον τε* (*Α* 167) « bien petit, mais auquel on tient » et *δόσις ὀλίγη τε φίλη τε* « un cadeau petit, mais fait de bon cœur » (*ζ* 208) ; cependant ce dernier mot pourrait aussi avoir le sens d'*agréable* (pour celui qui le reçoit. Cf. *φίλα δῶρα ν* 41).

Une fois que *φίλος* eut servi à désigner les proches de quelqu'un, il était naturel d'appliquer aussi cette épithète au cœur, à la vie ; elle revient très souvent avec les mots *θυμός, κῆρ* et *ἦτορ*, soit au sens de *cœur*, siège des sentiments (*φίλον τετιημένος ἦτορ α* 114), soit dans celui de *vie* (*φίλον ὤλεσε θυμόν Λ* 342, *ἀπηύρα φίλον ἦτορ Ω* 50 ; cf. une fois *φίλης αἰῶνος ἀμερθῇς Χ* 5).

[1] *δ* 169. — [2] *τ* 240. — [3] Même *φίλ' ὀπταλέα κρέα ἔδμεναι Δ* 345.

L'épithète passa ensuite du contenu au contenant et l'on trouve : *ἐμοὶ αὐτῷ θυμὸς ἐνὶ στήθεσσι φίλοισι* (*N* 73), à côté de *θυμόν ἐνὶ στήθεσσι φίλον δαμάσαντες* (*Σ* 113). Elle s'emploie ensuite, par imitation, en parlant des membres : *φίλα γυῖα λέλυντο* (*N* 85 ; cf. *τοῦ λύτο γούνατα καὶ φίλον ἦτορ* *Φ* 114), surtout des mains (*χερσὶ φίλῃσι* *P* 620, une dizaine de fois), des genoux (*οἱ φίλοις ἐπὶ γούνασι* *τ* 401), des paupières (*φίλα βλέφαρα*, 2 fois), de la gorge (*T* 269).

Enfin *φίλος* s'applique rarement à des objets qui touchent de près à l'homme : *φίλα δέμνια* (*θ* 277), *εἵματα* *B* 261 ; une fois, *ω* 210 : *τοί οἱ φίλα ἐργάζοντο*, le pluriel neutre semble avoir le sens de : ses biens, ses terres ; on l'explique généralement par « ce qu'il voulait. » Cet emploi est du reste rare sauf avec les mots *πατρὶς γαῖα* la patrie, qui est généralement accompagnée de *φίλη* [1] ou d'un possessif. C'est évidemment la parenté de *πατρὶς* avec *πατήρ* qui a amené cet emploi ; on n'en trouve une imitation que dans les deux locutions isolées : *φίλα οἴκια* (*M* 221) et *τοῦ φίλον δῶμα* (*σ* 421), ainsi que dans *φίλον νόστον* (*Π* 82).

C'est également en partant du sens primitif de propre, sien, qu'on peut le mieux rendre compte des différents sens du verbe dérivé *φιλέω*, proprement : traiter comme sien, ou l'un des siens. Il signifie ordinairement (23 fois) : recevoir chez soi, héberger ; il accompagne quelquefois *ξενίζω* [2]. Il a rarement celui de chérir [3], plus souvent celui de favoriser, protéger [4], surtout en parlant des dieux. C'est dans ce sens qu'on trouve aussi *φίλα φρονέων* (*φίλα εἰδότες* *γ* 277, *φίλα φρεσὶ μήδεα εἰδώς* *P* 325), et les composés *διίφιλος*, *ἀρηίφιλος*.

Les mêmes nuances se retrouvent dans le substantif *φιλότης* ; il ne désigne l'amour sexuel que dans la locution *φιλότητι καὶ εὐνῇ*.

[1] 35 fois. — [2] *ἐξένισσα φιλέων* *τ* 194, *ξεινίσαι ἠδὲ φιλῆσαι* *ξ* 320. — [3] 6 ou 7 fois. — [4] 17 fois.

CONCLUSION

Si nous résumons brièvement les différents points que nous avons abordés au cours de cette étude nous pourrons les formuler de la façon suivante :

I. Une bonne partie des épithètes homériques nous apparaissent comme fixées déjà par l'usage, immuables, constantes ; elles font pour ainsi dire corps avec le mot dont elles relèvent certains côtés. Ainsi *νηὶ μελαίνῃ, ἅλα δῖαν, χθονὶ πουλυβοτείρῃ, νεφεληγερέτα Ζεύς, Παλλὰς Ἀθήνη.*

II. Ces épithètes constantes remontent à une haute antiquité ; le sens de plusieurs n'était déjà plus clair à l'époque de la formation de l'épopée.

III. Les progrès de l'anthropomorphisme ont modifié, déjà avant Homère, les épithètes des dieux.

IV. L'emploi des épithètes, surtout constantes, est souvent déterminé par les besoins du vers (Düntzer).

V. La poésie épique a fortement augmenté le nombre des épithètes morales, surtout celles qui se rapportent à la partie dramatique de l'épopée, au caractère des personnages. Dans les formules de cérémonies qu'emploient entre eux les héros (*Διογενὲς Λαερτιάδη, πολυμήχαν' Ὀδυσσεῦ*, etc.) on peut voir une imitation de la poésie religieuse des hymnes.

VI. Les remarques qui précèdent s'appliquent surtout aux parties anciennes des poèmes homériques, spécialement de l'Iliade ; dans l'Odyssée le ton plus simple du poème, à l'exception de la fin, permet moins de sentir les divergences d'origine ; elle est du reste de date beaucoup plus récente que l'Iliade (sauf *Ω*), la langue y a pris un caractère conventionnel plus accusé.

VII. Les parties les plus récentes de l'Iliade trahissent une double modification dans l'emploi des épithètes ; d'une part la tendance à les accumuler, à leur donner une place encore plus large pour masquer le manque de fond ; d'autre part, celle à employer un peu indifféremment les épithètes restreintes jusque-là à un usage spécial, à combiner des épithètes anciennes pour en faire de nouvelles, à en créer d'autres en employant le merveilleux, le fantastique.

VIII. De cette manière les épithètes ont changé de caractère : les plus anciennes sont descriptives, les plus récentes s'adressent plutôt à l'imagination. Cette tendance s'est continuée dans la poésie lyrique élevée et dans la poésie dramatique.

Nous n'avons pas fait rentrer les hymnes dits homériques dans le cadre de cette étude ; ils appartiennent à une période encore plus récente que les dernières parties de l'épopée. La tendance à abuser de l'épithète a encore augmenté ; il suffit de parcourir les hymnes à Apollon ou celui à Déméter pour s'en convaincre. Les fragments du cycle épique sont trop peu nombreux pour permettre un jugement.

INDEX

On n'a indiqué, en général, que les mots qui sont l'objet d'une observation, en renvoyant pour les autres au *Lexicon Homericum.*

TABLE DES MATIÈRES

